





RECUEIL

DE

MORCEAUX DÉTACHÉS,

PAR

MAD. LA BNE. STAEL DE HOLSTEIN.



Seconde édition revue et augmentée.

A LEIPSIG,
Chez J. G. DYCK, Libraire
rue de Grimme, N. 755.

1796.

ÉPITRE
AU MALHEUR.

Cette épître a été écrite sous la tyrannie sanglante qui a déchiré la France; il ne peut être trop tard pour la publier. De pareils évènemens ne seront point effacés par les siècles; et nous est-il déjà permis de ne compter nos douleurs que parmi nos souvenirs!

ÉPITRE AU MALHEUR,

OU

ADÈLE ET EDOUARD.

Je ne puis, ô malheur! repousser ton image;
Par quel effort lutter contre ton ascendant,
Et d'un esprit captif reconquérir l'usage?
Je ne vois que toi seul, et j'accrois mon tourment,
Si je veux me soustraire à ta sombre puissance.
Non, à te contempler il est plus de douceurs,
Et celui qui ne peut oublier sa souffrance
Vit de cette pensée, et se nourrit de pleurs.
Est-ce dans les foyers de l'heureuse Helvétie,
Que l'on doit consacrer ce culte douloureux?
De la tranquille paix, ô dernière patrie!
Qui souffre dans ton sein est donc bien malheureux?
Souvent mes yeux fixoient le riant paysage,
Dont le lac avec pompe aggrandit les tableaux;

Je contemplois ces monts, qui formant son rivage
Peignent leur cîme auguste au milieu de ses eaux :
Quoi, disois-je, ce calme où se plait la nature
Ne peut-il penétrer dans mon cœur agité ?
Et l'homme seul, en proie aux peines qu'il endure,
De l'ordre général seroit-il excepté ?
France, de tes destins, le souvenir horrible,
Dans tous les lieux pour nous entr'ouvre des tombeaux,
Ton orage obscurcit l'azur d'un ciel paisible,
Le sang que tu répands teint le crystal des eaux.
Ces Alpes dont au loin la Suisse est hérissée,
Ces monts qui des enfers sépareroient les cieux
Ne peuvent arrêter l'élan de la pensée,
Et la douleur par-tout est près du malheureux.
O malheur! les Français ont fondé ton empire;
On luttoit contre toi, tu règnes maintenant;
L'espoir de t'échapper paroît un vain délire,
Et la raison n'est plus que le choix du tourment.
Oui, je veux t'effrayer de ta propre puissance,

Et de ses longs effets te tracer le tableau.
La mort est le plus doux des fléaux de la
France;
Les Français sans regrets descendent au tombeau,
Préparés au trépas par l'horreur de la vie.
Mais ces derniers instans ne sont plus solemnels,
Et du tribut des pleurs la douceur infinie,
Là n'accompagne plus les malheureux mortels.
C'est aux cris redoublés des transports d'allégresse
Que de leur char funèbre on conduit chaque
pas:
On est prêt d'exiger qu'ils partagent l'yvresse,
Qu'à ce peuple feroce inspire leur trépas.
L'amour au désespoir est réduit au silence,
Ou pour donner des pleurs il doit braver la
mort.
Seroit-ce par pitié, Décemvirs de la France,
Qu'unissant à la fois dans un semblable sort
Et le père et le fils, et l'amant et l'amie,
Du cœur qui sait aimer vous dévancez les
voeux?
A travers tant d'horreurs mon ame anéantie
Veut faire un choix cruel dans des objets affreux.

Barbares, non jamais, ni la mort, ni l'histoire,
Ne pourront dignement venger de vos forfaits;
L'excès de vos fureurs ne pourra plus se croire:
Vos crimes des tableaux surpassent les effets.
Ah! que du moins ce cri d'une douleur mortelle
De ce règne de sang renouvelle l'horreur;
Puisse-t-il inspirer une haîne éternelle,
La préserver du tems, de l'oubli du malheur!
Un jeune homme innocent (1), même des nouveaux crimes,
Qu'une loi tyrannique exprime vaguement,
Pour sauver l'assassin, et non pas les victimes;
Près d'Adèle, Edouard vivoit obscurément.
Tant qu'il fut une France, il l'avoit bien servie;
Mais quand sous les tyrans on la vit s'avilir,
Respectant même encor l'ombre de sa patrie;
Aux drapeaux étrangers il n'alla point s'unir.
Son épouse sensible, et que la crainte glace,
Eut voulu l'entraîner loin du pouvoir sanglant;
Qui, semblable à la mort, à toute heure menace,

(1) Ce fait est de la plus exacte vérité.

La faiblesse et la force, et le père et l'enfant:
Mais il chérit les lieux témoins de sa constance,
Où l'hymen a remis son Adèle en ses bras;
Il ne peut s'éloigner de cette triste France,
Il espère un héros dont il suivra les pas.
Souvent il répétoit à la beauté qu'il aime,
„Que ce ciel et ma voix rassurent ta frayeur;
„Regarde la nature, elle reste la même;
„Et l'amour est encor plus constant dans mon cœur."
„Ah! dit-elle en pleurant, sous ce joug détestable
„Qui te préservera du sort d'un criminel?
„L'air que nous respirons peut te rendre coupable;
„Vivre, penser, aimer, expose au fer mortel."
Cependant, par dégrés le courage d'Adèle,
Renaît en écoutant l'objet de ses amours.
Tout-à-coup elle apprend qu'une atteinte cruelle
A menacé son père au déclin de ses jours;
Elle part; son époux se condamne à l'absence;
Par des soins importans ses jours étoient remplis.
Mais le père d'Adèle échappe à la souffrance,
Elle peut revenir: en traversant Paris,

Seule, elle se livroit à la douce pensée,
De retrouver bientôt son époux, son ami.
Près d'un palais de sang une foule empressée
Attire ses regards; son cœur est attendri:
»Sans doute, disoit-elle, en ce moment horrible
»D'un mortel innocent on prononce la mort;
»Peut-être il est aimé, peut-être il est sensible;
»Plus je me trouve heureuse, et plus je plains son sort.«
A travers ce tumulte un nom se fait entendre;
Il vient frapper ses sens, avant d'atteindre au cœur;
Elle écoute longtems sans pouvoir le comprendre;
L'instinct pour un moment repousse la douleur,
Mais de la vérité la lumière effroyable
Perce jusqu'à son ame; elle s'avance enfin.
Des acclamations, la voix impitoyable,
A grands cris d'Edouard annonçoit le destin:
Saisi, jugé, proscrit, et conduit au supplice,
Un instant menaçoit et condamne ses jours.
Quand le tems nous prépare au plus grand sacrifice,
Le désespoir lui-même est calme en ses discours:

Mais d'un coup imprévu la raison égarée,
Croit trouver des secours dans sa propre fureur.
Adèle est loin des pleurs; à sa rage livrée,
Elle appelle, elle attend, elle veut un vengeur.
Sa voix n'a réveillé que l'espoir de la haine,
Et ses cris n'ont atteint que l'ame du méchant:
Devant le tribunal ou la cite, on la mène,
Par un autre chemin son époux en descend.
Adèle avec transport suit la main qui l'entraîne.
Elle arrive; elle voit ce siège fatal
Où l'on avoit placé cet époux qu'elle adore;
Elle voit ses bourreaux rangés en tribunal,
Leur prodigue l'insulte, et la recherche encore;
Le geste et le regard, la parole et l'accent,
Rien ne peut satisfaire à son ame irritée;
Sa faiblesse est alors son plus affreux tourment.
A ces grands mouvemens dont elle est agitée,
Le calme qui succède étonne tous les yeux.
Les juges, sur sa plainte, à mort l'ont condamnée;
Ils sont moins criminels, ils ont rempli ses voeux:
»Ah! dit-elle, hâtez-vous; dans notre destinée

»Un instant est beaucoup, je pourrai le revoir :
»Il saura que la mort aussi nous est commune.«
Les juges sans délai satisfont son espoir;
Ils pensoient d'Edouard accroître l'infortune.
Elle court, elle atteint le cortège fatal;
Jamais char de triomphe en un jour de victoire
Ne fut tant désiré par un guerrier rival.
Edouard, jusqu'alors attentif à sa gloire,
Etonnoit par son calme un peuple curieux;
Insensible au malheur, comme aux traits du courage,
Sur ce qui l'environne il promène ses yeux,
D'Adèle au même instant reconnoît le visage,
Et croit que la douleur l'entraîne dans ces lieux;
Il veut la repousser; la garde l'environne,
Il apprend tout enfin par ce spectacle affreux,
Sa raison à l'instant, sa force l'abandonne;
Son teint prend la couleur de la mort qui l'attend;
Elle veut lui parler, il ne peut plus l'entendre:
»O mon cher Edouard, dit-elle en l'embrassant,
»Ecoute cette voix dont l'accent est si tendre;
»Est-ce donc leur arrêt qui me donne la mort?

»Crois-moi, s'ils m'avoient pû condamner à
la vie,
»C'est alors qu'il falloit t'effrayer de mon sort.
»Cette chaîne sanglante à mon époux me lie:
»C'est encor de l'hymen, c'est encor de l'a-
mour.
»Vois ce ciel, dont le calme invite à l'espé-
rance;
»En nous laissant tous deux perir au même
jour,
»Il va m'unir à toi pour prix de ma constance;
»Jusques à tes vertus ma mort peut m'élever.«
Edouard est glacé; sa main est insensible;
Il commence des mots qu' il ne peut achever.
Adèle, c'en est fait; de cet état horrible
La mort seule à présent peut sauver ton époux;
Tu le retrouveras dans le séjour céleste.
Sa douleur, du trépas a devancé les coups.
Comment fixer, ô ciel! cet instrument fu-
neste,
Où le fer contenu dans des ressorts nouveaux
Tombe sur la vertu de tout le poids du crime,
Où l'art obéissant au signal des bourreaux
Par un bras invisible égorge la victime?
D'Adèle et d'Edouard le sang pur a coulé;
Il se rejoint encor dans ses flots qui bouillon-
nent.

De leur sort un moment le peuple étoit troublé;
Bientôt des Décemvirs les soldats l'environnent.
Leurs cris vont aux enfers repoussés par le ciel;
Ainsi l'on vit périr une famille auguste;
Ainsi tant d'innocents, aux piéds de l'Eternel,
Ont porté les douleurs et les plaintes du juste.
Le jour de la pitié descendra-t-il sur nous!
Les Français échappés aux tourmens de la France
Vont peut-être m'offrir un spectacle plus doux.
Quel lien en effet qu'une même souffrance,
Unis par la douleur, ils se tendront les bras.
Ah! s'il étoit ainsi, tu perdrois ta puissance,
Indomptable malheur, et tu ne le veux pas:
Il vaut mieux diviser les amis et les frères;
Dévorant le passé, sans juger l'avenir,
Ils pensent soulager le poids de leurs misères
En découvrant au loin un sujet de haïr.
Egarés par la haîne, ah! quelle triste yvresse,

Leur premier intérêt pour elle est oublié;
Et sans-cesse exhalans leur fureur vengeresse,
Eux-mêmes du malheur ont distrait la pitié.
D'autres pleins de vertus, livrés à la souffrance,
Par autant de douleurs comptent leurs sentimens,
Ne peuvent secourir la vieillesse et l'enfance,
Et les plus doux liens sont leurs plus grands tourmens.
Ce n'est pas tout encor: les fureurs de l'envie
Peuvent poursuivre même au comble des malheurs:
Sur les débris du monde on voit la calomnie
Seule, rester debout, et régner sur les pleurs.
Vous avez ressenti ses atteintes cruelles,
Par ses lâches poisons vous êtes déchirés,
Vous, de la liberté, les défenseurs fidèles,
Et de tous les excès ennemis éclairés.
Echappés à la France, une erreur implacable
Des plus purs sentimens s'apprête à vous punir;
Aux yeux du préjugé, qui pensoit est coupable,

Et qui raisonne encor sans doute veut trahir.
De la postérité l'équitable balance
Un jour, de la raison, rétablira l'honneur;
Le tems et la vertu font toujours alliance;
C'est beaucoup pour la gloire, et bien peu pour le cœur.
De tout ce qu'on aimoit la vie est séparée;
Sans cesser d'être, on craint de ne se voir jamais;
Vers un monde nouveau notre ame est attirée,
L'Amérique ou la mort nous promettent la paix.
De la nature enfin le cours invariable
A travers tant de maux ne s'est point arrêté:
La mort comme autrefois se montre impitoyable,
Et l'hymen le plus saint n'en est pas respecté.
L'amour peut être ingrat, ou l'amitié légère;
Et sous le poids affreux des communes douleurs,
Nourrissant en secret une peine étrangère,
Seule, à d'autres chagrins on donne encor des pleurs.

Dieu

Dieu clément, du malheur daigne borner
l'empire;
Quand l'Océan grossi répand au loin ses eaux,
Dans ſon lit à ta voix bientôt il se retire;
Fais rentrer le malheur au fond de ses tombeaux.
Préserve l'univers englouti par la France,
Viens rendre son éclat à ton flambeau divin;
Il est de l'opprimé la dernière espérance.
Par le torrent des pleurs s'il s'éteignoit enfin,
Si jamais la vertu dans sa douleur profonde
Un jour avoit cessé de croire à ta bonté,
Une nuit éternelle auroit couvert le monde,
Le ſignal de sa fin eut par-tout éclaté.
Et vous, qui respirez sous un ciel tutelaire,
Vous d'un autre pays, d'un autre sang que
nous;
Pour aimer votre sort, voyez notre misère;
Ne vous comparez point à des rêves plus
doux.
Des révolutions les volcans sont l'image:
Le savant qui dépeint leur affreuse beauté,
Dit qu'aux jours de terreur causés par leur
ravage
La terre avec le tems doit sa fécondité.
Mais des contemporains, l'espérance est perdue;

Mais le sol ébranlé menace leurs enfans.
On veut dans l'avenir égarer votre vue.
Fixez de la douleur les tableaux éloquents.
Par la pitié notre ame au présent est unie,
Des intérêts des tems Dieu seul peut transiger.
Malheur à qui voudroit agiter sa patrie!
Les François n'avoient pas leur exemple à juger.

Z U L M A.

AVANT - PROPOS.

Cette épisode étoit d'abord destinée à tenir lieu du chapitre de l'amour dans un ouvrage: Sur l'influence des passions, dont je vais publier la première partie. M'étant décidée ensuite à suivre dans tout le cours de ce livre la forme de l'analyse, je fais imprimer ce morceau séparément. Il faut peut-être expliquer dans quel objet il a été composé. J'ai voulu, pour peindre l'amour, offrir le tableau du malheur le plus terrible et du caractère le plus passionné. Il m'a semblé que ce sentiment ne pourroit avoir toute l'énergie imaginable que dans une ame sauvage et un esprit cultivé; car la faculté de juger ajoute beaucoup à la douleur, quand cette même faculté n'a rien oté à la puissance de sentir. Enfin j'ai voulu trouver une situation, où il y eut tout à la fois du désespoir et du calme, où

l'être infortuné put s'observer lui même, et fut contraint à peindre ce qu'il éprouve. Il n'est pas alors dans ce trouble plus touchant, mais aussi moins amér, où l'ou perd le pouvoir de s'exprimer. Quand le malheur est irrévocable, il donne à l'ame une sorte du sang froid, qui permet de penser sans cesser de souffrir. C'est dans un tel état que la passion devroit être la plus éloquente: J'ai du tenter d'y placer Zulma. Cet écrit, qui plus que toute autre appartient à mon âme, m'interessoit assez pour excuser ces observations.

S.

ZULMA.

FRAGMENT D'UN OUVRAGE.

J'étais prifonnier chez les Sauvages qui habitent le bord de l'Orénoque; mais comme ma rançon étoit ftipulée, je jouiffois de quelque liberté parmi eux. Un long féjour dans leur contrée m'avoit permis d'apprendre leur langue, et l'un de leurs vieillards, que j'avois connu jadis dans l'une de fes courfes à Lima, me témoignait une amitié particulière; fon âge lui donnait des droits à l'exercice du gouvernement: ces Sauvages ne connoiffant pas la première bafe de toute réunion fociale, la propriété, leurs peupla-

des errantes adoptaient pour chefs ceux qui devaient à une longue expérience cet esprit conservateur, ange gardien des destinées humaines. — Un matin je fus réveillé par le bruit des instrumens militaires: je crus que la guerre alloit recommencer; le vieillard qui me protégeait vint à moi, et me dit: „ce jour est le „plus cruel de ma vie; je vais donner à „mes concitoyens une douloureuse preuve „de mon dévouement; je suis appellé par „mon âge et le sort à juger un coupable; „sept d'entre nous sont condamnés à ce „triste devoir. On dit que le crime qui „va nous être exposé ne peut être par„donné; mais quand ma voix prononcera „la sentence de mort, mon coeur déchi„ré pourra-t-il savoir s'il n'abuse pas du „droit de l'homme sur l'homme, et ne „s'arroge pas la vengeance divine? Après „ce jugement, je ferai huit jours sans „vous voir; c'est un usage établi parmi „nous, que les juges, qui ont condam-

„nés à la peine de mort, reſtent enfer-
„més ſeuls pendant une ſemaine, et ſo-
„yent raſſemblés de nouveau après ce
„tems, pour confirmer ou caſſer leur
„jugement. Dans votre pays, un ſecond
„tribunal reviſe les déciſions du premier;
„ici nous en appellons de l'homme en ſo-
„ciété à l'homme ſolitaire, de l'impreſ-
„ſion du moment à la conſcience éter-
„nelle: nous béniſſons cette inſtitution,
„puisque très-ſouvent elle a fait révoquer
„des jugemens ſévères. — Suivez-moi,
„mon ami, dans l'enceinte où l'on va
„plaider en préſence du peuple; vous y
„verrez la famille de l'accuſé plus inquiete
„que lui-même de l'arrêt qui ſera pro-
„noncé; car nos loix banniſſent pour ja-
„mais les parens d'un enfant coupable,
„et ſouvent dans nos déſerts ils périſſent
„d'iſolement et de miſère. Cette reſpon-
„ſabilité funeſte eſt un préjugé qui nous
„eſt commun avec vous. Souvent les er-
„reurs les plus compoſées s'admettent

„avant les vérités les plus naturelles, ce-„pendant nos moeurs errantes, ne per-„mettant pas au gouvernement une fur-„veillance générale et conftante, il nous „étoit peut-être néceffaire de chercher „tous les moyens de refferrer les liens des „familles. Et cette punition rétroactive, „de quelque manière que vous la jugiez, „a produit cet heureux effet; venez donc, „écoutez avec attention les motifs divers „qui vont nous être préfentés, et fi vous „excufez le crime que je ferois prêt à „condamner, hâtez-vous de m'en in-„ftruire, et fauves à votre ami la douleur „irréparable, le meurtre de l'innocent."
Alors je fuivis ce bon vieillard vers la grande plaine, où le peuple étoit raffemblé. Je fus étonné d'en approcher fans être averti par aucun bruit de la réunion d'un fi grand nombre d'hommes. „Tous fe recueillent, me dit le vieillard, „dans la contemplation du malheur et „de la mort, et ces guerriers fi braves

„verſent des pleurs ſur les dangers qu'ils „ne partagent pas."

Je me plaçai derrière le tribunal, au milieu du peuple qui l'environnait; plus loin on voyait un Latanier entouré de cyprès, c'eſt en face de cet arbre qu'on avoit coûtume de placer les criminels, quand ils étaient condamnés à périr, et l'arc, inſtrument de leur ſupplice, étoit ſuspendu à l'une de ſes branches; devant les juges s'élevait l'amphithéâtre, deſtiné pour l'accuſateur, l'accuſé et ſa famille. Je m'en approchai, et d'abord j'apperçus ſur un lit de gazon un jeune homme percé d'une flèche mortelle; ſon ſang ne coulait plus, ſes membres étaient glacés, mais jamais tant de beauté n'avait frappé mes regards. J'éprouvais à la fois un ſentiment d'admiration et de douleur; je pleurois ce jeune homme, comme ſi je l'avais connu vivant: voilà, me dit on, celui qu'on vient d'aſſaſſiner. Je fus pénétré d'horreur pour le coupable, et je

le condamnai dans mon coeur. La mère de ce jeune homme était à ſes pieds: elle ſouleva ſon voile pour parler, mais la douleur ne lui permit pas de s'exprimer. Le nom de ſon fils Fernand ſortit pluſieurs fois de ſa bouche; à travers ſes ſanglots, je crus entendre qu'elle accuſait de ſa mort une jeune fille, appellée Zulma. Ceux qui m'entouraient, voyant mon étonnement, m'expliquèrent les paroles de cette mère infortunée. Dans cet inſtant Zulma parut; en regardant ſon viſage, l'impreſſion de ſon malheur me ſaiſit: comme elle avançait lentement, j'eûs le tems de remarquer le charme de ſes traits; mais bientôt leur expreſſion, commandant à mon ame, l'agita tour à tour des divers mouvemens qui s'y peignaient. — Zulma paſſa devant l'arbre fatal deſtiné pour ſon ſupplice; elle s'arrêta quelques inſtans pour le regarder: mais je n'apperçus ſur ſon viſage qu'une attention forte, et nulle émotion ne put s'y

remarquer. Elle s'inclina devant ſes juges avec reſpect et dignité, et ſe tournant vers l'amphithéâtre où elle devait ſe placer, elle apperçut le corps de Fernand; tous ſes membres tremblèrent à cet aſpect; elle s'appuya d'abord ſur ſon arc, voulut enſuite s'avancer près de cet objet déplorable: mais reconnoiſſant la mère déſolée qui frémiſſait d'horreur à ſon approche, elle s'arrêta, ſoupira profondément, et par un grand effort paroiſſant ſe reſaiſir de toute ſon ame, elle commença ainſi:

„Femme reſpectable, dit-elle à la mère de Fernand, pardonne ſi ce n'eſt pas à toi, à toi ſeule que je m'adreſſe; mes yeux ne peuvent ſe fixer ſur l'objet que tu tiens dans tes bras; quand il s'agit encore de vivre, ce n'eſt pas l'inſtant de le regarder: il faut auſſi que je me juſtifie pour ſauver à mes parens la honte de mon ſupplice; il le faut, et je le puis devant les juges, devant le peuple; mais,

oh toi! mère infortunée, toi qui l'aimois, tu n'as besoin que de ma mort. Non, je ne crois pas que les paroles qui vont servir à ma défense puissent aigrir tes regrets; malheur à moi, si je blesse ton coeur, si je ne pressens pas tout ce qui pourrait l'affliger. Que m'aurait-il servi de tant souffrir, si je ne savois pas ménager la douleur?" Alors Zulma s'arrêta, mais bientôt se relevant en présence du tribunal qui devait décider de sa vie, elle sembla vouloir étouffer en elle tous les mouvemens qui sollicitent la pitié. „Juges de mon sort, leur dit-elle, c'est moi qui ai lancé dans le coeur de Fernand cette flêche sanglante, c'est moi seule, et vos loix me condamnent à la mort. Cependant devant Dieu je ne me crois pas coupable. Peuple fier, vous m'absoudrez; vieillards, il vous faut entendre la langue des passions; rappellez vos souvenirs dans vos coeurs, et que la longue histoire de mes sentimens vous interprête

leur étonnante cataſtrophe. Vous pleurez tous Fernand, vous vous rappellez ſes charmes, ſes talens, ſa valeur: ah! vous avez raiſon: nul homme ne pût dans le délire de ſon orgueil s'égaler à lui; fait priſonnier dans ſon enfance par un général Eſpagnol, il apprit des peuples policés ces arts terribles ou ſéducteurs, qui tour à tour ſoumettent ou captivent; mais ſon ame fière ne put ſouffrir le joug des loix Européennes; il revint parmi nous pour ſe retrouver en préſence de la nature, et n'en être plus ſéparé par les inſtitutions mêmes, qui ſemblent devoir la perfectioner. Vous vous rappellez ce jour, où remportant le prix de la chaſſe à l'aide des arts nouveaux qu'il avait conquis ſur nos ennemis, il s'indigna d'un ſuccès qu'il ne devoit point à ſa propre force, et dédaignant de ſe ſervir dans les différens emplois où votre confiance l'appellait des connaiſſances qu'il avoit acquiſes, il nous fit douter de leur utilité,

tant il fut fe montrer indépendant de leur fecours! Dans ce pays où nulle distinction n'eft établie par la loi, il femblait fe créer la royauté du génie; et fans qu'il le voulut, fans que le peuple même réfléchit à l'hommage qu'il lui rendait, les rangs s'ouvraient pour le laiffer paffer, dans l'efpoir de le mieux voir. On le fuivait, non par foumiffion, mais pour ne pas le quitter. Son charme invincible agiffait fur vous tous qui m'écoutez, fur vos vieillards, fur vos enfans, fur ceux même qui pouvaient envier fa deftinée. Chacun d'eux était fon ami avant de penfer à devenir fon rival. — Ah! pleurez-le long-tems, car fa vie étoit votre gloire, et fa mort eft le deuil de l'Univers. Mais il faut que le monde périffe, quand la paffion le commande; l'orage qui s'élève en fecret au fond du coeur, bouleverfe la nature; tout femble calme autour de moi; moi feule je fais que la terre eft ébranlée, et qu'elle va s'entr'ouvrir fous mes pas."

Pen-

„Pendant que vous admiriez Fernand, un ſentiment plus tendre s'élevait dans mon ame; je recherchois la foule pour entendre prononcer ſon nom; quand vos voix s'écriaient, *vive Fernand*, je baiſſais mon voile pour répéter ces mots; en ſuivant l'exemple de tous je tremblois d'être remarquée, jamais je n'espérais me contraindre aſſez pour ne reſſembler qu'à l'enthouſiasme; je criais: *vive Fernand*, et c'eſt par moi qu'il a reçu la mort: oui, c'eſt l'amour ſeul qui pouvait l'immoler; quel homme dans ſa haine en eut conçu l'horreur? Fernand diſtingua ces traits aujourd'hui méconnaiſſables, ces traits où ſa mort eſt empreinte; il me parla! ce jour m'eſt ſi préſent, que ſon ſouvenir tient encore de l'émotion de la joie; mon trouble l'intéreſſa; il feignit de n'en pas deviner la cauſe, et voulut chercher à me plaire comme s'il n'avait pas été certain d'être aimé. Il s'occupa de m'apprendre ce qu'il avait recueilli dans ſes voyages, il

parvint à me faire comprendre les livres des Européens, et c'eſt à cette étude même que je dois le talent de vous peindre l'affreuſe image de mes malheurs. Je ſaiſis avidement les leçons de Fernand, ma mémoire n'en perdit pas la moindre trace; le ſon de ſa voix permettait-il d'oublier une ſeule de ſes paroles? Les ſoins qu'il conſacroit à former mon eſprit et mon ame me ſemblaient le plus ſûr garant de ſa conſtance; il voulait m'identifier avec ſes propres idées, diriger mes penſées, mes ſentimens, ſelon ſes opinions et ſon caractère; il ſavait donc, qu'il m'eut fallu renaître pour apprendre à vivre ſans lui! Il ſavait donc que Zulma n'avoit plus une faculté indépendante qui pût lui ſervir à ſe détacher de Fernand! La puiſſance de la réflexion, le don des idées, tout ce qui compoſe enfin l'empire de l'homme ſur lui-même, étant en moi l'ouvrage de Fernand, ne pouvoit s'élever contre ſon auteur. Pour moi le lien

de toutes les penſées, le rapport des objets entr'eux, c'était Fernand. L'ame violemment ſéparée de celui qui était elle, ne pouvait que s'abîmer dans le déſespoir."

„Dans les premiers tems je connus moi-même le danger de ma ſituation; je ſentis que ma paſſion s'accroiſſait chaque jour, et jugeant qu'il me reſtait à peine un dernier inſtant pour la dominer, je réſolus de m'entretenir avec Fernand des craintes mêmes qu'il me cauſait. Je le priai de me ſuivre dans cette forêt de ſapins qui borde l'Orénoque; là choiſiſſant un abri ſauvage où nulle trace d'homme ne pouvoit déſenchanter notre ſolitude, c'eſt en préſence du ciel, pur comme mon ame, et du torrent agité comme elle, que j'interrogeai mon amant: je ne ſais rien, lui dis-je, de la deſtinée humaine; je ſors de l'enfance par la plus violente paſſion de la jeuneſſe, j'entrevois un bonheur qui dément tout ce

qu'on nous répête de l'imperfection attachée à la condition de l'homme. Si le coeur peut obtenir de si douces jouissances, pourquoi l'amour est-il redouté? pourquoi n'est-il pas le culte des vieillards comme des jeunes gens, le premier espoir, l'unique regret, le seul mobile dont on se sert pour gouverner l'univers? — Fernand me répondit sans vouloir m'éclairer sur la nature des passions; il accusa l'insensibilité des hommes, et jura de m'aimer toujours: écoutez, lui dis-je, écoutez: si je ne suis pas nécessaire à votre bonheur, si votre coeur n'est pas certain qu'il ne peut exister sans le mien, laissez-moi; je vous aime, mais peu de tems s'est écoulé depuis que ce sentiment règne en mon ame; il n'a pas encore renouvellé mon être; tous les sentiers ne m'offrent pas encore la trace de vos pas; chaque jour n'est pas encore marqué pour devenir à jamais l'aniversaire d'un de vos accens ou de vos regards; j'ai dans la vie,

dans l'efpace, dans ma penfée, des retraites pour vous fuir, l'habitude et la paffion, ces deux pouvoirs en apparence contraires, ne fe font pas réunis pour m'afservir; mais fi vous laiffez mon coeur fe dire: Fernand ne me quittera jamais! c'en eft fait de moi-même, et c'eft vous qui répondez de mon exiftence. Cependant, comme le coeur de l'homme eft indépendant de fes propres réfolutions, je ne vous demande qu'un ferment qu'il vous fera toujours poffible de tenir. Si vous preffentez que votre ame eft prête à fe détacher de la mienne, jurez-moi qu'avant l'inftant où je pourrois le découvrir vous me donnerez la mort: vous frémiffez à ce mot; vous ne placez pas bien votre terreur. Ah! Fernand, c'eft quand j'ai parlé de ton inconftance qu'il fallait trembler pour moi. Quelle pitié menfongère te ferait craindre la fin de ma vie, plus que l'éternité de mon défespoir? Ne nous ferions-nous pas com-

pris? — Il me rassura par des expressions de tendresse inspirées par son amour, interprétées par le mien: mes parents, mes amis, ma patrie, tout disparut à mes yeux, et cet Univers qu'on dit l'oeuvre d'une seule idée, devint pour moi l'image d'un sentiment unique et dominateur. Les courses les plus pénibles, les soins les plus ingénieux, tout ce que mon ame, multipliée par sa passion, pût inventer pour le bonheur de Fernand, lui fut prodigué. Je pourrois exposer devant vous des actions sans nombre qui commandent la reconnoissance, qui uniraient ensemble par un lien sacré deux frères d'armes, deux amis; mais quand toutes les facultés du coeur sont consacrées à un seul objet, qu'importe les combinaisons du hasard, qui offrent à ce dévouement des occasions de se prouver plus ou moins éclatantes? La passion se peint toute entière en elle-même, rien de ce qui en dérive ne peut l'égaler, et c'est à son foyer

ſublime que tous ſes rayons doivent être ſentis."

„Je dois cependant vous tracer rapidement quelques traits de mon hiſtoire. Un jour ſur les bords de ce grand fleuve qui féconde et défend notre contrée, la mère de Fernand, emportée par le courant, expirait dans les flots, ſi me précipitant après elle, il ne me fut encore reſté aſſez de force pour la rapporter ſur le rivage. A cet inſtant Fernand accourut vers nous: voilà ta mère, lui criai-je, j'ai aſſez vêcu. Je perdis connoiſſance en prononçant ces mots; mais quand je revins à moi, Fernand était à mes pieds, il me remerciait de la vie de ſa mère; le bonheur de me la devoir ſe mêlait déjà même au plaiſir de la retrouver; ſon amour ſe peignait dans chacun de ſes accents, et régnait ſur toute ſon ame. Ah, ſi ſa voix pouvait encore ſe faire entendre, il aurait raiſon de me demander ſi dans cet inſtant, du moins, ce n'étoit

pas lui, qui, par le charme de ſa reconnaiſſance, était devenu mon bienfaiteur? Mais, cruel, devois-tu faire goûter une ſi douce yvreſſe à l'objet que ton coeur voulait abandonner? Eſt-ce ainſi qu'il fallait me préparer à ta perte, et mon ame plongée dans les extaſes du bonheur apprenait-elle à réſerver quelque force contre l'atteinte du malheur? Un jour la calomnie vous apprit à méconnaître Fernand; vous l'accuſâtes d'être d'intelligence avec vos ennemis, et d'avoir conçu le deſſein de vous livrer à eux; ſa mort fut réſolue: vous frémiſſez: oui, c'eſt vous qui l'avez prononcée, cette mort le plus grand crime pour tout autre que Zulma. Mon amour ingénieux, trompant tous vos ſurveillants, ſçut le dérober à leur pourſuite; ne penſez pas que je rappelle ce tems pour accuſer Fernand d'ingratitude. Loin de moi d'appeller un bienfait tout ce que m'inſpirait l'invincible mouvement de mon ame! mais alors que je vois im-

molé, par ma propre main, cet objet, que, pendant tant de jours, j'ai préservé de dangers inouïs; cet objet pour qui j'ai ſçu chercher la vie à travers mille morts, je me regarde avec étonnement, je me crois l'ennemie de moi-même, je ne ſais plus où je vis, et ce n'eſt qu'en poſant la main ſur mon coeur, en le ſentant encore conſumé de la même paſſion, que je parviens à me reconnaître à travers l'horreur et le contraſte de mes ſentiments et de mes malheurs. Je ſuivis Fernand dans les déſerts, où, pendant une année, votre arrêt cruel le contraignit à ſe cacher. C'eſt dans ces lieux arides que ſouvent les ſecours les plus néceſſaires à l'exiſtence étaient prêts à lui manquer. Une ſource, un palmier faiſaient époque dans notre vie: quelquefois, pendant ſon ſommeil, détachant mes longs cheveux, je les ſoutenois de mes mains, pour préſerver ſa tête des rayons brûlants du ſoleil. Je ne ſais ſi j'ai ſouffert dans ce

séjour affreux; mais, toute entière à l'espérance d'adoucir quelques-unes de ses peines, il ne m'est resté de cette année que le souvenir, que l'impression d'un même sentiment. Rochers terribles, sables brûlants, c'est à vous seuls que mes derniers souvenirs de bonheur sont attachés! Rejetté par sa patrie, abandonné par la nature même qui semblait se refuser à l'aliment de sa vie, une femme environnait Fernand de tendresse et d'amour. Souverain encore dans ces déserts, il voyait l'existence et le bonheur dépendre d'un de ses regards; la puissance et la gloire, tout lui étoit retracé par mon abandon et mon enthousiasme, mon amour se plaçait toujours entre l'injustice des hommes et ses propres réflexions. Il se jugeait dans mon coeur, il m'aimait, il vivait.... Ah! Dieu!...«

Les sanglots alors étouffèrent la voix de Zulma. A l'image du bonheur j'avois vû par degrés toute sa force l'abandon-

ner: je regardai les vieillards qui restèrent immobiles et sévères, comme si la condamnation de Zulma leur eût semblé inévitable. Le peuple plus facilement émû murmurait le mot de grace: ce bruit rappellant Zulma à elle-méme, elle reprit aussi-tôt la parole: „Peuple, s'écria-t-elle, vous absolvés trop-tôt, le plus grand des attentats. Je m'indigne pour Fernand d'une si prompte clémence. Ecoutez-moi: Les concitoyens de Fernand furent enfin éclairés sur ses talens, sur ses vertus. Vous vîntes le chercher pour lui rendre à la fois votre admiration et votre estime, et vous confiant avec raison à sa grande ame, c'est du fond de son exil que vous le ramenâtes à la tête de vos armées. Malgré mes prières il en accepta le commandement. Mes sollicitations ardentes ne purent l'en détourner. Son danger me faisait horreur, sa gloire ne m'étoit plus nécessaire. Dans les premiers tems de ma passion pour lui,

j'aimois tout ce qui pouvoit en justifier l'excès. Quelquefois même je m'énorgueillissais des succès de Fernand, et j'osais croire qu'en secret il se plaisait à me les consacrer. Mais à cette époque de notre amour, quel évènement extérieur pouvait ou le diminuer, ou l'accroître? Mon ame avait passé dans la sienne, et devant moi comme au tribunal de sa propre conscience, ce n'était pas de ses actions, mais de ses sentimens seuls qu'il avoit besoin. Il partit cependant, et trois fois il revint vainqueur. Les acclamations de la victoire précédèrent son retour, et c'est au bruit de sa gloire que j'apprenais mon bonheur. Chaque fois qu'il me quittait, des pressentiments affreux me remplissaient de terreur. Je sais que l'exaltation de la douleur produit ces mouvements qu'on veut trouver surnaturels, et que les grandes passions dominatrices de l'ame agissent sur elle comme par une sorte d'inspiration étrangère,

qui lui fait croire à ſes propres impreſſions comme à des oracles. Mais qui pourrait cependant ne pas déſirer que l'ame fut avertie d'avance de l'approche des grands malheurs, comme la terre tremble quand les abymes vont s'ouvrir, comme le ciel ſe couvre de nuages quand la foudre eſt prête d'éclater!"

„Un jour le bruit ſe répandit que Fernand avoit péri dans le combat: errante à travers les horreurs du carnage, ce ſpectacle qui pour la première fois frappait mes regards ne laiſſait aucune trace dans ma penſée; c'était lui que je cherchais à travers le ſang et les morts, et cette affreuse image ne s'offrait à moi que comme un obstacle à franchir. Après pluſieurs heures, épuiſée de fatigue, je tombai au pied d'un arbre: là, dans la violence d'un malheur ſi profond, que tout le ſentiment de mon exiſtence n'était que l'action d'une ſeule douleur, je cherchais à me calmer par la réſolution priſe

depuis long-tems de ne pas furvivre à Fernand: hé quoi! me difais-je, qu'y a-t-il donc dans fa mort, dont la mienne ne me délivre? Mais l'inftant qu'il fallait vivre pour apprendre qu'il n'était plus, m'effrayait à lui feul plus que l'éternité. Ma penfée ne pouvait fe repofer dans la tombe même, où fa perte m'allait précipiter. Jamais mon ame n'avait pû concevoir l'idée du néant abfolu, et fous toutes les formes de l'exiftence je me voyais pourfuivie par l'atteinte d'une telle douleur... Abforbée dans un défespoir immobile, m'examinant moi-même avec une attention féroce, je le vis paraître: grand Dieu! ce n'était pas la vie, c'eft le ciel qui me fut rendû; j'éprouvai dans un inftant toutes les fenfations oppofées; c'était lui! mon ame s'affaiffa fous le poids de fa félicité. Ah! qui a vêcu un tel jour a dévoré l'exiftence de longues années, et pour moi les tems ne font plus. Oui, mon Dieu, à cette heure encore, précipitée dans l'abyme des miféres hu-

maines, je te remercie d'avoir existé. Tu as rassemblé sur moi dans un seul jour tous les biens épars dans la vie. Ce jour mon ame passionnée a pû toucher aux bornes qui séparent la nature humaine de ta céleste essence. Fernand étoit légérement blessé; mais bientôt on apprit que nos farouches ennemis avaient trempé leurs flêches dans un poison mortel, et que le seul moyen de sauver la vie de Fernand étoit qu'il fit sucer sa blessure par celui qu i ne craindrait pas le danger qu'il y puiserait. Combien la destinée me parût alors attentive à mon bonheur? J'allais faire passer dans mes veines le poison qui menaçait les jours de Fernand. Ah! dans les chimères mélancoliques qui seules plaisent aux ames tendres, quelle plus douce situation pouvait jamais se présenter! Je vainquis la résistance de Fernand, je le trompai sur les périls que j'allais braver; mes heureux efforts arrachèrent la mort de son sein. Long-tems à mon tour il me fallut lutter contre elle;

la force de ma jeuneſſe en triompha; on dit que l'action dévorante de ce poiſon cruel troubla ma raiſon, ce n'eſt point mon excuſe, ce n'eſt point celle de Fernand. Toutes les idées acceſſoires pouvaient être bouleverſées, mon amour, tant que j'exiſtais, n'était point altéré. Zulma était la même pour Fernand, il n'avait pas le droit de la méconnaître, ah! mon coeur ſeul doit expliquer mon attentat, quels mouvements de folie ſeraient auſſi forts que l'égarement de la paſſion même qu'ils ſerviraient à juſtifier."

„Fernand me demanda de me quitter pour quelques jours, je combattis cette réſolution; je m'en plaignis avec amertume: non, ce n'était point au nom de mes bienfaits que je me croyais des droits ſur Fernand; c'était le ſouvenir, l'impreſſion de mes propres ſentiments qui me faiſait croire à mon empire, il me ſemblait que j'avais au fond de mon ame

une

une puissance d'amour qui devait le dominer, et qu'un homme si passionnément aimé ne pouvait pas se croire libre. Cependant le soupçon ne pouvait approcher de moi, ce sentiment incertain n'était pas fait pour mon ame. — Je consentis enfin à la volonté de Fernand. — Il partit. — A l'époque fixée pour son retour je l'attendais. Un jour, oui, un jour semblable à tous les autres, que le soleil éclaira des mêmes rayons, je me promenois seule; faible, égarée dans ces mêmes lieux tous remplis encore du passé, je m'avançais dans le fond de la forêt, lorsque j'apperçus Fernand aux pieds de la jeune Mirza: c'est la dernière fois que mes yeux ont vû; dans cet instant encore cet horrible tableau m'apparaît tout entier, il me dérobe l'apprêt de mon supplice: son aspect me serait plus doux. Je n'eus pas le tems de réfléchir, j'agis sans le concours de ma pensée, ma main saisit l'arc sur lequel elle se reposoit, la flèche

mortelle fut lancée, Fernand tomba. Je n'eus d'abord qu'une idée: c'eſt qu'il avoit ceſſé d'adorer Mirza. Cependant, quand ſon ſang vint à couler, quand la pâleur de la mort.... je ne ſais ce qui ſe paſſa dans mon être, j'ai perdu depuis ce tems l'identité, le ſouvenir de l'exiſtence. Le déſespoir de ma famille a pû ſeul me rappeller à moi; ils ſont venu me dire que ma condamnation entraînait la leur, qu'il fallait me juſtifier pour les ſauver. Ils veulent encore de la vie: j'ai dû leur obéïr. Vous avez entendu mon hiſtoire; aucun de vous n'a douté de ſa vérité; il n'en eſt pas un accent qui puiſſe appartenir à l'imitation: maintenant vous êtes injuſtes, ſi vous me condamnez. Qui de vous ſe croit plus appellé que moi à venger la mort de Fernand? Qui de vous a ſauvé mille fois ſa vie? Qui de vous l'adore encore en cet inſtant? J'avais le droit de prononcer ſur ſon ſort: ſi ce coeur l'a jugé coupable, qui de vous oseroit l'absoudre? Fallait-*il* qu'il vécut,

l'exemple de la perfidie et de l'ingratitude? Fallait-il que ſa gloire fut ſouillée, et que le nom de Fernand fut porté par qui n'était plus lui? J'ai ſauvé mon amant, il eſt reſté immortel, ſon ombre applaudit à mon courage; je ſuis ſûre qu'en expirant aucun ſentiment de haine n'eſt approché de ſon coeur. Non, aucun tribunal, aucune nation, le ciel même, ne peut juger entre Fernand et moi. L'amour qui m'uniſſait à lui ne peut égarer, ne peut rendre criminelle; il eſt au-deſſus des loix, des opinions des hommes, il eſt la vérité, la flamme, le pur élément, l'idée première du monde moral. Les ſentiments qui vous animent tous n'en ſont qu'une empreinte effacée. La mort, cette penſée que l'homme regarde comme la plus terrible et la plus abſolue, disparaiſſait toute entière en préſence de celle qui m'occupait. Qu'eſt-ce que ſa vie, qu'eſt-ce que la mienne auprès de cet amour qui ſuffirait à l'éter-

nité? Que les hommes donc ne jugent pas de ce qui n'eſt pas du reſſort des hommes: laiſſez mon coeur prononcer ſur lui-même. Pouvez-vous inventer un ſupplice mortel qui ne ſoit un ſoulagement pour moi? Vous ne punirez que ma famille, cette famille innocente, étrangère à des mouvements que rien ne ſauroit inſpirer, ni contraindre. Sauvez-lui donc la honte de ma condamnation; écoutez-moi; quand je vous aſſure que cet arrêt ſeraît injuſte. Me croyez-vous de l'aveuglement ſur moi-même? Penſez-vous que je m'y intéreſſe aſſez pour me tromper? Ah! de tous ſes juges le plus impartial, c'eſt Zulma. L'interêt du ſalut même des auteurs de mes jours n'obtiendrait pas de moi de recourir à la feinte: comment auſſi le pourrais-je? J'exiſte ſi fortement en moi-même, que me montrer un autre eſt au-deſſus de mon pouvoir; et l'ombre de Fernand qui m'écoute, m'en impoſe plus que vous. Peuple, j'ai parlé; vieillards, jugez-moi.“ — 'A ces mots

Zulma s'arrêta: l'émotion qu'elle avait causée rendit encore un instant la foule silencieuse; mais dès qu'on ne l'entendit plus, des cris sombres et tumultueux s'élevèrent en sa faveur; les juges, ou participèrent au mouvement de la multitude, ou crurent impossible d'y résister, et la grace de Zulma fut prononcée. Sa famille l'entoura; le peuple extrême dans ses sentiments, non content de délivrer cette belle accusée, vouloit la couronner comme dans un jour de triomphe. Arrêtez, s'écria-t-elle, ma famille est-elle absoute? — Oui, lui répondit-on à grands cris. — Jamais le nom de leur fille ne leur sera-t-il reproché, — jamais — allons, reprit alors Zulma, allons, le long travail est fini; — et par une action imprévue elle enfonça dans son sein l'une des flèches suspendues à son côté. Un mouvement de terreur et d'étonnement saisit tout ce qui l'environnait: — et vous avez crû, leur dit-elle avec un dernier effort, que

je laisserais vivre l'assassin de Fernand? Ah! si j'avais pû exister sans lui, son inconstance était juste. — Alors se tournant vers le corps de Fernand, vers sa malheureuse mère: — objets sacrés, s'écria-t-elle, je puis vous regarder à présent, Fernand, et vous, sa mère, laissez-moi m'approcher de lui; à la trace de mon sang, n'ai-je pas le droit d'avancer vers vous? Je vais rejoindre Fernand dans ce séjour où il ne pourra chérir que moi, où l'homme est dégagé de tout ce qui n'est pas l'amour et la vertu. Nous vous y attendrons tous les deux. Je meurs, . . — L'infortunée Zulma tomba sans vie aux pieds de la mère de son amant. Cette femme malheureuse, à cet instant, sembla confondre dans sa tendresse et sa pitié ces deux objets immolés l'un par l'autre. Mais bientôt succombant sous le poids de la douleur maternelle, elle parut perdre le sentiment d'une existence, dont la vieillesse au moins promettait d'abréger le terme.

ESSAI
SUR LES FICTIONS.

ESSAI SUR LES FICTIONS.

Il n'eſt point de faculté plus précieuſe à l'homme que ſon imagination; la vie humaine ſemble ſi peu calculée pour le bonheur, que ce n'eſt qu'à l'aide de quelques créations, de quelques images, du choix heureux de nos ſouvenirs, qu'on peut raſſembler des plaiſirs épars ſur la terre, et lutter, non par la force philoſophique, mais par la puiſſance plus efficace des diſtractions, contre les peines de toutes les deſtinées. On a beaucoup parlé des dangers de l'imagination, et il eſt inutile de rechercher ce que l'impuiſſance de la médiocrité, ou la ſévérité

de la raison, ont répété à cet égard: les hommes ne renonceront point à être intéressés, et ceux qui possédent le talent d'émouvoir, renonceront encore moins aux succès qu'il peut leur promettre. Le petit nombre des vérités nécessaires et évidentes ne suffira jamais à l'esprit ni au coeur de l'homme. La première gloire appartient, sans doute, à ceux qui découvrent de telles vérités: mais ils ont aussi travaillé utilement, pour le genre humain, les auteurs de ces ouvrages qui produisent des émotions, ou des illusions douces. La précision métaphysique, appliquée aux affections morales de l'homme, est tout-à-fait incompatible avec sa nature. Il n'y a sur cette terre que des commencemens; aucune limite n'est marquée; la vertu est positive: mais le bonheur est dans le vague; et vouloir y porter un examen dont il n'est pas susceptible, c'est l'anéantir comme ces images brillantes, formées par des vapeurs légè-

res, qu'on fait disparoître en les traver. fant. Cependant, le feul avantage des fictions n'eft pas le plaifir qu'elles procurent. Quand elles ne parlent qu'aux yeux, elles ne peuvent qu'amufer: mais elles ont une grande influence fur toutes les idées morales, lorsqu'elles émeuvent le coeur; et ce talent eft peut-être le moyen le plus puiffant de diriger ou d'éclairer. Il n'y a dans l'homme que deux facultés diftinctes, la raifon et l'imagination, toutes les autres, le fentiment même, n'en font que des dépendances ou des compofés. L'empire des fictions, comme celui de l'imagination, eft donc très-étendu; elles s'aident des paffions, loin de les avoir pour obftacles; la philofophie doit être la puiffance invifible qui dirige leurs effets: mais fi elle fe montroit la première, elle en détruiroit le preftige.

Je vais donc, en parlant des fictions, les confidérer, tout à la fois, fous le rap-

port de leur objet et de leur charme, parceque dans ce genre d'ouvrage, l'agrément peut exister sans l'utilité, mais jamais l'utilité sans l'agrément. Les fictions sont envoyées pour séduire; et plus le résultat auquel on voudroit qu'elles tendissent seroit moral ou philosophique, plus il faudroit les parer de tout ce qui peut émouvoir, et conduire au but, sans l'indiquer d'avance. Dans les fictions mythologiques, je ne considérerai que le talent du poëte; sans doute elles devroient être aussi examinées sous le rapport de leur influence religieuse *), mais ce

---

*) J'ai lu quelques chapitres d'un livre intitulé: *de l'Esprit des religions*, par Mr. *Benjamin Constant* — où tout ce qui peut être découvert de plus ingénieux dans l'apperçu de cette question est développé; les lettres et la philosophie doivent exiger de son auteur de finir un aussi grand travail, et de le publier.

point de vue eſt abſolument étranger à mon ſujet. Je vais parler des ouvrages des anciens ſelon l'impreſſion qu'ils produiſent de nos jours; et c'eſt de leur talent littéraire et non de leurs dogmes religieux, que je dois m'occuper.

Les fictions peuvent être diviſées en trois claſſes: 1°. les fictions merveilleuſes et allégoriques; 2°. les fictions hiſtoriques; 3°. les fictions naturelles, où tout eſt à la fois inventé et imité, où rien n'eſt vrai, mais où tout eſt vraisemblable.

Ce ſujet exigeroit un traité fort étendu; il comprendroit la plûpart des ouvrages littéraires; il attireroit à lui presque toutes les penſées, parceque le développement complet d'une idée appartient à l'enchaînement de toutes: mais j'ai voulu ſeulement prouver que les romans qui peindroient la vie telle qu'elle eſt, avec fineſſe, éloquence, profondeur et moralité, ſeroient le plus utile de tous les

genres de fictions, et j'ai éloigné de cet Eſſai tout ce qui n'avoit point de rapport à ce but.

---

§. I.

La fiction merveilleuſe cauſe un plaiſir très promptement épuiſé; il faut que les hommes ſe faſſent enfans pour aimer ces tableaux hors de la nature, pour ſe laiſſer émouvoir par les ſentimens de terreur ou de curioſité dont le vrai n'eſt pas l'origine; il faut que les philoſophes ſe faſſent peuple, pour vouloir ſaiſir des penſées utiles, à travers le voile de l'allégorie. La mythologie des anciens ne contient quelquefois que de ſimples fables, telles que la crédulité, le tems et les prêtres en ont transmiſes à toutes les religions idolâtres; mais on peut plus ſouvent la conſidérer comme une ſuite d'allégories; ce ſont des paſſions, des talens, ou des ver-

tus perſonnifiées. Il y a ſans doute un premier bonheur dans le choix de ces fictions, un éclat d'imagination qui doit aſſurer une véritable gloire à leurs inventeurs; ils ont figuré le ſtyle, et créé une langue, qui, rappellant toujours des idées uniquement conſacrées à la poéſie, préſerve de la vulgarité qu'entraîneroit l'emploi continuel des expreſſions uſées par l'habitude: mais des ouvrages qui ajouteroient à ces fictions reçues, n'auroient aucun genre d'utilité. Il faut un talent bien ſupérieur pour tirer de grands effets de la nature ſeule; il y a des phénomènes, des métamorphoſes, des miracles dans les paſſions des hommes; et cette mythologie inépuiſable ouvre les cieux, creuſe auſſi des enfers ſous les pas de ceux qui ſavent l'animer; les fictions merveilleuſes ont toujours refroidi les ſentimens auxquels on les a aſſociées. Quand on ne veut que des images qui puiſſent plaire, il eſt permis d'éblouir de mille manières

différentes : on a dit que les yeux étoient toujours enfans ; c'eſt à l'imagination que ce mot s'applique ; s'amuſer eſt tout ce qu'elle exige ; ſon objet eſt dans ſon moyen ; elle ſert à tromper la vie, à derober le tems ; elle peut donner au jour les rêves de la nuit ; ſon activité légère tient lieu du repos, en ſuspendant de même tout ce qui émeut et tout ce qui occupe : mais lorsque l'on veut faire ſervir les plaiſirs de cette même imagination à un but moral et ſuivi, il faut à la fois plus de conſéquence et plus de ſimplicité dans le plan. Cette alliance des héros et des dieux, des paſſions des hommes et des décrets du deſtin, nuit même à l'impreſſion des poëmes de Virgile et d'Homère. 'A peine l'inventeur peut-il obtenir grace pour un genre dont l'invention eſt la première gloire. Lorsque Didon aime Enée, parce qu'elle a ſerré dans ſes bras l'Amour que Vénus avoit caché ſous les traits d'Ascagne, on regrette le talent qui auroit

roit expliqué la naiſſance de cette paſſion par la ſeule peinture des mouvemens du coeur. Quand les dieux commandent et la colère et la douleur et les victoires d'Achille, l'admiration ne s'arrête ni ſur Jupiter, ni ſur le héros; l'un eſt un être abſtrait, l'autre un homme aſſervi par le deſtin; la toute puiſſance du caractère échappe à travers le merveilleux qui l'environne. Il y a auſſi dans ce merveilleux, tour à tour, quelque choſe de certain et quelque choſe d'inattendu, qui ôte tous les plaiſirs attachés à craindre ou à prévoir d'après ſes propres ſentimens. Lorsque Priam va demander à Achille le corps d'Hector, je voudrois redouter les dangers que ſon amour paternel lui fait braver; trembler en le voyant entrer dans la tente du terrible Achille, reſter ainſi ſuspendue à toutes les paroles de ce père infortuné, et recevoir à la fois par ſon éloquence et l'impreſſion des ſentimens qu' elle exprime, et le préſage des évènemens

qu'elle va décider; mais je fais que Mercure conduit Priam à travers le camp des Grecs: que Thétis, par l'ordre de Jupiter, a commandé à fon fils de rendre le corps d'Hector; je n'ai plus de doute fur l'iffue de la démarche de Priam; mon ame n'eft plus attentive, et fans le nom du divin Homère, je ne lirois pas un discours qui fuccède à la fituation, au lieu de l'amener. J'ai dit qu'il y avoit auffi quelque chofe d'inattendu dans le merveilleux, qui, par un effet abfolument contraire à celui de la trop grande certitude de l'avenir, ôtoit de même le plaifir de prévoir; c'eft lorsque les dieux déjouent les mefures les mieux combinées, prêtent à leurs protégés un irréfiftible appui contre les forces les plus puiffantes, et ne permettent point que les évènemens foient en rapport avec ce qu'on doit attendre des hommes. Sans doute les dieux ne prennent là que la place du fort; c'eft le hazard perfonnifié: mais dans les fic-

tions, il vaut mieux écarter fon influence; tout ce qui eft inventé doit être vraifemblable: il faut qu'on puiffe expliquer tout ce qui étonne par un enchaînement de caufes morales; c'eft donner d'abord à ces fortes d'ouvrages un réfultat plus philofophique; c'eft préfenter enfuite au talent une plus grande tâche, car les fituations imaginées ou réelles, dont on ne fe tire que par un coup du deftin, font toujours mal calculées. J'aime enfin, qu'en s'addreffant à l'homme, on tire tous les grands effets du caractère de l'homme; c'eft-là qu'eft la fource inépuifable dont le talent doit faire fortir les émotions profondes ou terribles; et les enfers du Dante ont été moins avant, que les crimes fanguinaires dont nous venons d'être les témoins. Ce qu'il y a de vraiment fublime dans les poëmes épiques les plus remarquables par le merveilleux de leurs fictions, ce font les beautés tout-à-fait indépendantes de ce merveilleux; ce

qu'on admire dans le Satan de Milton, c'eſt un homme. Ce qui reſte d'Achille, c'eſt ſon caractère; ce qu'on veut oublier dans la paſſion de Renaud pour Armide, c'eſt la magie qui ſe mêle aux attraits qui l'ont fait naître. Ce qui frappe dans l'Enéïde, ce ſont les ſentimens qui appartiennent, dans tous les tems, à tous les coeurs; et nos poëtes tragiques, en prenant des ſujets dans les auteurs anciens, les ont presqu'entiérement ſéparés de la machine merveilleuſe que l'on trouve à côté de toutes les beautés qui diſtinguent l'antiquité.

Les romans de chevalerie font encore plus ſentir les inconvéniens du merveilleux; non ſeulement il influe ſur l'interêt de leurs évènemens, comme je viens de le montrer, mais il ſe mêle au développement même des caractères et des ſentimens. Les héros ſont gigantesques, les paſſions hors de la vérité, et cette nature morale imaginaire a beaucoup plus d'in-

convéniens encore que les prodiges de la mythologie et de la féerie: le faux y eſt plus intimément uni au vrai, et l'imagination s'y exerce beaucoup moins; car il ne s'agit pas alors d'inventer, mais d'exagérer ce qui exiſte, et d'ajouter à ce qui eſt beau dans la réalité une ſorte de charge qui ridiculiſeroit la valeur et la vertu, ſi les hiſtoriens et les moraliſtes ne rétabliſſoient pas la vérité. Cependant, il faut dans les jugemens des choſes humaines exclure toutes les idées abſolues: je ſuis donc bien loin de ne pas admirer le génie créateur de ces fictions poëtiques ſur lesquelles l'eſprit vit depuis ſi longtems, et qui ont ſervi à tant de comparaiſons heureuſes et brillantes. Mais on peut déſirer que le talent à naître ſuive une autre route, et je voudrois reſtreindre, ou plutôt élever à la ſeule imitation du vrai, les imaginations fortes auxquelles des fantômes peuvent malheureuſement s'offrir auſſi ſouvent que des table-

aux. C'est pour les ouvrages où la gaieté domine, qu'on pourroit regretter ces fictions ingénieuses, dont l'Arioste a su faire un si charmant usage: mais d'abord, dans cet heureux hazard qui produit le charme de la plaisanterie, il n'y a point de règle, il n'y a point d'objet; l'impression n'en peut être analysée; la reflexion n'a rien à en recueillir. Il y a, dans le vrai, si peu de raisons de gaieté, que c'est en effet dans les ouvrages qui veulent la faire naître que le merveilleux est quelquefois nécessaire. La nature et la pensée sont inépuisables pour le sentiment et la méditation; mais la plaisanterie est un bonheur d'expression ou d'apperçus, dont il est impossible de calculer le retour; chaque idée qui fait rire pourroit être la dernière que l'on découvrira jamais; il n'y a pas de route qui mène à ce genre; il n'y a point de source où l'on soit certain d'en puiser les succès; on sait qu'il existe, puisqu'il se renou-

velle fans-ceffe: mais on n'en connoît ni la caufe, ni les moyens; le don de plaifanter appartient beaucoup plus réellement à l'infpiration, que l'enthoufiasme même le plus exalté; cette gaieté dans les compofitions littéraires, qui ne naît point d'un fentiment de bonheur, cette gaieté dont le lecteur jouit bien plus que l'écrivain, eft un talent auquel on parvient tout-à-coup, que l'on perd fans dégrés, et qui peut être dirigé, mais jamais fuppléé par aucune autre faculté de l'efprit le plus fupérieur. Si j'ai reconnu que le merveilleux eft fouvent analogue aux ouvrages qui ne font que gais, c'eft parce qu'ils ne peignent jamais complettement la nature. Jamais une paffion, une deftinée, une verité, ne peuvent être gaies, et c'eft feulement de quelques nuances paffagères de toutes ces idées pofitives, que peuvent fortir des contrastes rifibles.

Il exifte un genre fort au-deffus de celui que je viens de décrire, quoi qu'il

doive aussi produire des situations plaisantes; c'est le talent comique, et celui-là tirant sa force des caractères et des passions qui sont dans la nature, seroit, de même que tous les ouvrages sérieux, entièrement altéré et affoibli par l'emploi du merveilleux. S'il se mêloit aux caractères de Gil-Blas, du Tartuffe, du Misantrope, notre esprit seroit bien moins séduit et moins frappé par ces chefs d'oeuvres.

L'imitation du vrai produit toujours de plus grands effets que les moyens surnaturels. Sans doute, la haute métaphysique permet de supposer qu'il y a dans les objets au-dessus de notre intelligence des pensées, des vérités, des êtres bien supérieurs aux connoissances humaines: mais, comme nous n'avons aucune idée de ces régions abstraites, notre merveilleux ne peut s'en rapprocher, et reste même au-dessous de la réalité que nous connoissons. D'ailleurs, nous ne pou-

vons rien concevoir que d'après la nature des chofes et des hommes; ce que nous appellons nos créations, n'eft donc jamais qu'un affemblage incohérent des idées que nous tirons de cette même nature dont nous voulons nous écarter. C'eft dans le vrai qu'eft l'empreinte divine: l'on attache le mot d'invention au génie, et ce n'eft cependant qu'en retraçant, en réuniffant, en découvrant ce qui eft, qu'il a mérité la gloire de créateur.

Il eft une autre forte de fiction dont l'effet me paroît encore inférieur à celui du merveilleux; ce font les allégories. Il me femble qu'elles affoibliffent la penfée, comme le merveilleux altère le tableau de la paffion. Sous la forme de l'apologue, les allégories ont pu quelquefois fervir à rendre populaires les vérités utiles: mais cet exemple même eft une preuve, qu'en donnant cette forme à la penfée, on croit la faire defcendre, pour la mettre à la portée du commun des hommes;

c'eſt une foibleſſe d'eſprit dans le lecteur, que le beſoin des images pour comprendre les idées; la penſée qui pourroit être rendue parfaitement ſenſible de cette manière, manqueroit toujours, à un certain dégré, d'abſtraction ou de fineſse. L'abstraction eſt par de là toutes les images; elle a une ſorte de préciſion géométrique, qui ne permet pas de l'exprimer autrement que dans ſes termes poſitifs. La parfaite fineſſe de l'eſprit échappe à toutes les allégories; les nuances des tableaux ne ſont jamais auſſi délicate que les apperçus métaphyſiques; et ce qu'on peut mettre en relief ne ſera jamais ce qu'il y a de plus ingénieuſement ſubtil dans la penſée: mais indépendamment du tort que font les allégories aux idées qu'elles veulent exprimer, c'eſt presque toujours un genre d'ouvrage ſans aucune eſpèce d'agrément. Il a un double but, celui de faire reſſortir une vérité morale, et d'attacher par le récit de la fable qui

en eſt l'emblême; presque toujours l'un eſt manqué par le beſoin d'atteindre l'autre; l'idée abſtraite eſt vaguement repréſentée, et le tableau n'a point d'effet dramatique. C'eſt une fiction dans la fiction, dont les événemens ne peuvent point intéreſſer, puiſqu'ils ne ſont là que pour figurer des réſultats philoſophiques, et dont l'intelligence fatigue bien plus que ne le feroit l'expreſſion purement métaphyſique; il faut diſtraire dans l'allégorie ce qui eſt abſtrait de ce qui appartient à l'image; découvrir les idées ſous le nom des perſonnages qui les repréſentent, et commencer par deviner l'énigme avant de comprendre la penſée. Quand on veut expliquer ce qui donne de la monotonie au charmant poëme de Télémaque, on trouve que c'eſt le perſonnage de Mentor, qui, tout à la fois, merveilleux et allégorique, a les inconvéniens des deux genres. Comme merveilleux, il ôte toute inquiétude ſur le ſort de Télémaque par

la certitude que l'on acquiert qu'il triomphera de tous les périls par le secours de la déesse; comme allégorique, il détruit tout l'effet des passions qui dépend de lours combats intérieurs. Les deux pouvoirs que les moralistes distinguent dans le coeur de l'homme, sont deux personnages dans le poëme de Fénélon; le caractère de Mentor est sans passion, celui de Télémaque sans empire sur lui-même. L'homme est entre deux, et l'intérêt ne sait à quel objet s'attacher. Ces allégories piquantes, où, comme dans Thélème et Macare, la volonté voyage pour rencontrer le bonheur; ces allégories prolongées, où, comme dans *Spencer's Fairy Queen*, chaque chant est le récit du combat d'un chevalier qui représente une vertu, contre un vice son adversaire, ne peuvent être intéressantes, quelque soit le talent qui les embellisse. On arrive à la fin tellement fatigué de la partie romanesque de l'allégorie, qu'on n'a plus la

force d'en comprendre le fens philofophique.

Les fables, où l'on fait parler les animaux, ont fervi d'abord comme une apologue dont le peuple faififfoit plus facilement le fens; on en a fait enfuite un genre d'ouvrage littéraire dans lequel beaucoup d'écrivains fe font exercés. Il a exifté un homme qui devoit être unique dans cette carrière, parce que fon naturel étoit fi parfait qu'il ne pouvoit ni fe rencontrer deux fois, ni s'imiter une feule: un homme qui fait parler les animaux comme s'ils étoient une efpèce d'êtres penfans, avant le règne de tous les préjugés et de toutes les affectations. Le talent même de La Fontaine écarte de fes écrits l'idée d'allégorie en perfonnifiant le caractère de l'efpèce qu'il peint felon les convenances qui lui font propres; le comique de fes fables reffort, non de leurs allufions, mais du tableau réel des moeurs des animaux qu'il met en fcène.

Ce ſuccès avoit néceſſairement ſes bornes, et toutes les autres fables qu'on a compoſées dans diverſes langues rentrant dans l'allégorie, partagent auſſi ſes inconvéniens.

Les allégories ont été tres en uſage parmi les Orientaux. Le deſpotiſme de leurs gouvernemens en eſt ſans doute là première cauſe. On a eû le beſoin de dire la vérité ſous un voile qui permit aux ſujets d'entendre ce qui échapperoit à la pénétration du maître; lorsqu'on a même ôſé vouloir que cette vérité parvint jusques au trône, on a penſé qu'en l'alliant à des emblêmes tirés des loix de la nature phyſique, on la ſéparoit de l'influence et de l'opinion des hommes, qui devoit être toujours cenſée dépendre de la volonté du ſultan; et quand cette même vérité a été préſentée ſous la forme d'un conte, le réſultat moral n'étant point prononcé par l'auteur, il s'eſt flatté que ſi le ſultan appercevoit ce réſultat, il lui

feroit grace, comme à une découverte de ſa propre intelligence: mais toutes ces reſſources auxquelles le deſpotisme condamne, doivent être bannies avec ſon empire; et dès qu'il eſt prouvé qu'elles ne ſont plus néceſſaires, elles perdent tout leur intérêt.

Les ouvrages d'alluſions ſont auſſi une ſorte de fiction, dont le mérite n'eſt bien ſenti que par les contemporains. La poſtérité juge ces écrits à part du mérite d'action qu'ils pouvoient avoir à cette époque, et de la connoiſſance des difficultés que leurs auteurs avoient à vaincre. Dès que le talent s'eſt exercé d'une manière relative, il perd ſon éclat avec les circonſtances qui le faiſoient reſſortir. Le poëme d'Hudibras, par exemple, eſt peut-être un de ceux dans lesquels on trouve le plus de ce qu'on appelle de l'esprit: mais comme il faut rechercher ce que l'auteur a voulu dire dans ce qu'il dit, que des notes ſans nombre ſont néceſſai-

res pour comprendre ses plaisanteries, et qu'avant de rire ou d'être intéressé, il faut une instruction préalable, le mérite de ce poëme n'est plus généralement senti. Un ouvrage philosophique peut exiger des recherches pour être entendu: mais une fiction, quelle qu'elle soit, ne produit un effet absolu, que quand elle contient dans elle seule ce qu'il importe pour que tous les lecteurs, dans tous les momens, en reçoivent une impression complette. Plus les actions sont adaptées aux circonstances présentes, plus elles sont utiles, et plus par conséquent leur gloire est immortelle: mais les ouvrages, au contraire, ne s'agrandissent qu'en se détachant des évènemens présens, pour s'élever à l'immuable nature des choses; et tout ce que les écrivains font pour le jour, est, selon l'expression de Massillon, *temps perdu pour l'éternité.* Les comparaisons qui jusques à un certain point dérivent de l'allégorie, étant moins prolon-

longées, diſtraiſent moins l'attention; et presque toujours précédées par la penſée même, elles n'en ſont qu'un nouveau développement : mais il eſt rare encore qu'un ſentiment ou une idée ſoit dans toute ſa force, quand on peut l'exprimer par une image. Le *Qu'il mourut* d'Horace n'en eût pas été ſusceptible; et en liſant le chapitre de Montesquieu, où pour donner l'idée du deſpotisme il le compare à l'action des Sauvages de la Louiſiane, on oſeroit ſouhaiter à la place de cette image une penſée de Tacite, ou de l'auteur même qui tant de fois a ſurpaſſé les meilleurs écrivains de l'antiquité. Il ſeroit trop auſtère ſans doute de repouſſer toutes ces parures dont l'eſprit a ſouvent beſoin, pour ſe repoſer de la conception des idées nouvelles, ou pour varier celles qui ſont déjà connues. Les images, les tableaux, ſont le charme de la poéſie, et de tout ce qui lui reſſemble : mais ce qui appartient à la reflexion ac-

quiert une plus grande puissance, une intensité plus concentrée, lorsque l'expression de la pensée ne tire sa force que d'elle-même.

Il faut maintenant, comme dans les fictions merveilleuses, parler des allégories qui n'ont pour but que de mêler la plaisanterie aux idées philosophiques, telles que le conte du tonneau par Swift, Gulliver, Micromégas, etc. Je pourrois répéter, de ce genre, ce que j'ai dit de l'autre; si l'on a fait rire, le but est rempli: mais il en est un plus relevé cependant dans ces sortes d'ouvrages: c'est de faire ressortir l'objet philosophique, et l'on n'y parvient que très-imparfaitement. Quand l'allégorie est amusante en elle-même, la plûpart des hommes retiennent plutôt sa fable que son résultat; et Gulliver a plus attaché comme conte, qu'instruit comme morale. L'allégorie marche toujours entre deux écueils; si son but est trop marqué, il fatigue; si on

le cache, il s'oublie; et ſi l'on eſſaye de partager l'attention, l'on n'excite plus d'intérêt.

---

§. II.

Dans la ſeconde partie, j'ai dit que je parlerois des fictions hiſtoriques, c'eſt-à-dire, des inventions unies à un fonds de vérité. Les poëmes, dont le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire, les tragédies ne peuvent ſe paſſer de ce ſecours. Quand il faut faire naître et reſſerrer tous les ſentimens dans l'eſpace de vingt-quatre heures et de cinq actes, ou bien, ſoutenir ſon héros à la hauteur de la poéſie épique, aucun homme, aucune hiſtoire n'offre un modèle complet pour ce genre: mais l'invention qu'il rend néceſſaire, ne reſſemble en rien au merveilleux; ce n'eſt point une autre nature, c'eſt un choix dans celle qui exiſte; c'eſt le travail d'Apelle,

qui rassembloit les charmes épars pour en composer la beauté. En accordant au langage de la poésie ce qui la caractérise, tous les mouvemens du coeur servent à juger les belles situations, les grands caractères épiques ou dramatiques; ils sont empruntés à l'histoire, non pour les défigurer, mais pour les séparer de ce qu'ils avoient de mortel, et consacrer ainsi leur apothéose. Rien n'est hors de la nature dans cette fiction; la même marche, les mêmes proportions y sont observées; et si un homme créé pour la gloire écoutoit les chef-d'oeuvres de la Henriade, de Gengiskan, de Mithridate, ou de Tancrède, il admireroit sans s'étonner, il jouiroit sans penser à l'auteur, sans se douter de la création qu'on doit au talent dans les tableaux de l'héroïsme.

Mais il est une autre sorte de fictions historiques, dont je souhaiterois que le genre fut banni; ce sont des romans entés sur l'histoire, tels que les Anecdotes

de la cour de Philippe-Auguſte et pluſieurs autres encore. L'on pourroit trouver ces romans jolis, en les ſéparant des noms propres, mais ces récits ſe placent entre l'hiſtoire et vous, pour vous préſenter des détails, dont l'invention, par cela même qu'elle imite le cours ordinaire de la vie, ſe confond tellement avec le vrai, qu'il devient très-difficile de l'en ſéparer.

Ce genre détruit la moralité de l'histoire, en ſurchargeant les actions d'une quantité de motifs qui n'ont jamais exiſté, et n'atteint point à la moralité du roman, parce qu'obligé de ſe conformer à un cannevas vrai, le plan n'eſt point concerté avec la liberté et la ſuite dont un ouvrage de pure invention eſt ſusceptible. L'intérêt que doivent ajouter aux romans les noms dejà célèbres dans l'histoire, appartient aux avantages de l'alluſion, et j'ai déjà eſſayé de prouver qu'une fiction qui s'aide de ſouvenirs, au lieu de

developpemens, n'eſt jamais parfaite en elle-même: mais d'ailleurs, il eſt dangereux d'altérer ainſi la vérité; on ne peint dans ces ſortes de romans que les intrigues galantes; car les autres évènemens de l'époque qu'on choiſit ont tous été racontés par l'hiſtorien. On veut alors les expliquer par l'influence de l'amour, afin d'agrandir le ſujet de ſon roman, et l'on préſente ainſi le tableau le plus faux de la vie humaine. On affoiblit, par cette fiction, l'effet que doit produire l'histoire même, dont on a emprunté la première idée, comme un mauvais tableau peut nuire à l'impreſſion de l'original, qu'il rappelle imparfaitement par quelques traits.

---

§. III.

La troiſième et dernière partie de cet esſai doit traiter de l'utilité des fictions,

que j'ai appellé naturelles, où tout eſt à la fois inventé et imité, où rien n'eſt vrai, mais où tout eſt vraiſemblable. Les tragédies, dont le ſujet eſt tout entier d'imagination, ne feront point cependant compriſes dans cette diviſion; elles peignent une nature relevée, un rang, une ſituation extraordinaire. La vraiſemblance de ces pièces dépend d'évènemens très-rares, et dont la morale ne peut s'appliquer qu'à un très-petit nombre d'hommes. Les drames, les comédies, tiennent au théâtre le même rang que les romans parmi les autres ouvrages de fictions; c'eſt auſſi de la vie privée, et des circonſtances naturelles, que les ſujets en ſont tirés; mais les convenances théâtrales privent des développemens qui particulariſent les exemples et les réflexions. On a permis dans les drames de choiſir ſes perſonnages ailleurs que parmi les rois et les héros: mais on ne peut peindre que des ſituations fortes, parce

Candide, de Zadig, de Memnon, ſi charmans à d'autres titres, feroient d'une utilité plus générale, ſi d'abord ils n'étoient point merveilleux, s'ils offroient un exemple plutôt qu'un emblême, et ſi, comme je l'ai déjà dit, toute l'hiſtoire ne ſe rapportoit pas forcément au même but. Ces romans ont alors un peu l'inconvénient des inſtituteurs que les enfans ne croient point, parce qu'ils ramènent tout ce qui arrive à la leçon qu'ils veulent donner, et que les enfans, ſans pouvoir s'en rendre compte, ſavent déjà qu'il y a moins de régularité dans la véritable marche des évènemens. Mais dans les romans tels que ceux de Richardſon et de Fielding, où l'on s'eſt propoſé de cotoyer la vie en ſuivant exactement toutes les gradations, les développemens, les inconſéquences de l'hiſtoire des hommes, et le retour conſtant néanmoins du réſultat de l'expérience à la moralité des actions, et aux avantages de la vertu, les

évènemens sont inventés: mais les sentimens sont tellement dans la nature, que le lecteur croit souvent que l'on s'adresse à lui avec le simple égard de changer les noms propres.

L'art d'écrire des romans n'a point la réputation qu'il mérite, parce qu'une foule de mauvais auteurs nous ont accablés de leurs fades productions dans ce genre, où la perfection exige le génie le plus relevé, mais où la médiocrité est à la portée de tout le monde. Cette innombrable quantité de fades romans a presque usé la passion même qu'ils ont peinte; et l'on a peur de retrouver dans sa propre histoire le moindre rapport avec les situations qu'ils décrivent. Il ne falloit pas moins que l'autorité des grands maîtres pour relever le genre, malgré les écrivains qui l'ont dégradé. D'autres auteurs l'ont encore plus avili, en y mêlant les tableaux dégoûtans du vice; et tandis que le premier avantage des fictions est de

raſſembler autour de l'homme tout ce qui, dans la nature, peut lui ſervir de leçon ou de modèle, on a imaginé qu'on tireroit une utilité quelconque des peintures odieuſes des mauvaiſes moeurs, comme ſi elles pouvoient jamais laiſſer le coeur même qui les repouſſe dans une ſituation auſſi pure que le coeur qui les auroit toujours ignorées. Mais un roman tel qu'on peut le concevoir, tel que nous en avons quelques modèles, eſt une des plus belles productions de l'eſprit humain, une des plus influantes ſur la morale des individus, qui doit former enſuite les moeurs publiques. Une raiſon motivée diminue cependant dans l'opinion générale l'eſtime qu'on devroit accorder au talent néceſſaire pour écrire de bons romans, c'eſt qu'on les regarde comme uniquement conſacrés à peindre l'amour, la plus violente, la plus univerſelle, la plus vraie de toutes les paſſions, mais celle qui n'exerçant ſon influence

que ſur la jeuneſſe n'inſpire plus d'intérêt dans les autres époques de la vie. Sans doute, on peut penſer que tous les ſentimens profonds et tendres ſont de la nature de l'amour, qu'il n'y a point d'enthouſiasme dans l'amitié, de dévouement au malheur, de culte envers ſes parens, de paſſion pour ſes enfans dans les coeurs qui n'ont pas connu ou pardonné l'amour; il peut exiſter du reſpect pour ſes devoirs, mais jamais de charme, jamais d'abandon dans leur accompliſſement, quand on n'a pas aimé de toutes les puiſſances de l'ame, quand une fois l'on n'a pas ceſſé d'être ſoi pour vivre tout entier dans un autre; la deſtinée des femmes, le bonheur des hommes qui ne ſont pas appellés à gouverner les empires, dépend ſouvent, pour le reſte de leur vie, de la part qu'ils ont donnée dans leur jeuneſſe à l'ascendant de l'amour: mais ils oublient complettement à un certain âge l'impreſſion qu'ils en ont reçue; ils prennent

un autre caractère; ils ſont entiérement livrés à d'autres objets, à d'autres paſſions; et c'eſt à ces nouveaux intèrêts qu'il faudroit étendre les ſujets des romans. Une carrière nouvelle s'ouvriroit alors, ce me ſemble, aux auteurs qui poſſèdent le talent de peindre, et ſavent attacher par la connoiſſance intime de tous les mouvemens du coeur humain. L'ambition, l'orgueil, l'avarice, la vanité pourroient être l'objet principal de romans, dont les incidens ſeroient plus neufs, et les ſituations auſſi variées que celles qui naiſſent de l'amour. Dira-t-on que ce tableau des paſſions des hommes exiſte dans l'hiſtoire, et que c'eſt là qu'il vaut bien mieux l'aller chercher? Mais l'hiſtoire n'atteint point à la vie des hommes privés, aux ſentimens, aux caractères dont il n'eſt point réſulté d'évènemens publics; l'hiſtoire n'agit point ſur vous par un intérêt moral et ſoutenu; le vrai eſt ſouvent incomplet dans ſes effets: d'ailleurs, les déve-

loppemens, qui seuls laissent des impressions profondes, arrêteroient la marche rapide et nécessaire de la narration, et donneroit une forme dramatique à un ouvrage qui doit avoir un tout autre genre de mérite. La morale de l'histoire enfin ne sauroit être parfaitement évidente, soit que l'on ne puisse pas constamment montrer avec certitude les sentimens intérieurs qui ont puni les méchans au milieu de leurs prospérités, et récompensé les ames vertueuses au sein de leurs infortunes, soit que le destin de l'homme ne s'achève point dans cette vie. La morale pratique, fondée sur les avantages de la vertu, ne ressort pas toujours de la lecture de l'histoire. Les grands historiens, et sur-tout Tacite, essayent certainement d'attacher de la moralité à tous les évènemens qu'ils racontent; de faire envier Germanicus mourant, et détester Tibère au faîte de la grandeur: mais cependant, ils ne peuvent peindre que les

ſentimens atteſtés par des faits; et ce qui reſte de la lecture de l'hiſtoire, c'eſt plutôt l'aſcendant du talent, l'éclat de la gloire, les avantages de la puiſſance, que la morale tranquille, délicate et douce, dont dépendent le bonheur des individus et leurs relations entr'eux. On me convaincroit d'abſurdité, ſi l'on diſoit que je ne fais aucun cas de l'hiſtoire, et que je lui préfère les fictions, comme ſi ce n'étoit pas dans l'expérience que ſe puiſent les inventions mêmes, et comme ſi les nuances fines, que peuvent faire reſſortir les romans, ne dérivoient pas toutes des réſultats philoſophiques, des idées mères que préſente le grand tableau des évènemens publics. Cette moralité toutefois ne peut exiſter qu'en maſſe; c'eſt par le retour d'un certain nombre de chances, que l'hiſtoire donne les mêmes réſultats; ce n'eſt point aux individus, mais aux peuples que ſes leçons ſont conſtamment applicables. Les exemples qu'elle

offre conviennent toujours aux nations, parce qu'ils ſont invariables, conſidérés ſous des rapports généraux: mais les exceptions n'y ſont point motivées. Ces exceptions peuvent ſéduire chaque homme en particulier, et les circonſtances marquantes que l'hiſtoire conſacre laiſſent d'immenſes intervalles où peuvent ſe placer les malheurs et les torts, dont ſe compoſent cependant la plûpart des deſtinées privées. Les romans, au contraire, peuvent peindre les caractères et les ſentimens avec tant de force et de détails, qu'il n'eſt point de lecture qui doive produire une impreſſion auſſi profonde de haîne pour le vice, et d'amour pour la vertu; la moralité des romans tient plus au développement des mouvemens intérieurs de l'ame, qu'aux évènemens qu'on y raconte. Ce n'eſt pas la circonſtance arbitraire que l'auteur invente pour punir le crime, dont on peut tirer une utile leçon: mais c'eſt de la vérité des tableaux, de

de la gradation ou de l'enchaînement des fautes, de l'enthoufiasme pour les facrifices, de l'intérêt pour le malheur, qu'il refte des traces ineffaçables. Tout eft fi vraifemblable dans de tels romans, qu'on fe perfuade aifément que tout peut arriver ainfi; ce n'eft pas l'hiftoire du paffé, mais on diroit fouvent que c'eft celle de l'avenir. L'on a prétendu que les romans donnoient une fauffe idée de l'homme: cela eft vrai de tous ceux qui font mauvais, comme des tableaux qui imitent mal la nature: mais lorfqu'ils font bons, rien ne donne une connoiffance auffi intime du coeur humain, que ces peintures de toutes les circonftances de la vie privée, et des impreffions qu'elles font naître; rien n'exerce autant la réflexion, qui trouve bien plus à découvrir dans les détails que dans les idées générales. Les mémoires atteindroient à ce but, fi, de même que dans l'hiftoire, les hommes célèbres, les évènemens publics, n'en

étoient pas seuls le sujet. Les romans seroient inutiles, si la plûpart des hommes avoient assez d'esprit et de bonne-foi, pour rendre un compte fidèle et caractérisé de ce qu'ils ont éprouvé dans le cours de leur vie: néanmoins, ces récits sincères ne réuniroient pas tous les avantages des romans, il faudroit ajouter à la vérité une sorte d'effet dramatique, qui ne la dénature point, mais la fait ressortir en la resserrant; c'est un art de peintre, qui, loin d'altérer les objets, les représente d'une manière plus sensible. La nature peut souvent les montrer sur le même plan, les séparer de leurs contrastes; mais c'est en la copiant ainsi servilement qu'on ne parviendroit point à la rendre. Le récit le plus exact est toujours une vérité d'imitation; comme tableau, il exige une harmonie qui lui soit propre. Une histoire vraie, mais remarquable par les nuances, les sentimens et les caractères, ne pourroit intéresser sans le secours du ta-

lent néceſſaire pour compoſer une fiction: mais en admirant ainſi le génie qui fait pénétrer dans les replis du coeur humain, il eſt impoſſible de ſupporter ces détails minutieux dont ſont accablés les romans, même les plus célèbres. L'auteur croit qu'ils ajoutent à la vraiſemblance du tableau, et ne voit pas que tout ce qui ralentit l'intérêt détruit la ſeule vérité d'une fiction, l'impreſſion qu'elle produit. Si l'on repréſentoit ſur la ſcène tout ce qui ſe paſſe dans une chambre, l'illuſion théâtrale feroit abſolument détruite. Les romans ont auſſi leurs convenances dramatiques, il n'y a de néceſſaire dans l'invention que ce qui peut ajouter à l'effet de ce qu'on invente. Si un regard, un mouvement, une circonſtance inapperçue, ſert à peindre un caractère, à développer un ſentiment, plus le moyen eſt ſimple, plus il y a de mérite à le ſaiſir: mais le détail ſcrupuleux d'un évènement ordinaire, loin d'ac-

croître la vraisemblance, la diminue. Ramené à l'idée positive du vrai par des détails qui n'appartiennent qu'à lui, vous sortez de l'illusion, et vous êtes bientôt fatigué de ne trouver ni l'instruction de l'histoire, ni l'intérêt du roman.

Le don d'émouvoir est la grande puissance des fictions; on peut rendre sensibles presque toutes les vérités morales, en les mettant en action. La vertu a une telle influence sur le bonheur ou le malheur de l'homme, qu'on peut faire dépendre d'elle la plupart des situations de la vie. Il y a des philosophes austères qui condamnent toutes les émotions, et veulent que l'empire de la morale s'exerce par le seul énoncé de ses devoirs: mais rien n'est moins adapté à la nature de l'homme en général qu'une telle opinion: il faut animer la vertu, pour qu'elle combatte avec avantage contre les passions; il faut faire naître une sorte d'exaltation pour trouver du charme dans les sacrifi-

ces: il faut enfin parer le malheur pour qu'on le préfère à tous les preſtiges des ſéductions coupables; et les fictions touchantes qui exercent l'ame à toutes les paſſions généreuſes lui en donnent l'habitude, et lui font prendre à ſon insçu un engagement avec elle-même, qu'elle auroit honte de retracter, ſi une ſituation ſemblable lui devenoit perſonnelle. Mais plus le don d'émouvoir a de puiſſance réellé, plus il importe d'en étendre l'influence aux paſſions de tous les âges, aux devoirs de toutes les ſituations. L'amour eſt l'objet principal des romans, et les caractères qui lui ſont étrangers n'y ſont placés que comme des acceſſoires. En ſuivant un autre plan, on découvriroit une multitude de ſujets nouveaux. Tom Jones eſt de tous les ouvrages de ce genre celui dont la morale eſt la plus générale; l'amour n'eſt préſenté dans ce roman que comme l'un des moyens de faire reſſortir le réſultat philoſophique. Démontrer

l'incertitude des jugemens fondés ſur les apparences, prouver la ſupériorité des qualités naturelles, et pour ainſi dire involontaires, ſur ces réputations qui n'ont pour baſe que le reſpect des convenances extérieures, eſt le véritable objet de Tom Jones, et c'eſt un des romans les plus utiles et les plus juſtement célèbres. Il vient d'en paroître un, qui, à travers des longueurs et des négligences, me ſemble donner préciſément l'idée de l'inépuiſable genre que je viens d'indiquer; c'eſt Caleb William, par M. Goodwin. L'amour n'entre pour rien dans le plan de cette fiction, une paſſion effrénée pour la conſidération dans le héros du roman; et dans Caleb, une curioſité dévorante qui s'attache à découvrir ſi Falkland mérite l'eſtime dont il jouït, ſont les ſeuls reſſorts de l'intérêt du récit. Il ſe fait lire avec l'entraînement qu'inſpire un intérêt romaneſque, et la réflexion que commande le tableau le plus philoſophique.

Plufieurs Contes moraux de Marmontel, quelques chapitres du Voyage fentimental, des anecdotes détachées dans le Spectateur et d'autres livres de morale, quelques morceaux tirés de la littérature allemande, dont la fupériorité s'accroît chaque jour, offrent un petit nombre de fictions heureufes où les peintures de la vie font préfentées fous des rapports étrangers à l'amour. Mais un nouveau Richardfon ne s'eft point encore confacré à peindre les autres paffions de l'homme dans un roman qui développât en entier leurs progrès et leurs conféquences; le fuccès d'un tel ouvrage ne pourroit naître que de la vérité des caractères, de la force des contraftes, de l'énergie des fituations, et non de ce fentiment fi facile à peindre, fi aifément intéreffant, et qui plait aux femmes par ce qu'il rappelle, quand même il n'attacheroit pas par la grandeur ou la nouveauté de fes tableaux. Que de beautés ne pourroit-on pas trou-

ver dans le Lovelace des ambitieux? Quels développemens philosophiques, si l'on s'attachoit à approfondir, à analyser toutes les passions, comme l'amour l'a été dans les romans; et qu'on ne dise point que les livres de morale suffisent parfaitement à la connoissance de nos devoirs; ils ne peuvent entrer dans toutes les nuances de la délicatesse, détailler toutes les ressources des passions. On peut extraire des bons romans une morale plus pure, plus relevée que d'aucun ouvrage didactique sur la vertu; ce dernier genre ayant plus de sécheresse est obligé à plus d'indulgence, et les maximes devant être d'une application générale, n'atteignent jamais à cet héroïsme de délicatesse dont on peut offrir le modèle, mais dont il seroit raisonnablement impossible de faire un devoir. Quel est le moraliste qui auroit dit: Si votre famille entière veut vous contraindre à épouser un homme détestable, et que vous soyez entraînée

par cette perſécution à donner quelques marques de l'intérêt le plus pur à l'homme qui vous plait, vous attirerez ſur vous le déshonneur et la mort? Eh! voilà cependant le plan de Clariſſe; voilà ce qu'on lit avec admiration, ſans rien conteſter à ſon auteur qui vous émeut et vous captive. Quel moraliſte auroit prétendu qu'il faut mieux ſe livrer au plus profond déſespoir, à celui qui menace la vie et trouble la raiſon, que d'épouſer le plus vertueux des hommes, ſi ſa religion diffère de la vôtre; et ſans approuver les opinions ſuperſtitieuſes de Clémentine, l'amour luttant contre un ſcrupule de conſcience, l'idée du devoir l'emportant ſur la paſſion, ſont un ſpectacle qui attendrit et touche ceux même dont les principes ſont les plus relâchés, ceux qui auroient rejetté avec dédain un tel réſultat, s'il avoit précédé le tableau comme maxime, au lieu de le ſuivre comme effet. Combien encore dans les romans

d'un genre moins ſublime n'exiſte-t-il pas de principes délicats ſur la conduite des femmes? Les chefs-d'oeuvres de la Princeſſe de Clèves, du Comte de Comminge, de Paul et Virginie, de Cécilia, la plûpart des écrits de Mad^e^. Riccoboni, Caroline dont le charme eſt ſi généralement ſenti, la touchante épiſode de Caliſte, les Lettres de Camille, où les fautes d'une femme, où les malheurs qu'elles entraînent ſont un tableau plus moral, plus ſévère, que le ſpectacle même de la vertu; beaucoup d'autres ouvrages françois, anglois, allemands, pourroient encore être cités à l'appui de cette opinion.*) Les romans ont le droit d'offrir la morale la plus auſtère, ſans que le coeur en ſoit révolté; ils ont captivé, ce qui ſeul plaide avec ſuc-

*) Principalement les romans et les contes de M. *Wezel*: Herrmann et Ulrique, Wilhelmine Arend, la colonie fondée par Robinſon Cruſoë; ect. *Note de l'Editeur.*



cès pour l'indulgence, le ſentiment; et tandis que les livres de morale dans leurs maximes rigoureuſes ſont ſouvent combattus victorieuſement par la pitié pour le malheur, ou l'intérèt pour la paſſion, les bons romans ont l'art de mettre cette émotion même de leur parti, et de la faire ſervir à leur but.

Il reſte toujours une grande objection contre les romans d'amour; c'eſt que cette paſſion y eſt peinte de manière à la faire naître, et qu'il eſt des momens de la vie dans lesquels ce danger l'emporte ſur toute eſpèce d'avantages: mais cet inconvénient n'exiſteroit jamais dans les romans qui auroient pour objet tout autre paſſion des hommes. En caractériſant dès l'origine les ſymptômes les plus fugitifs d'un penchant dangereux, on pourroit en détourner et les autres et ſoi-même. L'ambition, l'orgueil, l'avarice, exiſtent ſouvent à l'insçu même de ceux qui s'y livrent. L'amour s'accroît par

le tableau de ses propres sentimens : mais la meilleure ressource pour combattre les autres passions, c'est de les faire reconnoître ; si leurs traits, leurs ressorts, leurs moyens, leurs effets, étoient découverts et popularisés pour ainsi dire par des romans, comme l'histoire de l'amour, il y auroit dans la société sur toutes les transactions de la vie des règles plus sûres, et des principes plus délicats. Quand même les écrits purement philosophiques pourroient, comme les romans, prévoir et détailler toutes les nuances possibles des actions, il resteroit toujours à la morale dramatique un grand avantage, c'est de pouvoir faire naître des mouvemens d'indignation, une exaltation d'ame, une douce mélancolie, effets divers des situations romanesques, et sorte de supplément à l'expérience : cette impression ressemble à celle des faits réels dont on auroit été le témoin ; mais dirigée toujours vers le même but, elle égare

moins la penfée que l'inconféquent tableau des évènemens qui nous entourent. Enfin il eft des hommes fur lesquels le devoir n'auroit point d'empire, et qu'on pourroit encore garantir du crime en développant en eux la poffibilité d'être attendris. Les caractères qui ne pourroient adopter l'humanité qu'à l'aide de cette faculté d'émotion qui eft pour ainfi dire le plaifir phyfique de l'ame, feroient fans doute peu dignes d'eftime. Mais on devroit peut-être à l'effet des fictions touchantes, s'il devenoit populaire, la certitude de ne plus rencontrer dans une nation ces êtres dont le caractère eft le problême moral le plus inconcevable qui ait exifté. La gradation du connu à l'inconnu s'interrompt bien avant d'arriver à concevoir les mouvements qui ont guidé les bourreaux de la France, il falloit que nulle trace d'homme, nul fouvenir d'une feule impreffion de pitié, nulle mobilité dans l'efprit même n'eût été déve-

loppée dans leur ame par aucune circonstance, par aucun écrit, pour qu'ils restassent capables de cette cruauté si constante, si étrangère à tous les mouvemens de la nature, et qui a donné à l'homme sa première pensée sans bornes l'idée complette du crime.

Il y a des écrits tels que l'Epître d'Abeilard par Pope, Werther, les Lettres Portugaises etc. Il y a un ouvrage au monde, c'est la nouvelle Héloïse, dont le principal mérite est l'éloquence de la passion; et quoi que l'objet en soit souvent moral, ce qui en reste sur-tout c'est la toute puissance du coeur; on ne peut classer une telle sorte de romans. Il y a dans un siècle une ame, un génie qui sait y atteindre; ce ne peut être un genre; ce ne peut être un but: mais voudroit-on interdire ces miracles de la parole, ces impressions profondes qui satisfont à tous les mouvemens des caractères passionnés? Les lecteurs enthousiastes d'un

semblable talent sont en très-petit nombre, et ces ouvrages font toujours du bien à ceux qui les admirent; laissez en jouir les ames ardentes et sensibles, elles ne peuvent faire entendre leur langue; les sentimens dont elles sont agitées sont à peine compris, et sans-cesse comdamnés; elles se croiroient seules au monde, elles détesteroient bientôt leur propre nature qui les isole, si quelques ouvrages passionnés et mélancoliques ne leur faisoient pas entendre une voix dans le désert de la vie, ne leur faisoient pas trouver dant la solitude quelques rayons du bonheur qui leur échappe au milieu du monde; ce plaisir de la retraite les repose des vains efforts des espérances trompées; et quand tout l'univers s'agite loin de l'être infortuné, un écrit éloquent et tendre reste auprès de lui comme l'ami le plus fidèle et celui qui le connoît le mieux. Oui, il a raison le livre, qui donne seulement un jour de distraction à

la douleur, il ſert aux meilleurs des hommes; ſans doute on peut trouver des peines qui appartiennent aux défauts du caractère, mais il en eſt tant qui naiſſent ou de la ſupériorité de l'eſprit ou de la ſenſibilité du coeur, tant qu'on ſupporteroit mieux ſi l'on avoit des qualités de moins: avant de le connoître, je reſpecte le coeur qui ſouffre, et je me plais aux fictions mêmes dont le ſeul réſultat ſeroit de le ſoulager en captivant ſon intérêt. Dans cette vie, qu'il faut paſſer plutôt que ſentir, celui qui diſtrait l'homme de lui-même et des autres, qui ſuſpend l'action des paſſions pour y ſubſtituer des jouiſſances indépendantes, ſeroit diſpenſateur du ſeul véritable bonheur dont la nature humaine ſoit susceptible, ſi l'influence de ſon talent pouvoit ſe perpétuer.

TROIS

TROIS NOUVELLES.

PRÉFACE.

On comprendra bien, je pense, que l'Essai sur les fictions, qu'on vient de lire, a été composé après les trois Nouvelles que je publie ici; aucune ne mérite le nom de roman; les ſituations y sont indiquées plutôt que développées, et c'est dans la peinture de quelques ſentimens du coeur qu'est leur ſeul mérite. Je n'avois pas vingt ans quand je les ai écrites, et la révolution de France n'existoit point encore. Je veux croire que depuis mon esprit a acquis assez de force pour se livrer à des ouvrages plus utiles; on dit que le malheur hâte le développement de toutes les facultés morales; quelquefois je crains qu'il ne produise un effet contraire, qu'il ne jette dans un abattement qui détache et de ſoi-même et des autres. La grandeur des événemens qui nous entourent, fait ſi

bien ſentir le néant des pensées générales, l'impuissance des ſentimens individuels, que perdu dans la vie on ne ſait plus quelle route doit ſuivre l'espérance, quel mobile doit exciter les efforts, quel principe guidera désormais l'opinion publique, à travers les erreurs de l'esprit de parti, et marquera de nouveau dans toutes les carrières le but éclatant de la véritable gloire?

I.

MIRZA

OU

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

Permettez que je vous rende compte, Madame, d'une anecdote de mon voyage, *) qui peut-être aura le droit de vous intéresser. J'appris à Gorée, il y a un mois, que M. le Gouverneur avoit déterminé une famille nègre à venir demeurer à quelques lieues de là, pour y établir une

*) Cette anecdote est fondée sur des circonstances de la traite des nègres, rapportée par les voyageurs au Sénégal.

habitation pareille à celles de St. Domingue, se flattant sans doute qu'un tel exemple exciteroit les Africains à la culture du sucre; et qu'attirant chez eux le commerce libre de cette denrée, les Européens ne les enléveroient plus à leur patrie, pour leur faire souffrir le joug affreux de l'esclavage. Vainement les écrivains les plus éloquens ont tenté d'obtenir cette révolution de la vertu des hommes, l'administrateur éclairé désespérant de triompher de l'intérêt personnel, voudroit le mettre du parti de l'humanité, en ne lui faisant plus trouver son avantage à la braver: mais les nègres imprévoyans de l'avenir pour eux-mêmes, sont plus incapables encore de porter leurs pensées sur les générations futures, et se refusent au mal présent, sans le comparer au sort qu'il pourroit leur éviter. Un seul Africain, délivré de l'esclavage par la générosité du Gouverneur, s'étoit prêté à ses projets; prince dans son pays, quelques

nègres d'un état ſubalterne l'avoient ſuivis, et cultivoient ſon habitation ſous ſes ordres. Je demandai qu'on m'y conduiſit. Je marchai une partie du jour, et j'arrivai le ſoir près d'une maiſon que des Français, m'a-t-on dit, avoient aidés à bâtir, mais qui conſervoit encore cependant quelque choſe de ſauvage. Quand j'approchai, les nègres jouiſſoient de leur moment de délaſſement; ils s'amuſoient à tirer de l'arc, regrettant peut-être le tems où ce plaiſir étoit leur ſeule occupation. Ourika, femme de Ximéo, c'eſt le nom du nègre chef de l'habitation, étoit aſſiſe à quelque diſtance des jeux, et regardoit avec diſtraction ſa fille âgée de deux ans, qui s'amuſoit à ces pieds. Mon guide avança vers elle, et lui dit que je lui demandois aſyle de la part du gouverneur. — C'eſt le gouverneur qui l'envoye, s'écria-t-elle. Ah! qu'il entre, qu'il ſoit le bien venu; tout ce que nous avons eſt à lui. — Elle vint à moi avec

précipitation; sa beauté m'enchanta: elle possédoit le vrai charme de son sexe; tout ce qui peint la foiblesse et la grace. — Où donc est Ximéo? lui dit mon guide. Il n'est pas revenu, repondit-elle, il fait sa promenade du soir; quand le soleil ne sera plus sur l'horison, quand le crépuscule même ne rappellera plus la clarté, il reviendra, et il ne sera plus nuit pour moi. — En achevant ces mots, elle soupira, s'éloigna, et quand elle se rapprocha de nous, j'apperçus des traces de pleurs sur son visage. Nous entrâmes dans la cabane, on nous servit un repas composé de tous les fruits du pays; j'en goûtois avec plaisir, avide de sensations nouvelles. On frappe, Ourika tressaille, se lève avec précipitation, ouvre la porte de la cabane, et se jette dans les bras de Ximéo qui l'embrasse sans paroître se douter lui-même de ce qu'il faisoit, ni de ce qu'il voyoit. Je vais à lui, vous ne pouvez pas imaginer une figure plus ravis-

ſante, ſes traits n'avoient aucun des défauts des hommes de ſa couleur, ſon regard produiſoit un effet que je n'ai jamais reſſenti; il diſpoſoit de l'ame, et la mélancolie qu'il exprimoit paſſoit dans le coeur de celui ſur lequel il s'attachoit; la taille de l'Apollon du Bélvédère n'eſt pas plus parfaite; peut-être pouvoit-on le trouver trop mince pour un homme, mais l'abattement de la douleur que tous ſes mouvemens annonçoient, que ſa phyſionomie peignoit, s'accordoit mieux avec la délicateſſe qu'avec la force. Il ne fut point ſurpris de nous voir; il paroiſſoit inacceſſible à toute émotion étrangére à ſon idée dominante; nous lui apprîmes quel étoit celui qui nous envoyoit et le but de notre voyage. — Le gouverneur, nous dit-il, a des droits ſur ma reconnoiſſance; dans l'état où je ſuis, le croirez-vous, j'ai cependant un bienfaiteur. — Il nous parla quelque tems de motifs qui l'avoient déterminé à cultiver une ha-

bitation, et j'étois étonné de son esprit, de sa facilité à s'expliquer; il s'en apperçut. — Vous êtes surpris, me dit-il, quand nous ne sommes pas au niveau des brûtes dont vous nous donnez la destinée. — Non, lui répondis-je, mais un Français même ne parleroit pas sa langue mieux que vous. — Ah! vous avez raison, reprit-il, on conserve encore quelques rayons lorsqu'on a longtems vêcu près d'un ange; — et ses beaux yeux se baissèrent pour ne plus rien voir au dehors de lui. Ourika répandoit des larmes, Ximéo s'en apperçut enfin. — Pardonne, s'écria-t-il en lui prenant la main, pardonne; le présent est à toi; souffre les souvenirs. Demain, dit-il en se retournant vers moi, demain nous parcourrons ensemble mon habitation; vous verrez si je puis me flatter qu'elle réponde aux désirs du gouverneur. La meilleur lit va vous être préparé, dormez tranquillement: je voudrois que vous fus-

fiez bien ici. Les hommes infortunés par le coeur, me dit-il à voix basse, ne craignent point, désirent même le spectacle du bonheur des autres. — Je me couchai, je ne fermai pas l'oeil; j'étois pénétré de tristesse, tout ce que j'avois vu en portoit l'empreinte; j'en ignorois la cause: mais je me sentois ému comme on l'est en contemplant un tableau qui représente la mélancolie. A la pointe du jour je me levai, je trouvai Ximéo encore plus abattu que la veille; je lui en demandai la raison. — Ma douleur, me répondit-il, fixé dans mon coeur, ne peut accroître ni diminuer: mais l'uniformité de la vie la fait passer plus vite; et des évènemens nouveaux, quels qu'ils soient, font naître de nouvelles réflexions, qui sont toujours de nouvelles sources de larmes. — Il me fit voir avec un soin extrême toute son habitation, je fus surpris de l'ordre qui s'y faisoit remarquer; elle rendoit au moins autant qu'un pareil

eſpace de terrein cultivé à St. Domingue par un même nombre d'hommes, et les nègres heureux n'étoient point accablés de travail. Je vis avec plaiſir que la cruauté étoit inutile, qu'elle avoit cela de plus. Je demandai à Ximéo qui lui avoit donné des conſeils ſur la culture de la terre, ſur la diviſion de la journée des ouvriers. — J'en ai peu reçu, me répondit-il, mais la raiſon peut atteindre à ce que la raiſon a trouvé; puisqu'il étoit défendu de mourir, il falloit bien conſacrer ſa vie aux autres; qu'en aurois-je fait pour moi? J'avois l'horreur de l'esclavage, je ne pouvois concevoir le barbare deſſein des hommes de votre couleur. Je penſois quelquefois que leur Dieu, ennemi du nôtre, leur avoit commandé de nous faire ſouffrir; mais quand j'appris qu'une production de notre pays, négligée par nous, cauſoit ſeule ces maux cruels aux malheureux Africains, j'acceptai l'offre qui me fut faite de leur donner

l'exemple de la cultiver. Puiſſe un commerce libre s'établir entre les deux parties du monde! Puiſſent mes infortunés compatriotes renoncer à la vie ſauvage, ſe vouer au travail pour ſatisfaire vos avides déſirs, et contribuer à ſauver quelques-uns d'eux de la plus horrible deſtinée! Puiſſent ceux mêmes qui pourroient ſe flatter d'éviter un tel ſort, s'occuper avec un zèle égal d'en garantir à jamais leurs ſemblables! — En me parlant ainſi, nous approchâmes d'une porte qui conduiſoit à un bois épais, dont un côté de l'habitation étoit bordé; je crus que Ximéo alloit l'ouvrir, mais il ſe détourna pour l'éviter. — Pourquoi, lui dis-je, ne me montrez-vous pas.... — Arrêtez, s'écria-t-il, vous avez l'air ſenſible; pourrez-vous entendre les longs récits du malheur? Il y a deux ans que je n'ai parlé; tout ce que je dis, ce n'eſt pas parler. Vous le voyez, j'ai beſoin de m'épancher; vous ne devez pas être flatté de ma con-

fiance: cependant c'eſt votre bonté qui m'encourage, et me fait compter ſur votre pitié. — Ah! ne craignez rien, repondis-je; vous ne ferez pas trompé. — Je ſuis né dans le royaume de Cayor, mon père du ſang royal étoit chef de quelques tribus qui lui étoient confiées par le Souverain. On m'exerça de bonne heure dans l'art de défendre mon pays, et dès mon enfance l'arc et le javelot m'étoient familiers. L'on me deſtina dès lors pour femme Ourika, fille de la ſoeur de mon père; je l'aimai dès que je pus aimer, et cette faculté ſe développa en moi pour elle et par elle. Sa beauté parfaite me frappa d'avantage quand je l'eûs comparée à celle des autres femmes, et je revins par choix à mon premier penchant. Nous étions ſouvent en guerre contre les Jaloffes nos voiſins; et comme nous avions mutuellement l'atroce coutume de vendre nos priſonniers de guerre aux Européens, une haîne profonde, que

la paix même ne ſuspendoit pas, ne permettoit entre nous aucune communication. Un jour en chaſſant dans nos montagnes, je fus entraîné plus loin que je ne voulois; une voix de femme, remarquable par ſa beauté, ſe fit entendre à moi. J'écoutai ce qu'elle chantoit, et je ne reconnus point les paroles que les jeunes filles ſe plaiſent à répéter. L'amour de la liberté, l'horreur de l'esclavage, étoient le ſujet des nobles hymnes qui me ravirent d'admiration. J'approchai, une jeune perſonne ſe leva; frappé du contraſte de ſon âge et du ſujet de ſes méditations, je cherchois dans ſes traits quelque choſe de ſurnaturel, qui m'annonçât l'inſpiration qui ſupplée aux longues réflexions de la vieilleſſe; elle n'étoit pas belle, mais ſa taille noble et régulière, ſes yeux enchanteurs, ſa phyſionomie animée, ne laiſſoient pas à l'amour même rien à déſirer à ſa figure. Elle vint à moi, me parla longtems ſans

que je puſſe lui répondre : enfin, je parvins à lui peindre mon étonnement; il s'accrût quand j'appris qu'elle avoit composé les paroles que je venois d'entendre. — Ceſſez d'être ſurpris, me dit-elle, un Français établi au Sénégal, mécontent de ſon ſort et malheureux dans ſa patrie, s'eſt retiré parmi nous, ce vieillard a daigné prendre ſoin de ma jeuneſſe, et m'a donné ce que les Européens ont de digne d'envie; les connoiſſances dont ils abuſent, et la philoſophie dont ils ſuivent ſi mal les leçons. J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs livres, et je m'amuſe à penſer ſeule ſur ces montagnes. A chaque mot qu'elle me diſoit, mon intérêt, ma curioſité redoubloit, ce n'étoit plus une femme; c'étoit un poëte que je croyois entendre parler. Et jamais les hommes qui ſe conſacrent parmi nous au culte des dieux, ne m'avoient paru remplis d'un ſi noble enthouſiaſme. En la quittant, j'obtins la per-

permiſſion de la revoir ; ſon ſouvenir me ſuivoit partout ; j'emportois plus d'admiration que d'amour, et me fiant longtems ſur cette différence, je vis Mirza (c'étoit le nom de cette jeune Jaloffe) ſans croire offenſer Ourika. Enfin, un jour je lui demandai ſi jamais elle avoit aimé : en tremblant je faiſois cette question ; mais ſon eſprit facile et ſon caractère ouvert lui rendoient toutes les réponſes aiſées. — Non, me dit-elle, on m'a aimé quelquefois, j'ai peut-être deſiré d'être ſenſible, je voulois connoître ce ſentiment qui s'empare de toute la vie et fait à lui ſeul le ſort de chaque inſtant du jour ; mais j'ai trop réfléchi, je crois, pour éprouver cette illuſion, je ſens tous les mouvemens de mon coeur, et je vois tous ceux des autres, je n'ai pu jusqu'à ce jour, ni me tromper, ni être trompée. — Ce dernier mot m'affligea. — Mirza, lui dis-je, que je vous plains ; les plaiſirs de la penſée n'occupent pas

tout entier, ceux du coeur seul suffisent à toutes les facultés de l'ame. — Elle m'instruisoit cependant avec une bonté que rien ne lassoit: en peu de tems j'appris tout ce qu'elle savoit; quand je l'interrompois par mes éloges, elle ne m'écoutoit pas; dès que je cessois, elle continuoit, et je voyois par ses discours, que pendant que je la louois, c'étoit à moi seul qu'elle avoit toujours pensée: enfin enyvré de sa grace, de son esprit, de ses regards, je sentis que je l'aimois et j'osai le lui dire. Quelles expressions n'employai-je pas pour faire passer dans son coeur l'exaltation que j'avois trouvé dans son esprit! je mourrois à ses pieds de passion et de crainte. — Mirza, lui répétai-je, place moi sur le trône du monde en me disant que tu m'aimes, ouvre-moi le ciel pour que j'y monte avec toi. — En m'écoutant elle se troubla, et des larmes remplirent ses beaux yeux, où jusqu'alors je n'avois vû que l'expression du génie. —

Ximéo, me dit-elle, demain je te répondrai, n'attends pas de moi l'art des femmes de ton pays, demain tu liras dans mon coeur; réfléchis sur le tien. — En achevant ces mots elle me quitta longtems avant le coucher du soleil, signal ordinaire de sa retraite; je ne cherchai point à la retenir. L'ascendant de son caractère me soumettoit à ses volontes. Depuis que je connoissois Mirza, je voyois moins Ourika, je la trompois, je prétextois des voyages, je retardois l'instant de notre union, j'éloignois l'avenir au lieu d'en décider.

Enfin, le lendemain, que des siécles pour moi sembloient avoir séparé de la veille, j'arrive; Mirza la première s'avance vers moi, elle avoit l'air abattue; soit pressentiment, soit tendresse, elle avoit passé ce jour dans les larmes. — Ximéo, me dit-elle, d'un son de voix doux, mais assuré, es-tu bien sûr que tu m'aimes; est-il certain que dans tes vas-

tes contrées aucun objet n'a fixé ton coeur? — Des fermens furent ma réponse. — Hé bien! je t'en crois, la nature qui nous environne est seule témoin de tes promesses, je ne sais rien sur toi que je n'aye appris de ta bouche, mon isolement, mon abandon fait toute ma sécurité. Quelle défiance, quel obstacle ai-je opposé à ta volonté? tu ne tromperois en moi que mon estime pour Ximéo; tu ne te vengerois que de mon amour; ma famille, mes amies, mes concitoyens, j'ai tout éloigné pour dépendre de toi seul; je dois être à tes yeux sacrée comme la foiblesse, l'enfance, ou le malheur; non je ne puis rien craindre, non . . . Je l'interrompis, j'étois à ses pieds, je croyois être vrai; la force du présent m'avoit fait oublier le passé comme l'avenir; j'avois trompé, j'avois persuadé, elle me crut. Dieu! que d'expressions passionnées elle sçut trouver, qu'elle étoit heureuse en m'aimant. Ah!

pendant deux mois qui s'écoulèrent ainsi, tout ce qu'il y a d'amour et de bonheur fut rassemblé dans son coeur; je jouissois, mais je me calmois! Bizarrerie de la nature humaine, j'étois si frappé du plaisir qu'elle avoit à me voir, que je commençai bien-tôt à venir plutôt pour elle que pour moi; j'étois si certain de son accueil, que je ne tremblois plus en l'approchant. Mirza ne s'en appercevoit pas, elle parloit, elle répondoit, elle pleuroit, elle se consoloit, et son ame active agissoit sur elle-même; honteux de son erreur, et plus honteux de moi-même, j'avois besoin de m'éloigner d'elle. La guerre se déclarât dans une autre extrêmité du royaume de Cayor, je résolus d'y courir, il falloit l'annoncer à Mirza. Ah! dans ce moment, je sentis encore combien elle m'étoit chère: sa confiante et douce sécurité m'ôtèrent la force de lui découvrir mon projet. Elle sembloit tellement vivre de ma présence, que ma langue se

glaça quand je voulus lui parler de mon départ. Je résolus de lui écrire. Cet art qu'elle m'avoit appris, devoit servir à son malheur. Vingt fois je la quittai, vingt fois je revins sur mes pas. L'infortunée en jouissoit, et prenoit ma pitié pour de l'amour. Enfin je partis, je lui mandai que mon devoir me forçoit à me séparer d'elle, mais que je reviendrois à ses pieds plus tendre que jamais; quelle réponse elle me fit! Ah langue de l'amour! quelle charme tu reçois, quand la pensée t'embellit! quel désespoir de mon absence, quel passion de me revoir! Je frémis alors en songeant à quel excès son coeur savoit aimer; mais mon père n'auroit jamais nommé sa fille une femme du pays des Jaloffes. Mais tous les obstacles s'offrirent à ma pensée quand le voile qui me les cachoit fut tombé. Je revis Ourika: sa beauté, ses larmes, l'empire d'un premier penchant, les instances d'une famille entière; que sais-je enfin, tout ce

qui paroît insurmontable quand on ne tire plus sa force de son coeur, me rendit infidèle, et mes liens avec Ourika furent formés en présence des dieux. Cependant le tems que j'avois fixé à Mirza pour mon retour approchoit; je voulus la revoir encore: j'espérois adoucir le coup que j'allois lui porter, je le croyois possible. Quand on n'a plus d'amour on n'en devine plus les effets; l'on ne sait pas même s'aider de ses souvenirs. De quel sentiment je fus rempli en parcourant ces mêmes lieux témoins de mes sermens et de mon bonheur. Rien n'étoit changé que mon coeur, et je pouvois à peine les reconnoître. Pour Mirza, dès qu'elle me vît, je crois qu'elle éprouva dans un moment le bonheur qu'on goûte à peine épars dans toute sa vie, et c'est ainsi que les dieux s'acquittèrent envers elle. Ah! comment vous dirois-je par quel dégrés affreux j'amenai la malheureuse Mirza à connoître l'état de mon

coeur; mes lèvres tremblantes prononcèrent le nom d'amitié. — Ton amitié, s'écria-t-elle, ton amitié, barbare, est-ce à mon ame qu'un tel sentiment doit être offert? Va, donne-moi la mort. Va, c'est là maintenant tout ce que tu peux pour moi. — L'excès de sa douleur sembloit l'y conduire, elle tomba sans mouvement à mes pieds. Monstre que j'étois! C'étoit alors qu'il falloit la tromper, c'est alors que je fus vrai. — Insensible, laisse-moi, me-dit-elle, ce vieillard qui prit soin de mon enfance, qui m'a servi de père, peut vivre encore quelque tems, il faut que j'existe pour lui; je suis morte déja là, dit-elle, en posant la main sur son coeur; mais mes soins lui sont nécessaires, laisse-moi! — Je ne pourrois, m'écriai-je, je ne pourrois supporter ta haîne. — Ma haîne, me répondit-elle, ne la crains pas, Ximéo, il y a des coeurs qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne re-

tourne que contre eux-mêmes. Adieu Ximéo, une autre va donc posséder .. . Non jamais, non jamais, lui dis-je. — Je ne te crois pas à présent, reprit elle, hier tes paroles m'auroient fait douter du jour qui nous éclaire; Ximéo, serre-moi contre ton coeur, appelle-moi ta maîtresse chérie; retrouve l'accent d'autrefois; que je l'entende encore, non pour en jouïr, mais pour m'en ressouvenir! Mais c'est impossible. Adieu, je le retrouverai seule, mon coeur l'entendra toujours, c'est la cause de mort que je porte et retiens dans mon sein Ximéo. Adieu. — Le son touchant de ce dernier mot, l'effort qu'elle fit en s'éloignant, tout m'est présent, elle est devant mes yeux. Dieux! rendez cette illusion plus forte; que je la voye un moment, pour, s'il se peut encore, mieux sentir ce que j'ai perdu. Longtems immobile dans les lieux qu'elle avoit quittés, égaré, troublé comme un homme qui vient de com-

mettre un grand crime, la nuit me surprit avant que je pensasse à retourner chez moi; le remords, le souvenir, le sentiment du malheur de Mirza s'attachoient à mon ame; son ombre me revenoit comme si la fin de son bonheur eut été celle de sa vie.

La guerre se déclara contre les Jaloffes, il falloit combattre contre les habitans du pays de Mirza, je voulois à ses yeux acquerir de la gloire, justifier son choix, et mériter encore le bonheur auquel j'avois renoncé; je craignois peu la mort, j'avois fait de ma vie un si cruel usage, que je la risquois peut-être avec un secret plaisir. Je fus dangereusement blessé; j'appris en me rétablissant qu'une femme venoit tous les jours se placer devant le seuil de ma porte; immobile, elle tressailloit au moindre bruit; une fois j'étois plus mal, elle perdit connoissance, on s'empressa autour d'elle, elle se ranima, et prononça ces mots: — qu'il ig-

nore, dit-elle, l'état où vous m'avez vue, je suis pour lui bien moins qu'une étrangère, mon intérêt doit l'affliger. — Enfin un jour, jour affreux! foible encore, ma famille, Ourika daignoient m'entourer; j'étois calme quand j'éloignois le souvenir de celle dont j'avois causé le désespoir, je croyois l'être du moins, la fatalité m'avoit conduit, j'avois agi comme un homme gouverné par elle, et je redoutois tellement l'instant du repentir, que j'employois toutes mes forces pour retenir ma pensée prête à se fixer sur le passé. Nos ennemis les Jaloffes fondirent tout à coup sur le bourg que j'habitois, nous étions sans défense, nous soutînmes cependant une assez longue attaque, mais enfin ils l'emportèrent et firent plusieurs prisonniers: je fus du nombre; quel moment pour moi quand je me vis chargé de fers! Les cruels Hottentots ne destinent aux vaincus que la mort: mais nous plus lâchement barbares, nous fer-

vons nos communs ennemis, et juſtifions leurs crimes en devenant leurs complices. Un détachement de Jaloffes nous fit marcher toute la nuit; quand le jour vint nous éclairer, nous nous trouvâmes ſur le bord de la rivière du Sénégal, des barques étoient préparées, je vis des Blancs, je fus certain de mon ſort. Bien-tôt mes conducteurs commencèrent à traiter des vîles conditions de leur infâme échange: les Européens examinoient curieuſement notre âge et notre force pour y trouver l'espoir de nous faire ſupporter plus longtems les maux qu'ils nous deſtinoient. Déja j'étois déterminé, j'espérois qu'en paſſant ſur cette fatale barque, mes chaînes ſe relâcheroient aſſez pour me laiſſer le pouvoir de m'élancer dans la rivière, et que, malgré les prompts ſecours de mes avides poſſeſſeurs, le poids de mes fers m'entraineroit jusqu'au fond de l'abyme. Mes yeux fixés ſur la terre, ma penſée attachée à la terrible eſpérance que j'em-

braſſois; j'étois comme ſéparé des objets qui m'environnoient. Tout-à-coup une voix, que le bonheur et la peine m'avoient trop appris à connoître, fait treſſaillir mon coeur et m'arrache à mon immobile méditation; je regarde, j'apperçois Mirza, belle, non comme une mortelle, mais comme une ange: car c'étoit ſon ame qui ſe peignoit ſur ſon viſage. Je l'entens qui demande aux Européens de l'écouter; ſa voix étoit émue, mais ce n'étoit point la frayeur, ni l'attendriſſement qui l'altéroit; un mouvement ſurnaturel donnoit à toute ſa perſonne un caractère nouveau. — Européens, dit-elle, c'eſt pour cultiver vos terres, que vous nous condamnés à l'eſclavage, c'eſt votre intérêt ſans doute qui vous rend nôtre infortune néceſſaire; vous ne reſſemblez pas au Dieu du Mal, et faire ſouffrir n'eſt pas le but des douleurs que vous nous deſtinez: regardez ce jeune homme affoibli par ſes bleſſures, il ne

pourra ſupporter ni la longueur du voyage, ni les travaux que vous lui demandés; moi, vous voyez ma force et ma jeuneſſe, mon ſexe n'a point enervé mon courage. Souffrez que je ſois esclave à la place de Ximéo. Je vivrai puisque c'eſt à ce prix que vous m'aurez accordé la liberté de Ximéo; je ne croirai plus l'eſclavage aviliſſant, je reſpecterai la puiſſance de mes maîtres, c'eſt de moi qu'ils la tiendront, et leurs bienfaits l'auront conſacrée. Ximéo doit chérir la vie; Ximéo eſt aimé! moi je ne tiens à perſonne ſur la terre; je puis en disparoître ſans laiſſer de vuide dans un coeur, qui ſente que je n'exiſte plus. J'allois finir mes jours, un bonheur nouveau me fait ſurvivre à mon coeur. Ah! laiſſez-vous attendrir, et quand votre pitié ne combat pas votre intérêt, ne réſiſtez pas à ſa voix. — En achevant ces mots, cette fière Mirza, que la crainte de la mort n'auroit pas fait tomber aux pieds des

rois de la terre, fléchit humblement le genou, mais elle confervoit dans cette attitude encore toute fa dignité, et l'admiration et la honte étoient le partage de ceux qu'elle imploroit. Un moment elle put penfer que j'acceptois fa générofité; j'avois perdu la parole, et je me mourois du tourment de ne la pas retrouver. Ces farouches Européens s'écrièrent tous d'une voix : — Nous acceptons l'échange, elle eft belle, elle eft jeune, elle eft courageufe; nous voulons la négreffe, et nous laiffons fon ami. — Je retrouvai mes forces; ils alloient s'approcher de Mirza — Barbares, m'écriai-je, c'eft à moi; jamais, jamais, refpectez fon fexe, fa foibleffe; Jaloffes, confentirez-vous qu'une femme de votre contrée foit efclave à la place de votre plus mortel ennemi? — Arrête, me dit Mirza, ceffe d'être généreux, cet acte de vertu, c'eft pour toi feul que tu l'accomplis; fi mon bonheur t'avoit été cher, tu ne m'aurois pas abandonnée; je t'aime

mieux coupable quand je te fais infenfible; laiffe-moi le droit de me plaindre, quand tu ne peux m'ôter ma douleur; ne m'arrache pas le feul bonheur qui me refte, la douce penfée de tenir au moins à toi par le bien que je t'aurai fait: j'ai fuivi tes deftins, je meurs fi mes jours ne te font pas utiles, tu n'as que ce moyen de me fauver la vie; ofe perfifter dans tes refus. — Depuis je me fuis rappellé toutes fes paroles, et dans l'inftant je crois que je ne les entendois pas: je frémiffois du deffein de Mirza; je tremblois que ces vils Européens ne le fecondaffent, je n'ofois déclarer que rien ne me fépareroit d'elle; ces avides marchands nous auroient entrainés tous les deux: leur coeur incapable de fenfibilité comptoit peutêtre déja fur ces effets de la nôtre; déja même ils fe promettoient à l'avenir de choifir pour captifs ceux que l'amour ou le devoir pourroient faire racheter ou fuivre; étudiant nos vertus pour les faire fer-

servir à leurs vices. Mais le Gouverneur instruit de nos combats, du dévouement de Mirza, de mon désespoir, s'avance comme un ange de lumière! Eh! qui n'auroit pas crû qu'il nous apportoit le bonheur! — Soyez libres tous deux, nous dit-il, je vous rends à votre pays, comme à votre amour. Tant de grandeur d'ame eût fait rougir l'Européen qui vous auroit nommés ses esclaves. — On m'ôta mes fers, j'embrassai ses genoux, je bénis dans mon coeur sa bonté, comme s'il eût sacrifié des droits légitimes. Ah! les usurpateurs peuvent donc, en renonçant à leurs injustices, atteindre au rang de bienfaiteurs. Je me levai, je croyois que Mirza étoit au pied du Gouverneur comme moi; je la vis à quelque distance appuyée sur un arbre et rêvant profondément. Je courus vers elle: l'amour, l'admiration, la reconnoissance, j'éprouvois, j'exprimois tout à la fois. — Ximéo, me dit-elle, il n'est plus tems, mon

malheur eſt gravé trop avant pour que ta main même y puiſſe atteindre: ta voix, je ne l'entends plus ſans treſſaillir de peine, et ta préſence glace dans mes veines ce ſang qui jadis y bouillonnoit pour toi; les ames paſſionnées ne connoiſſent que les extrêmes; l'intervalle qui les ſépare, elles le franchiſſent ſans s'y arrêter jamais; quand tu m'appris mon ſort, j'en doutai long-tems, tu pouvois revenir alors, j'aurois crû que j'avois rêvé ton inconſtance; mais maintenant, pour anéantir ce ſouvenir, il faut percer le coeur dont rien n'a pû l'effacer. — En prononçant ces paroles, la flèche mortelle étoit dans ſon ſein. Dieux qui ſuspendîtes en cet inſtant ma vie, me l'avez-vous rendue pour mieux venger Mirza par le long ſupplice de ma douleur! Pendant un mois entier, la chaîne des ſouvenirs et des penſées fut interrompue pour moi; je crois quelquefois que je ſuis dans un autre monde, dont l'enfer eſt

le ſouvenir du premier. Ourika m'a fait promettre de ne pas attenter à mes jours ; le Gouverneur m'a convaincu qu'il falloit vivre pour être utile à mes malheureux compatriotes, pour reſpecter la dernière volonté de Mirza, qui l'a conjuré, dit-il, en mourant, de veiller ſur moi, de me conſoler en ſon nom; j'obéïs, j'ai renfermé dans un tombeau les triſtes reſtes de celle que j'aime quand elle n'eſt plus; de celle que j'ai méconnue pendant ſa vie; là, ſeul, quand le ſoleil ſe couche, quand la nature entière ſemble ſe couvrir de mon deuil, quand le ſilence univerſel me permet de n'entendre plus que mes penſées, j'éprouve proſterné ſur ce tombeau la jouïſſance du malheur, le ſentiment tout entier de ſes peines; mon imagination exaltée crée quelquefois des fantômes, je crois la voir, mais jamais elle ne m'apparoît comme une amante irritée. Je l'entends qui me conſole et s'occupe de ma douleur. Enfin, incertain du ſort

qui nous attend après nous, je refpecte en mon coeur le fouvenir de Mirza, et crains en me donnant la mort d'anéantir tout ce qui refte d'elle. Depuis deux ans vous êtes la feule perfonne à qui j'aye confié ma douleur, je n'attends pas votre pitié; un barbare qui caufa la mort de celle qu'il regrette, doit-il intéreffer? mais j'ai voulu parler d'elle. Ah! promettez-moi que vous n'oublierez pas le nom de Mirza. Vous le direz à vos enfans, et vous conferverez après moi la mémoire de cet ange d'amour, et de cette victime du malheur. — En terminant fon récit, une fombre rêverie fe peignit fur le charmant vifage de Ximéo; j'étois baigné de pleurs, je voulus lui parler. — Croirois-tu, me dit il, qu'il faut chercher à me confoler? croirois-tu qu'on puiffe avoir fur mon malheur une penfée que mon coeur n'ait pas trouvée? j'ai voulu te l'apprendre, mais parce que j'étois bien fûr que tu ne l'adoucirois pas, je

mourois si l'on me l'ôtoit, le remords en prendroit la place, il occuperoit mon coeur tout entier, et ses douleurs sont arides et brûlantes. Adieu, je te remercie de m'avoir écouté. — Son calme sombre, son désespoir sans larmes, aisément me persuadèrent que tous mes efforts seroient vains, je n'osai plus lui parler, le malheur en impose, je le quittai le coeur plein d'amertume. Et pour accomplir ma promesse, je raconte son histoire, et consacre, si je le puis, le triste nom de sa Mirza.

II.

ADELAÏDE ET THEODORE.

L'on avoit confié la fortune et l'éducation d'Adelaïde, orpheline de très-bonne heure, au baron d'Orville, frère de ſon père; mais l'obligation d'élever le fatiguoit tellement, qu'il ſaiſit la première occaſion de ſe débarraſſer de ſa nièce: c'étoit un homme aimable, facile à vivre, mais d'une ſi grande légèreté qu'on n'auroit pas obtenu un quart d'heure de ſon attention, même pour ſauver la moitié de ſa fortune. Ce caractère l'avoit rendu fort amuſant; ſon inſouciance étoit de l'étourderie dans ſa jeuneſſe, on l'appelloit de la philoſophie dans ſa vieilleſſe; les effets en étoient les mêmes, le nom

ſeul avoit changé : il ne faiſoit jamais ni le mal, ni le bien difficile; mais par faibleſſe il ſe laiſſoit aller à l'un ou à l'autre. Ce n'étoit pas un homme qui eût un ſyſtême de moralité ni d'immoralité; il déjouoit en général tout ce qui étoit ſuivi, tout ce qui étoit profond, tout ce qui donnoit de la peine, ou demandoit un effort; il ſentoit bien qu'il n'étoit pas fait pour élever une jeune fille; et laiſſa Adelaïde jusqu'à quatorze ans à la campagne, chez une de ſes parentes nommée Mde. d'Orfeuil. C'étoit une femme âgée de trente ans; elle croyoit aimer à la folie un mari dont elle étoit abandonnée, ou du moins dévôte comme un ange, elle ne s'étoit jamais permis de ſe détacher de ce ſentiment, dans la crainte d'éprouver le beſoin d'un autre; née avec beaucoup d'esprit naturel, elle l'avoit mal cultivé; en ne penſant jamais qu'à l'amour, et ne liſant que des livres de dévotion, elle ne connoiſſoit pas le monde, parce qu'elle

n'avoit jamais vécu que dans le pays des chimères; enfin, il résultoit du contraste de ses idées romanesques et de ses pratiques réligieuses un caractère plus aimable pour ses amis qu'utile à son élève. Adélaïde l'aimoit avec passion; ensemble elles lisoient des romans; ensemble elles prioient Dieu, elles s'exaltoient et s'attendrissoient ensemble, et la jeune ame d'Adélaïde étoit constamment émue. C'est dans cette disposition qu'à quatorze ans elle arriva chez le baron d'Orville; il l'avoit fait venir seule, sans une femme même pour l'accompagner; mais tout ce que le luxe invente l'attendoit avec profusion. Les amies du Baron d'Orville s'empressèrent autour de la jeune Adelaïde, et chacune d'elles, pour lui prouver son attachement, se chargea de diriger une partie de sa toilette. On ne lui donna ni bons ni mauvais conseils; ces Dames s'en rapportèrent au hazard sur la conduite qu'elle tiendroit; mais elles

s'occupèrent beaucoup de fon amour propre, parce qu'elles attachoient du prix à fes fuccès. Quand les femmes d'un certain âge ne font pas jaloufes d'une jeune perfonne, elles placent leur vanité fur elle; il faut qu'un fuccès leur appartienne d'une manière ou d'une autre pour qu'elles le voyent avec plaifir. Adelaïde étoit étourdie de tout ce qu'elle voyoit; elle vouloit parler d'amour, ces Dames lui répondoient que le vrai moyen d'en infpirer, c'étoit de ne jamais mettre des couleurs fortes quand on étoit brûne, ni douces lorsqu'on étoit blonde. Elle vouloit être dévôte; le Baron d'Orville l'accabloit de plaifanteries. Elle vouloit lire, on ne lui en laiffoit pas le tems. Enfin ces Dames, fans être malhonnêtes, étoient tellement frivoles qu'elles avoient l'art de faire difparoître la journée fans qu'on s'en apperçût ni par la peine, ni par le bonheur. Cependant le Baron s'ennuyoit des égards qu'il falloit avoir

pour une jeune fille, il étoit inquiet d'en répondre: lorsqu' un matin M. de Linières, honnête homme, mais auſſi ſot qu'on en puiſſe trouver en France, vint lui dire qu'il avoit 80 mille livres de rente, 60 ans, et beaucoup d'amour pour ſa nièce, et qu'il l'épouſeroit, ſi l'on le vouloit, dans huit jours. Le Baron ne vit pas une objection à faire à la convenance de cette propoſitión, et ſa parole fut donnée. Adelaïde, à qui cependant on en parla, en fut déſeſpérée; ſon roman de bonheur étoit détruit, elle combattit plus longtems qu'on ne devoit l'attendre d'une fille de quinze ans; mais au milieu d'un bal on obtint enfin ſon aveu. Le lendemain du jour fatal elle écrivit une lettre pleine de mélancolie à ſa tante: „Il n'y a plus pour moi d'eſpérance, lui „diſoit-elle, ils ont fini mon avenir. Le „bonheur d'aimer m'eſt pour jamais in„terdit; je mourai ſans avoir ſenti la vie; „il ne peut plus rien m'arriver qui m'in-

„téreſſe, tout m'eſt égal.“ Quelques jours après elle lui mandoit: „Il faut s'é-„tourdir, il faut ſe laiſſer emporter par „le tourbillon. Je n'ai ni malheur, ni „bonheur; je ne puis rêver avec plai-„ſir; je cède au torrent, j'aime tout ce „qui me dérobe le tems.“

En effet Adelaïde ſe livra bientôt à tous les plaiſirs de ſon âge. Jolie, ſpirituelle, aimable, on flatta ſa vanité, on lui fit aimer les ſuccès; quoiqu'elle s'affligeât ſouvent de l'emploi de ſa journée; la crainte de ſe trouver ſeule avec le plus ennuyeux des époux la faiſoit ſortir de chez elle; l'enchaînement des plaiſirs ne lui permettoit pas d'y rentrer; et proteſtant ſans ceſſe contre la vie qu'elle menoit, le lendemain étoit toujours ſemblable à la veille. Deux ans ſe paſſèrent ainſi: aucun ſentiment n'occupa ſon ame; mais elle apprit à vivre dans le vuide, elle apprit à ſe contenter des plaiſirs de la vanité; et quoique ſon eſprit et ſon coeur

fussent bien supérieurs à sa destinée, la solitude étoit nécessaire à ce caractère que le monde pouvoit énivrer, et dont la mobilité rendoit important le choix des objets qui l'entouroient. L'aspect d'une belle campagne la faisoit rêver, le son d'un violon la ramenoit à la ville : la morale sensitive dont parle Rousseau étoit faite pour une ame si jeune et si flexible; cependant cette légèreté ne se portoit que sur des qualités accessoires; un peu de vanité, du goût pour les plaisirs, voilà les défauts dont la campagne la corrigeoit, et que la ville lui rendoit aussi-tôt : mais sa sensibilité, sa bonté, sa franchise étoient inaltérables, et ses torts qu'elle avouoit aisément servoient de consolation aux envieux, et donnoient à ses amis un sujet de plaisanterie toujours piquant et toujours bien reçu. Une phisionomie douce et fine, des cheveux blonds, un teint d'une blancheur éblouissante, enfin, une expression romanesque et tendre con-

traſtoient avec ſon êxtreme vivacité, mais répandoient ſur toute ſa perſonne un air de modeſtie et de ſenſibilité qui forçoit à s'intéreſſer à elle. Au milieu même des transports que lui cauſoient les fêtes et les ſuccès, Adelaïde étoit bonne pour ſon époux; elle étoit incapable de ſouffrir qu'on lui donnât le moindre ridicule. Les ſots ont de la vanité; l'époux d'Adelaïde ſe contentoit de quelques paroles obligeantes et d'une prière de l'accompagner par tout, à laquelle ſon déſoeuvrement le faiſoit toujours céder. Au bout de deux ans M. de Linières tomba malade, Adelaïde le ſoigna avec zèle; il mourut. Un ſentiment d'horreur s'empara d'elle, ſon imagination fut vivement frappée par le ſombre ſpectacle dont elle fut témoin; c'étoit la première fois qu'elle avoit réfléchi ſur la mort. La perte de ce qui nous eſt cher inſpire tant de douleur, que l'effroi diſparoit auprès d'un tel ſentiment; mais on contemple

dans les indifférens l'aſpect de la fin de la vie, et cette idée livre aux réflexions triſtes et philoſophiques, dont le coeur d'une femme eſt facilement effrayé. Le Baron d'Orville et ſa ſociété entendoient ſi mal Adelaïde, qu'elle éprouva le beſoin de les fuir. Elle ſe réſolut à paſſer l'année de ſon veuvage chez Mde. d'Orfeuil, chez cette tante qu'elle adoroit, et qui n'avoit pas ceſſé de la regretter, quoiqu'elle blâmat la diſſipation dans laquelle ſa nièce avoit vécû. Mde. de Linières arriva au mois d'Avril chez Mde. d'Orfeuil; depuis deux ans elle n'avoit pas vu la nature, ſon coeur en étoit ravi. Les impreſſions de ſon enfance ſe retraçoient avec tous leurs charmes; elle fut heureuſe de retrouver Mde. d'Orfeuil, et jamais le plaiſir n'avoit fait jouïr ſon coeur, comme la douce mélancolie qu'elle reſſentoit dans ces lieux charmans. Les occupations de chaque jour, l'arrangement des heures, tout fut bientôt décidé. Adelaïde

trouva que la vie paſſoit ainſi plus doucement et plus vîte, qu'on la ſentoit plus et qu'elle peſoit moins; enfin, ſon imagination livrée toute entière aux charmes de la campagne ne lui repréſentoit plus la ville qu'avec horreur. Il y avoit à peine quinze jours qu'elle l'habitoit, lorsque Mde. d'Orfeuil lui propoſa d'aller voir la princeſſe de Roſtain, dont le château étoit à deux lieues de-là. Cette femme extrêmement altière étoit célèbre cependant par ſon eſprit, ſon caractère et ſa paſſion pour le Comte Théodore de Roſtain ſon fils, qu'elle avoit enfin corrigé des travers de la jeuneſſe, c'eſt-à-dire, de faire des dettes et d'aimer les femmes. Ces deux torts dont la médiocrité fait un ſi grand crime, dont les concurrents ſe ſervent ſi bien pour écarter de la route de la fortune, nuiſent à ſoi bien plus qu'aux autres, et des qualités intéreſſantes peuvent ſouvent en être la cauſe et l'excuſe. Mad. de Linières avoit enten-

du parler du Comte de Roſtain. Perſonne n'avoit plus de réputation d'eſprit et d'amabilité; elle ſavoit qu'il avoit quitté le monde depuis quatre mois, par la peine que lui avoit cauſée l'infidélité de ſa maîtreſſe, Mad. d'Etampes, femme galante, qu'il avoit cru fixer, qu'il avoit ſincérement aimée, et dont il s'étoit éloigné avec autant de fierté que de ſenſibilité. Il étoit établi dans Paris, qu'il vivoit en mauvaiſe compagnie, parce qu'il n'alloit jamais que chez les perſonnes qu'il aimoit, et que c'étoit un ſujet déteſtable, parce qu'il donnoit toute ſa fortune à ſes amis: et comme l'opinion ſe forme légèrement ſur les hommes qui n'ont point d'occaſion publique de ſe faire connoître, Mad. de Linières croyoit le Comte Théodore ſemblable au portrait qu'on lui en avoit fait; mais ſon extrême curioſité pour les agrémens d'un eſprit auſſi célèbre l'emportoit ſur toute autre idée. Comme elle en parloit en ces termes, Mad. d'Orfeuil lui

lui répondit ainsi: „On vous a trompée „sur le Comte Roſtain, on ne vous a point „exagéré les charmes de ſa converſation „tour à tour ſérieuſe ou gaie; il vous don„nera tous les plaiſirs dont l'eſprit eſt ſus„ceptible; mais c'eſt l'ame la plus ſenſible, „et le caractère le plus fier que vous puiſſiez „vous repréſenter. Ses idées ſur tous les ob„jets ſont d'une ſi grande juſteſſe, qu'il „n'a pu s'écarter de la raiſon que par l'en„traînement du coeur; il réunit à beau„coup de gaieté dans l'eſprit une profonde „mélancolie dans le coeur; je m'y con„nois, ce n'eſt pas un eſprit romanesque, „il n'exagère rien; il exprime peu, mais „il ſent l'amour mille fois mieux que nous „ne l'imaginons." Mad. de Linières et Mad. d'Orfeuil arrivèrent au milieu de cette converſation; Adelaïde étoit avide de voir un homme que les gens de la cour citoient comme le plus aimable, et ſa tante comme le plus ſenſible; l'un et l'autre avantage peut-être étoient néceſ-

ſaires à ſon eſprit et à ſon coeur. Jamais donc le projet de plaire ne l'occupa ſi fortement. Mad. d'Orfeuil et Mad. de Linières entrèrent dans un château ſimplement, mais noblement arrangé; en approchant du ſallon elles entendent rire aux éclats deux vieilles femmes, amies de la Princeſſe de Roſtain; en ouvrant la porte elles voient ſon fils qui cauſoit avec elles. Adelaïde ne ſavoit pas ſe réſoudre à parler aux vieilles femmes; mais comme elle ſentoit que c'étoit bien de s'en occuper, elle en eſtima le Comte Théodore. Il vint au devant d'elle, ſa figure étoit noble et intéreſſante, toutes ſes manières avoient de la grace et de la dignité, elles invitoient à l'aiſance et rendoient la familiarité impoſſible. Il avoit ſur-tout dans le regard quelque choſe de ſenſible et de rêveur qui ſuccédoit presque à l'inſtant même à l'expreſſion de la gaîté, et ſembloit indiquer qu'elle n'étoit pas l'état habituel de ſon ame. Mad. de Liniè-

res fit beaucoup de frais pour lui; il y répondit sans aucun empressement de se montrer, mais avec celui de la faire valoir; au lieu de s'occuper de sa réponse, il préparoit celle d'Adelaïde; et si elle avoit eû moins d'esprit, elle s'en feroit crû plus qu'à lui. La visite finit: le Comte demanda la permission de les accompagner; il revint le lendemain, et tous les jours qui suivirent: aucune affaire ne le retenoit jamais, il donnoit toute sa vie. Sans cesse aux ordres d'Adelaïde, prévenant ses heures, devançant ses désirs sans parler de son sentiment, il l'exprimoit tantôt par son dévouement, tantôt par le culte qu'il rendoit aux charmes d'Adelaïde. Appellera-t-on flatterie l'enchantement qu'il exprimoit pendant qu'elle lui parloit? C'est un autre art que celui de la louange, c'est le don de l'amour; Théodore possédoit ce charme d'une manière irrésistible; il sembloit vivre dans ce qu'il aimoit, servir l'amour

propre en s'abandonnant aux mouvemens de son coeur, agir involontairement comme la réflexion auroit pû le conseiller, et tel qu'Emile en portant sa maîtresse au but, il crioit *victoire* pour elle; enfin, il embellissoit tant l'existence de celle qu'il préféroit, plaisir, gloire, bonheur, tout étoit si bien son ouvrage, qu'à son départ on perdoit à la fois lui et soi-même; on ne retrouvoit plus ni ses agrémens, ni ceux qu'il savoit faire naître; le néant succédoit à la vie; les jouissances, qui sembloient indépendantes de lui, disparoissoient pendant son absence. Cependant l'amabilité de Théodore diminuoit, et la rêverie lui succéda. M. de Linières qui déjà ressentoit pour lui un attrait irrésistible, qui déjà s'étoit sentie vingt fois prête à se trahir, ne concevoit pas le silence de Rostain; il étoit libre, elle l'étoit, aucun obstacle ne les séparoit; ses actions, ses paroles, ses regards, plus involontaires encore, annonçoient l'amour le plus

profond; quelle étoit donc la cauſe de ſon ſilence? Adelaïde vouloit confier ſes ſentimens à ſa tante: Mad. d'Orfeuil évitoit cette converſation avec ſoin. Enfin, un ſoir qu'elles ſe promenoient, en attendant Roſtain, ſur le bord d'un ruiſſeau dans une allée ſombre près du pavillon qui ſéparoit le jardin de la forêt, Adélaïde dit à Mad. d'Orfeuil: — Hé quoi! ne me parlerez-vous jamais du Comte de Roſtain! — Il y a une heure que nous nous entretenons de lui, répondit Madame d'Orfeuil. — Ne pourriez-vous pas m'expliquer ſon inconcevable conduite? — Il faudroit que je ſuſſe d'abord, dit-elle, quel eſt le myſtère que je dois découvrir. — Ah! mon amie, s'écria Adelaïde en fondant en pleurs, vous ne m'aimez plus puiſque vous ne devinez pas que je l'aime. — Mad. d'Orfeuil fut émue de la vérité de ſon mouvement: — Va, lui dit-elle, ſi je croyois que ton coeur fut digne du ſien, je ne m'oppoſerois pas

à ſa paſſion pour toi. — Vous vous oppoſez à mon bonheur, lui dit Adelaïde, vous? — Si tu ſavois quelle ame t'eſt dévouée! quelle ſenſibilité! quelle délicateſſe! c'eſt ſa vie qu'il te confie. — J'en ſuis digne par ma tendreſſe, j'en ſuis digne par les principes que ma tante a gravés dans mon coeur. — Je t'eſtime profondément, je ſuis ſûre même que ton ame ardente eſt capable de l'amour le plus tendre; mais ton eſprit eſt ſi mobile, ta tête eſt ſi légère, que ton amant, que ton époux pourroit être aiſément inquiet de ton coeur. Je connois Roſtain; c'eſt le plus parfait des caractères pour les autres et le plus malheureux pour lui-même: le monde qui flétrit le coeur a ſeulement rendu le ſien plus ſusceptible de défiance, et l'expérience, ſans le détacher du bonheur de l'amour, ne lui a que trop appris combien il étoit rare de l'obtenir. — Ma tante, répondit Adelaïde, ne me jugez pas ſur les deux ans que j'ai paſſé

dans le monde. Je n'aimois pas alors; aujourd'hui je sens qu'il faut mourir ou posséder le coeur de Rostain; mais est-il bien vrai qu'il m'aime? Comme elle achevoit ces mots, Rostain approchoit: — Eh bien, lui dit Mad. d'Orfeuil, je suis vaincue, je crois qu'Adelaïde vous aime, je ne m'oppose plus à l'aveu que vous avez tant de besoin de lui faire. — Ah! mon Adelaïde, s'écria-t-il, écoutez-moi, ce n'est pas la première fois que je vous parle de mon amour; il y a longtems que vous l'avez deviné; mais souffrez que mon ame s'ouvre à vous toute entière. Il n'est plus tems de ne pas vous aimer, mais il l'est encore de ne pas se livrer à l'espoir de vous inspirer quelque retour. Que votre coeur réfléchisse un moment; c'est ma vie que je remets entre vos mains; sans doute je consentirois à la perdre pour jouïr un seul jour d'une illusion si douce; mais l'instant qui m'éclaireroit, l'instant qui précéderoit

ma mort feroit fi cruel, que je ne mè fens point la force d'en braver le danger. J'ai cherché par-tout le bonheur; une femme peu vertueufe, mais dont je m'étois crû aimé, m'a captivé pendant quatre ans; quand elle me fût infidèle, je quittai le monde; j'aurois quitté la vie, fi l'on pouvoit aimer de toutes les facultés de fon ame ce qu'on n'eftime pas; des goûts fimples rempliffoient mon tems, je paffois les jours fans les regretter ni les attendre : l'action de mon ame étoit fuspendue; je vous ai vue, l'idée d'un bonheur au-delà de l'imagination m'eft apparue, j'ai penfé que je pourrois trouver en vous tout le charme de l'amour et de la vertu, que je vous aimerois avec yvreffe, que je vous verrois en liberté, et que l'hymen fanctifieroit le lien que l'amour auroit formé. Il faut aimer Adelaïde, il faut comme moi, n'éprouver de paffion que dans le coeur, pour concevoir le tresfaillement qu'une telle efpérance m'a fait

éprouver: mais depuis deux mois que je vous vois et que je vous aime, une crainte m'arrête; mon caractère ſeul la fait naître. L'ame d'Adelaïde eſt ſenſible et pûre; ſon amant, ſon époux n'aura jamais que des raiſons de l'eſtimer; ce n'eſt pas aſſez pour mon coeur, le ſoupçon en eſt banni; mais l'inquiétude y habite presque ſans ceſſe: je ſuis jaloux, susceptible même; il n'y a pas de bonheur pour moi, ſi le plus léger nuage l'obſcurcit; et mon imagination eſt ſi ſombre, qu'un prétexte ſuffit pour me plonger dans le déſespoir. La plûpart des hommes ſont occupés de la fortune, ou de la célébrité; moi je ne ſerai jamais malheureux que par une ſeule cauſe; toutes mes forces ſont rasſemblées dans mon coeur: c'eſt là que je puis vivre ou mourir. Si j'étois un jour moins aimé par vous, (pardonnez-moi d'oſer croire que je le ſuis maintenant,) je ne m'en plaindrois pas; l'amour n'eſt jamais ramené par des reproches, et mon

ame eſt trop délicate et trop fière pour s'y livrer, mais j'en mourois; ce mot dont on abuſe feroit mon hiſtoire, et ce ſpectacle déchireroit le coeur d'Adelaïde. C'eſt pour elle que je le redoute, c'eſt pour elle que j'interroge ſon coeur. Ce diſcours fut prononcé avec une forte de ſenſibilité ſolemnelle, dont Adelaïde fut profondément émue; mais s'abandonnant cependant au ſentiment qu'elle éprouvoit: — Théodore, s'écria-t-elle, ma tendreſſe eſt digne de la vôtre. — Dieu! répondit-il, voilà le plus ſaint des ſermens; à l'excès de mon bonheur je ſens qu'il ne m'eſt plus poſſible d'en douter. — Des torrents de larmes coulèrent alors de ſes yeux. Adelaïde étoit au comble de la joie; M. d'Orfeuil ſerroit leurs mains réunies; ils éprouvoient tout le bonheur dont l'ame humaine peut jouïr; ſe calmant enſuite pour ſentir en détail toute leur félicité, ils parlèrent des moyens de l'aſſurer. Adelaïde naturellement étour-

die s'étoit plus occupée du Comte Théodore que de sa mère. Cette femme hautaine l'avoit prise dans une aversion dont les deux amans ne se doutoient pas. Plein de confiance, Théodore se résolut à lui demander son aveu le lendemain même, quoique le deuil d'Adelaïde ne dut pas lui permettre encore de se remarier. La Princesse de Rostain déclara à son fils qu'elle ne consentiroit jamais à cette union; il avoit prodigué pour ses amis la fortune qu'il tenoit de son père, sa mère seule pouvoit réparer ses pertes. Théodore ressentit une indignation profonde d'un tel refus, et ce fils si respectueux s'échappa pour la première fois en reproches amers, et quittant sa mère avec impétuosité il arriva chez Mad. de Linières dans l'excès de sa colère et de son désespoir. Dès qu'elle en connut le sujet, elle lui demanda, si à 30 ans il ne pouvoit pas disposer de son sort? — Oui, lui dit-il, mais ma fortune dépend ::: La mienne

ne suffit-elle pas pour tous les deux? — Vous avez raison, lui répondit-il, je ne vous remercierai pas de ce sentiment; il est trop dans mon coeur pour m'étonner dans le vôtre. — Peut-être Adelaïde auroit-elle dû conseiller à son amant de ne pas désobéir à sa mère; mais ils n'avoient l'un et l'autre alors que les vertus de l'amour. Adelaïde n'alloit plus chez Mad. de Rostain; mais le Comte passoit la moitié de la journée avec sa maîtresse, et l'inexprimable bonheur d'être ensemble prêtoit du charme aux occupations les plus indifférentes. Enfin le tems qu'ils avoient marqué pour leur union approchoit: Mad. d'Orfeuil, seule dans leur confidence, avoit fait venir les papiers nécessaires pour conclure leur mariage. Il devoit être secret: le deuil d'Adelaïde, le refus de Mad. de Rostain, l'indiscrétion du Baron d'Orville rendoient également cette precaution nécessaire. Théodore, dont l'ame concevoit si facilement des in-

quiétudes, n'en éprouvoit aucune; certain de posséder le coeur de sa délicieuse amie, trouvant chaque jour quelques nouvelles raisons de l'aimer et de l'estimer, tous les instans de sa vie étoient des époques de bonheur. Adelaïde étoit dans l'yvresse, son coeur sembloit encore plus ému que celui de Théodore, elle témoignoit tout, elle ne cachoit rien. Le matin du jour fortuné, Théodore conduisit Adelaïde dans ce pavillon témoin de leurs premiers sermens: — Ce soir, lui dit-il, au nom de la religion, au nom des loix, l'on va te demander de m'aimer; qu'une autre cérémonie non moins auguste, et plus tendre te donne à moi pour toujours. Jure à Dieu, dont nos coeurs doivent croire l'existence, puisqu'un bonheur semblable au nôtre ne peut venir que de lui; jure à l'amant qui t'adore, qu'il t'est doux de lui donner ta vie; moi je jure à tes pieds de mourir, si ton amour ou ton bonheur est altéré. Crois, mon Adelaïde,

que jamais ferment ne fut plus vrai; — et moi, lui dit-elle, je jure de ne pas exifter un feul jour fans toi. Jamais la paffion n'eut un accent plus énergique. Mad. d'Orfeuil vint les interrompre; le prêtre vous attend, leur dit-elle. — Ah! qu'en eft-il befoin? s'écria Théodore; j'ai reçû fes fermens. — Un mouvement de crainte s'empara d'Adelaïde; fes genoux tremblèrent, fes yeux fe remplirent de larmes, fon bonheur furpaffoit fes forces; fon amant la foutint en tremblant lui-même, et fans pouvoir articuler un feul mot, ce *oui* fi fatal ou fi cher fut exprimé par tout leur être. Ils regagnèrent lentement le château, appuyés l'un fur l'autre, plongés dans la mélancolie du bonheur, et fi certains de s'entendre qu'ils n'avoient pas befoin de fe parler. Mad. d'Orfeuil les contemploit avec un fentiment doux et trifte; ce fpectacle lui rappelloit fes peines; ils s'en apperçurent, et cette penfée leur fit rompre un filence

qu'ils auroient pû longtems garder; ils s'occupèrent à la consoler, parce qu'ils ne vouloient pas qu'il y eût de malheur sur la terre. Mad. d'Orfeuil n'étoit pas plus pour eux ce jour-là qu'une autre personne; ils aimoient tout le monde également. Ils passèrent un mois dans un état de bonheur si calme et si passionné, qu'on n'en pourroit peut-être pas trouver un second exemple. Pendant ce tems le Baron d'Orville ne cessoit d'écrire à sa nièce pour l'engager à revenir à Paris. Théodore étoit obligé de partager son tems entre sa mère et sa femme; l'hyver approchoit. Adelaïde proposa un jour à son époux d'aller passer trois mois à Paris; il pâlit à cette demande, se tût un moment, et bientôt après lui répondit qu'elle avoit raison, que sa mère depuis un mois lui proposoit ce voyage, qu'il s'y étoit refusé jusqu'à présent, mais qu'il alloit y consentir. — Ce projet vous affligeroit-il, lui dit Adelaïde.

— Non, répondit Théodore, il vous plait. — Adelaïde ne s'apperçût pas du nuage qui se répandoit sur la figure de Théodore, elle sentoit plus ses propres mouvemens qu'elle n'observoit ceux d'un autre: après avoir bien regretté sa tante, elle partit à 18 ans, passionnée pour son époux, mais ravie de revoir Paris. Le jour de son arrivée, Théodore, qui connoissoit le Baron d'Orville, vint souper chez lui; lorsque Adelaïde entra, le salon rétentit des applaudissemens que méritoit sa beauté; la campagne l'avoit embellie. Bientôt son époux, dont la grace et l'esprit effaçoient tout ce que Paris pouvoit jamais offrir de plus brillant, s'empressa de faire valoir Adelaïde. Ils furent tous les deux aimables ensemble, et l'un par l'autre; le lendemain Théodore vint voir Adelaïde: — Jamais, lui dit-elle, on n'a montré plus d'agrément et de gaieté que vous; vous devez aimer la société: car personne ne semble fait

pour

pour elle comme vous. — Mon Adelaïde, lui dit-il, ces ſuccès du monde m'étoient devenus bien indifférens; puisqu'ils vous plaiſent, je les rechercherai; mais il y a longtems qu'ils ne me flattent plus. — Adelaïde crue veuve, Adelaïde riche et belle attiroit tous les hommages; elle n'aimoit pas moins Théodore, mais elle réuniſſoit le goût du monde à ce ſentiment, et ſans ceſſer de la dominer, l'amour ne l'occupoit pas uniquement: elle n'auroit point été dans une fète où l'on n'eût pas invité Théodore, mais elle préféroit quelquefois le bal à la ſolitude avec lui. Elle lui dédioit ſes ſuccès, mais elle vouloit en avoir; s'il lui parloit au milieu du monde, elle quittoit tout pour lui répondre; mais s'il la laiſſoit danſer ou briller dans la converſation, elle y conſacroit la ſoirée entière; elle n'auroit pu vivre ſans Théodore, mais elle pouvoit s'amuſer ſans lui. Si Adelaïde ſe fut apperçue de ſon propre changement, à l'inſtant

même il n'auroit plus existé; mais elle trouvoit simple d'aimer le monde, de s'y plaire, d'y réussir, et pensant que son époux devoit partager ce sentiment, elle ne formoit pas un doute qu'il ne l'éprouvât. Le premier nuage de tristesse qu'Adelaïde remarqua sur le visage de Théodore lui causa tant de peine, elle lui offrit de si bonne foi le sacrifice absolu de tous les plaisirs de la société, que lui-même ne voulut pas l'accepter. Parfaitement rassurés l'un par l'autre, Adelaïde recommença à se livrer à ses goûts, et Théodore, qui l'en avoit priée, n'osa lui avouer qu'il eût désiré de ne pas obtenir si parfaitement ce qu'il avoit demandé. Le jour où l'on s'impose la loi de cacher un seul de ses sentimens à l'objet qu'on aime, l'impréssion de ce sentiment au-dedans de soi devient incalculable. Les explications, les plaintes, les reproches, peuvent ne point laisser de trace; mais le silence dévore le coeur qui se le commande. Théodore

fier et ſenſible accumuloit ſes peines dans ſon ame, ſon humeur s'en reſſentit; Adelaïde voulut le diſtraire, il crut voir de l'effort où il n'exiſtoit que de l'embarras, et repouſſa ſon interêt avec aſſez d'indifférence. Adelaïde fut offenſée de l'inutilité de ſes ſoins, révoltée de l'injuſtice de Théodore, par le ſentiment même de ſa tendreſſe pour lui, et par un accord ſecret de délicateſſe ou de ſusceptibilité ils éloignoient les occaſions d'être enſemble. Adelaïde étoit ſi ſûre de n'aimer rien que Théodore, Théodore de n'avoir pas un ſeul tort avec Adélaïde, qu'aucun des deux ne vouloit ſe juſtifier. Le tems et l'amour auroient fait naître un rapprochement heureux, ſi, par une fatale circonſtance, la jalouſie ne ſe fut emparée du coeur de Théodore, que la triſteſſe et la contrainte y avoient préparé. Une amie, qu'Adélaïde avoit un peu légèrement attirée, lui confia ſa paſſion pour le jeune Comte d'Elmont, et la conjura

de le recevoir beaucoup, parce qu'elle n'avoit que cette manière de se rencontrer avec lui. Adelaïde, que l'amour intéressoit toujours, y consentit; Théodore trouvoit constamment le Comte d'Elmont chez sa femme; quand il lui en parloit, elle étoit troublée par la promesse qu'elle avoit faite de ne pas révéler ce secret. Bientôt l'aigreur qui éloigne la confiance s'en mêla. Adelaïde trouva Théodore trop exigeant; Théodore la crut insensible, et résolut de la fuir pour jamais. Adelaïde, vers ce tems, s'apperçût qu'elle étoit grosse. — Ah! s'écria-t-elle, je vais le ramener à moi, j'expierai mes erreurs, je quitterai Paris, nos heureux jours renaîtront. — Théodore entre chez elle, Adelaïde s'avance au-devant de lui; son abord glacé l'arrête: un de ses amis, trompé par l'apparence, venoit de porter le poignard dans le coeur de Théodore, en lui disant qu'il croyoit le Comte d'Elmont aimé de Mad. de Linières. Théo-

dore ne ſoupçonnoit pas la vertu de ſon épouſe; témoin de ſon affectation à ne recevoir le Comte d'Elmont que quand ſon amie étoit avec elle, il ſe perſuada qu'elle ſe défioit de ſon propre coeur, et joignant cette amère penſée à la peine que lui cauſoit la vanité légère de Mad. de Linières, il ſe crût certain de n'être plus aimé, et ſa réſolution fût alors promptement et invariablement priſe. — J'ai reçù, lui dit-il, un ordre de rejoindre mon régiment; je pars à l'inſtant, je viens vous dire adieu. — Un coup de foudre auroit moins frappé Mad. de Linières: — Vous partez, lui dit-elle? — Oui, je le dois. — Avec quelle indifférence vous m'apprenez? — Je vous reverrai dans peu, lui dit-il, et bientôt, affectant un air de dégagement, il lui parla d'objets indifférens. Adelaïde qui alloit lui apprendre le nouveau lien qui les uniſſoit, bleſſée jusqu'au fond de l'ame de ſa froideur, garda un profond ſi-

lence; elle ſe leva, ils s'avancèrent l'un vers l'autre; leur ſecret étoit prêt à leur échapper: je ne ſais quelle avidité de malheur fit garder le ſilence à Théodore; mais s'éloignant tout-à-coup avec un cri de douleur: — Adelaïde, s'écria-t-il, Adelaïde, adieu! — Elle reſta d'abord immobile, glacée: s'élançant enſuite pour le rappeller, elle vit ſa voiture s'éloigner avec rapidité, et ſa voix même ne pût être entendue. Elle courut chez lui, il n'y étoit pas retourné; elle fit partir un de ſes gens ſur la route de ſon régiment, il n'y avoit pas parû; elle envoya à ſa terre, on n'en avoit point de nouvelles. Folle de déſeſpoir et d'inquiétude, elle alla trouver ſon oncle, elle lui avoua ſon mariage, et le conjura d'aller chez la Princeſſe de Roſtain, pour lui demander ce qu'étoit devenu ſon fils. Le Baron d'Orville n'entendoit rien au déſeſpoir de ſa nièce: — Il eſt allé faire un voyage, lui diſoit-il, hé bien, quel mal cela lui fera-

t-il? — Enfin il partit cependant pour complaire à ſa nièce; au bout d'une heure, qui fut un ſiècle pour Adelaïde, ſon oncle revint. — Il n'y a pas au monde une plus abominable femme que votre belle-mère, lui dit il, je n'en ai pû tirer que des injures contre vous, des larmes pour ſon fils, et ce billet. — Adelaïde le ſaiſit avec tranſport. „Je ſerai deux mois „abſent, ma mère, pardonnez-moi de „ne pas vous dire où je vais; je veux que „tout le monde l'ignore; je jure de vous „revoir encore; dans deux mois je re„viendrai dans votre terre, près de celle „de Mad. d'Orfeuil, vivre ou mourir à „vos pieds." Adelaïde s'évanouit en liſant ce billet; ſon oncle la rappella à la vie, il voulut la conſoler, elle le repouſſa. Ne pouvant plus ſupporter ce monde, cauſe de tous ſes torts et de tous ſes malheurs, elle partit pour aller rejoindre Mad. d'Orfeuil. Que de réflexions douloureuſes ne fit-elle pas en route! que

de remords n'éprouva-t-elle pas! que de reproches n'adreſſa-t-elle pas à Théodore! Enfin elle arriva dans ce château, témoin de ſon bonheur. Son courier l'avoit précédée, et cependant perſonne ne vint au-devant d'elle. Ce témoignage d'indifference de la part de Mad. d'Orfeuil remplit ſon coeur de triſteſſe. Elle entra dans le ſalon; Mad. d'Orfeuil ſe leva et la ſalua froidement. — Dieu! s'écria Adelaïde; vous me réſerviez ce dernier malheur! — Elle prononça ces paroles avec tant de déſespoir, que Mde. d'Orfeuil en fut aſſez émue pour avoir le beſoin de lui faire des reproches. — Cruelle, lui dit-elle, que t'avoit fait le malheureux Théodore, pour unir ta deſtinée à la ſienne, pour rendre ſon coeur ſenſible victime de ton inconcevable légèreté? lis, s'écria t-elle, lis ton arrêt dans cette douloureuſe lettre, qui m'a déchirée par ma juſte pitié pour lui, par ma fatale tendreſſe pour toi. — Adelaïde, ſans lui répondre, lut cette lettre:

„Tout eſt fini pour moi, mon amie! „Un inſtant d'un bonheur, trop grand „peut-être pour un mortel, m'a ôté „pour jamais la force de ſupporter le „malheur. Je n'écris pas à celle qui le „cauſe; les plaintes, les reproches „m'échapperoient; elle voudroit ſe juſti„fier, je me rattacherois à ma chimère, et „me condamnerois à vivre. Vous le ſa„vez, Adelaïde me connoît comme vous: „l'ombre d'un changement dans le coeur „de ce que j'aime, ou la perte abſolue „de ſa tendreſſe eſt un malheur égal à mes „yeux. Je l'ai vu, ce changement; je „n'accuſe pas la vertu d'Adelaïde; ſon ame „eſt pure; ma peine eſt douloureuſe, ſans „être amère. Je puis encore adorer l'ob„jet que j'ai perdu; mais ſon coeur n'eſt „plus le même: peut-être qu'un autre a „ſû lui plaire; le monde au moins l'a dis„traite de ſon époux; ce n'eſt plus cette „Adelaïde, qui ne vivoit que pour nous. „Ah! Madame, je ne ſuis plus néceſſaire

„à ſon bonheur: pourquoi vivrois-je? Je „vais cependant ſeul ſur le ſommet des „montagnes, en préſence du ciel et de la „terre, réfléchir ſur ma deſtinée, ſur le „droit qu'ont les hommes de terminer „leur exiſtence. Si je puis vivre ſans bon-„heur, j'irai, loin de tout ce qui me fut „cher, conſacrer mon tems et mes forces „à quelques travaux utiles, dévouer ma „vie aux autres comme à mes ſemblables, „mais non plus comme à mes amis. Si „mon courage ne ſuffit pas à cet effort, „je reviendrai mourir près de vous et de „ma mère; peut-être auſſi, peut-être „aurai-je beſoin de la voir paſſer encore „une fois, avant de fermer les yeux pour „jamais. Adieu mon amie, adieu."

Comment peindre l'état d'Adelaïde? Pourquoi Théodore n'en étoit-il pas té-moin? Mad. d'Orfeuil n'y put réſiſter, et bien-tôt elle s'occupa de la conſoler. Mais ſa douleur inquiète ne pouvoit rece-voir aucun adouciſſement; elle vouloit

partir, elle vouloit rester; elle n'osoit espérer, elle avoit horreur de craindre. Aucun projet n'étoit adopté, aucun n'étoit rejetté, et sa douleur se représentant sous toutes les formes, épuisoit tous les genres de courage. Il étoit aisé de s'appercevoir que le remord déchiroit son ame; mais c'étoit par son ardeur à se justifier qu'on pouvoit le démêler. Mde. d'Orfeuil n'osoit la flatter de revoir Théodore; elle connoissoit si bien la profondeur de ses sentimens; cependant il avoit promis de revenir dans deux mois. Quels jours que ceux qui se passèrent pour Adelaïde! que son malheur la rendit digne de son époux! que des sentimens si profonds et si douloureux effacent aisément les lègères traces de la dissipation et de la vanité! Adelaïde conservoit encore le besoin d'espérer; il y a des malheurs qu'on ne peut concevoir d'avance; c'est la mort, rien n'en donne l'idée. Un jour qu'Adelaïde et Mde. d'Orfeuil se pro-

menoient ſur la route qui mène au château de Roſtain, elles virent des payſans qui s'en retournoient triſtement. Mad. d'Orfeuil les interrogea. Ah! dirent-ils, ſi vous ſaviez comme notre jeune maître eſt changé. — Votre jeune maître! — oui, — le Comte Théodore. Adelaïde à ces mots étoit déja ſans connoiſſance; on la rapporta au château: à peine reprit-elle l'uſage de ſes ſens, qu'elle ſe jetta aux genoux de Mad. d'Orfeuil. — Ah! lui dit-elle, allez, allez le trouver; juſtifiez-moi près de lui, portez-lui ces lettres qui lui prouveront que le Comte d'Elmont étoit aimé de mon amie, et que mon ſeul tort fut de recevoir un tel ſecret; peignez-lui le déſeſpoir dont vous êtes témoin depuis deux mois; apprenez-lui tout; hors l'enfant que je porte dans mon ſein: s'il repouſſe la mère, l'un et l'autre doivent perir. Juſtifiez-moi, obtenez mon pardon. Ah! pars, reviens, ſonge à l'état où je vais être. — Je vous

obéïrai, répondit Mad. d'Orfeuil, il ſera bien aiſé d'obtenir votre pardon; il m'en croira ſur votre coeur, maintenant, hélas! il n'eſt que trop digne du ſien; mais on vous a dit qu'il étoit bien changé? — Ce ſont des payſans que ſa parure négligée peut-être. . . . — Ah! mon amie, volez vers lui. — Mad. d'Orfeuil partit auſſi-tôt; pendant trois heures qu'elle fut abſente, Adelaïde put à peine reſpirer. Les battemens de ſon coeur ſoulevoient ſa robe; chaque minute, chaque bruit accroiſſoit une émotion qui paroiſſoit au-delà des forces humaines. Enfin, Mad. d'Orfeuil revint, Adelaïde ſi preſſée de ſon retour n'oſoit aller au-devant d'elle. Mad. d'Orfeuil entra avec une gaieté ſi contrainte, qu'Adelaïde fut plus effrayée de cet effort, que de l'air le plus ſombre; cependant, le beſoin de l'entendre retenoit ſa vie prête à lui échapper. — Il vous pardonne, lui dit Mde. d'Orfeuil, il vous aime, mais il eſt bien ma-

lade. — Hé bien, lui répondit Adelaïde, je rends graces au ciel, à préfent je puis mourir. Quand le verrai-je? — Il vous conjure d'attendre encore „quelques jours." — Dans quel état eft-il? — Elle fit cette queftion avec un accent fi lugubre, que Mad. d'Orfeuil fe fentit forcée de la raffurer. Adelaïde ne répondit rien, et refta plongée dans une rêverie profonde. A deux heures du matin elle pria fa tante de fe retirer, en lui difant qu'elle vouloit dormir. Mais dès que l'aurore parut, elle fe fit conduire dans la terre de Roftain, elle féduifit un jardinier, et fe cacha dans un bosquet, où la mére de Roftain venoit déjeûner tous les matins. Elle ne fit aucune question au jardinier: vingt fois elle ouvrit la bouche pour lui demander des nouvelles de fon maître; mais vingt fois la parole expira fur fes lèvres. Cachée dans le bosquet, elle pouvoit voir fans être vue. A dix heures du matin, par le plus beau

tems du monde, elle vit arriver la mère de Roſtain triſte et les yeux gonflés de pleurs. Un quart - d'heure après, une ombre, appuyée ſur deux hommes, dont la ſenſibilité ſembloit rendre les pas chancelans, s'approcha lentement. Adelaïde ne put pas d'abord le reconnoître; ou plutôt cherchant à ſe tromper, comme on évite un coup de poignard, elle fut une minute incertaine; mais bien-tôt le ſon de cette voix ſi chère ayant frappé ſon oreille, elle fit un cri et s'évanouit. Ce bruit attira l'attention des deux hommes qui ſoutenoient Roſtain; ils s'enfoncèrent dans le bois, et rapportèrent à ſes pieds ſon Adelaïde évanouie. Quel ſpectacle pour lui! quel ſpectacle pour ſa mère! Comme Adelaïde ouvroit les yeux, Mde. de Roſtain s'écrioit avec rage: — Otez de mes yeux celle qui a tué mon fils, ôtez de mes yeux la barbare qu'il nomme ſa femme. Roſtain à ces paroles retrouvant ſes forces s'écria: — Ma mère,

ne l'insultez pas; il y va de ma vie, il y va de mon respect pour vous; je ne me connoîtrois plus.

— Va, lui dit sa mère, expire à ses pieds: c'est tout ce qu'elle demande. Adieu. — Adelaïde n'entendoit rien; les yeux fixés sur Rostain, elle cherchoit à démêler quelques signes de vie dans ses traits défigurés. Restée seule avec lui, ils gardèrent d'abord le silence; mais tout-à-coup Adelaïde en sortit par les expressions les plus rapides et les plus passionnées: elle se justifioit, elle embrassoit ses genoux, et ne parlant que de son amour, vouloit se persuader que son sort dépendoit d'en convaincre son amant. — Hélas! mon Adelaïde, lui répondit Théodore, je crois à l'injustice de mon coeur, je crois à la pureté du tien, je n'accuse que moi de notre malheur. — De notre malheur, s'écria-t-elle, et l'avenir ne peut-il pas le réparer? Ce lien si cher qui nous unit, cet enfant que je porte dans mon

mon sein.... Ciel! cet enfant!- tu ferois mère? — Je la suis. — ô mon Dieu! s'écria-t-il, que vous ai-je fait pour me rattacher à la vie? — En achevant ces mots, il tomba dans un état de douleur si violent, que ses forces l'abandonnèrent. Adelaïde fit un cri, l'on vint: mais quel spectacle affreux n'eût-elle pas sous les yeux? Quels affreux symptômes de dépérissement et de mort? Mad. de Rostain ramenée par les cris d'Adelaïde, la repoussoit avec horreur. — Hélas! Madame, lui dit-elle, vous vous répentirez de votre injustice; vous saurez si je l'aime. — Rostain, revenant à lui, vit la terreur peinte sur tous les visages. — Ma mère, dit-il, souffrez Adelaïde auprès de moi; je ne peux plus m'en séparer; mais que j'entretienne un moment seul mon médecin. — On rapporta Rostain au château, Adelaïde le suivoit sans prononcer une parole; des tressaillements trahissoient seulement l'état de son ame;

son visage étoit immobile; le médecin entra, il sortit, sans qu'elle quittâ la porte contre laquelle elle étoit appuyée; il s'arrêta devant elle, et lui prit la main avec attendrissement. — Laissez-moi, lui dit-elle, laissez-moi. Savez-vous qui l'a tué? C'est moi, éloignez-vous. — Rostain demanda ensuite sa mère; elle passa avec fureur devant Adelaïde, et sortit peu de tems après fondant en pleurs. — „Allez, lui dit-elle, allez, il veut vous voir: contemplez votre ouvrage.“ — Madame, lui dit Adelaïde, Madame, j'ai besoin de vivre encore une heure, laissez-la moi. — Alors elle entra dans la chambre de Rostain sans lever les yeux sur lui, et s'assit à ses côtés. — Mon Adelaïde, lui dit-il, je demande à cette ame si courageuse et si sensible de m'écouter avec attention; j'ai de grands torts avec toi; ma fatale imagination me persuada que je n'étois plus aimé, quand ton coeur daignoit encore être sensible à mon amour.

La douleur, des moyens plus violens encore, m'ont tellement répondu de la fin de ma vie, qu'en venant dans ces lieux, j'étois assuré de porter la mort dans mon sein. Je ne te cache pas que ta présence, ta tendresse, ce gage de notre amour, font naître dans mon coeur des regrets et des remords cruels. Mais! hélas! le fil de ma vie ne peut plus se renouer; et croyant que je puis seul t'apprendre à supporter ma perte, j'ai voulu moi-même te l'anoncer. — Hé bien, lui dit Adelaïde, ton assassin, celle qui t'a plongé le poignard dans le coeur, crois-tu qu'elle te survivra? ne te vengerai-je pas? — Mon Adelaïde, non, tu respecteras l'enfant dont tu vas être mère, tu voudras conserver cet image d'un époux qui te fut cher, tu donneras cet enfant à ma mère; tu ne voudras pas que je meure tout entier, que mon souvenir ne reste pas dans ton coeur, et mes traits dans ton enfant; tu ne commettras pas

ce crime, tu ne me causeras pas cette douleur. — En entendant ces mots, Adelaïde tomba dans une rêverie profonde; elle se parloit à elle-même. — En effet, disoit-elle, son enfant doit m'être sacré; l'on peut retenir sa vie, l'on peut retarder sa mort: hé bien, s'écria-t-elle en se levant, hé bien, Théodore, devant Dieu je vous réponds de votre enfant. — Ah! mon Adelaïde, je peux mourir en paix, tu jures de lui donner le jour, de lui prodiguer tes soins, de l'élever. — Non, lui dit Adelaïde, avec cet accent ferme et sombre, qu'une résolution invariable peut seule faire trouver, non, j'ai promis seulement de lui donner la vie, c'est tout ce qu'il recevra de moi. — Adelaïde, quel est ton dessein? Adelaïde, veux-tu que j'emporte au tombeau ces craintes déchirantes? — Barbare, s'écria-t-elle, quand tu m'as quittée pour jamais, quand tu as fait couler dans tes veines le poison qui nous tue, ton coeur

a-t-il eû pitié de moi? Tu m'arraches ce que j'aime, tu m'en rends l'aſſaſſin, et tu me parles d'y ſurvivre? Pardon, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, pardon, va, tu n'entendras plus ces plaintes douloureuſes; je me ſoumets à mon ſort; mais interroge ton coeur; qu'il t'apprenne ce que je ſouffre, et te défende de me commander de vivre. — Comme elle achevoit ces mots, Mad. de Roſtain entra: Théodore lui recommanda avec force et ſa femme et ſon enfant. Cette malheureuſe mère, abattue par la douleur, ne pouvoit prononcer un mot: ſa violence, ſa tendreſſe, ſes défauts, ſes qualités, tout étoit anéanti. Adélaïde, les yeux fixés ſur Théodore, perdoit ſon ſoufle dès qu'il reſpiroit avec peine, ſembloit mourir avec lui. Tout-à-coup elle le vit pâlir: — Théodore, s'écria-t-elle. — Adelaïde, lui dit-il, viens mettre ta main ſur ce coeur qui n'exiſta que pour toi; ſonge que tu n'es pas coupable, ſon-

ge que je te laiſſe et mon fils et ma mère : ne m'oubliez pas. Adieu. — Sa tête ſe pencha ſur le ſein d'Adelaïde, et ce fut là qu'il expira. Les cris de ſa mère appellèrent du ſecours, on voulut approcher de lui : Adelaïde écarta de la main tout le monde ; on fit de nouveaux efforts pour l'arracher à ce ſpectacle. — Non, dit-elle, laiſſez-le moi ; vous voyez bien qu'il a voulu ſe repoſer ſur mon coeur. — Pendant vingt-quatre heures elle reſta dans cette attitude, demanda par intervalles quelque nourriture qu'elle prenoit avec un ſoin, qui contraſtoit avec ſa douleur ; Mad. d'Orfeuil vint la ſupplier de quitter ce corps inanimé. — Bien-tôt, lui dit-elle, vous ne le connoîtrez plus. — C'eſt vrai, répondit-elle, n'expoſons pas aux regards ſon viſage défiguré. Quelles ſont ſes dernières volontés ? — Dans le bosquet où vous vous êtes revus, il déſire qu'on élève ſon tombeau ; c'eſt-là, dit-il, qu'il eût voulu vivre ; c'eſt là que

ſes cendres doivent repoſer. — Il a raiſon, répondit-elle; c'eſt moi qui dirigerai cette auguſte cérémonie. — Toi? — oui. — Pourquoi chercher à déchirer ton coeur? — Non mon amie, c'eſt avec ces penſées que je puis occuper encore ce tems qu'il faut parcourir; laiſſe-moi faire, je veux vivre; cet enfant que je porte doit recevoir le jour; il faut que je conduiſe moi-même mon coeur; il eſt ſi prêt à m'échapper; va demander à Madame de Roſtain ſi ma préſence ne lui ſera point odieuſe. — Mad. d'Orfeuil revint lui dire, que la mère de Théodore la recevroit ſans peine. Pour la première fois Adelaïde entra chez elle ſans crainte. Elle trouva Mad. de Roſtain dans les convulſions du déſespoir, et cachant aveç peine l'horreur que lui cauſoit la vue d'Adelaïde. — „Ne vous contraignez pas „Madame, lui dit-elle; vous ne pouvez „rien ajouter à la ſituation de mon ame; „votre haîne ne durera pas; promettez-

„moi d'aimer l'enfant de votre fils, quoi-„que je fois fa mère; c'eſt tout ce que j'oſe „eſpérer." — Le calme d'Adelaïde avoit d'abord indigné Mad. de Roſtain: mais en l'examinant, quelque choſe de ſi ſombre et de ſi ſolemnel étoit répandu ſur toute ſa perſonne, qu'elle ne put ſe défendre d'en être émue: ſes yeux et ſa voix s'adoucirent; mais Adelaïde ne s'en apperçut point, et retombant dans ſa rêverie, elle ſe leva et deſcendit dans le jardin. En arrivant près du boſquet, elle treſſaillit; mais bien-tôt reprenant ſon courage, elle appella un homme chargé du triſte monument. — Vous le ferez très-ſimple, lui dit-elle; c'eſt remplir ſon intention; deux urnes ſeront placées ſur ce tombeau. — Deux? — oui, deux; il l'auroit permis, il m'avoit pardonné.— Le jour fatal de la cérémonie, Adelaïde conduiſit avec un courage inexprimable le funèbre cortège. Au moment où il s'arrêta, on la vit treſſaillir, et ſe jettant

à genoux elle pria longtems; puis se relevant, elle dit à Madame d'Orfeuil — Emmenez-moi, c'est trop. — En rentrant chez elle, une fiévre ardente la saisit. — Soignez moi bien, dit-elle à Madame d'Orfeuil; dans l'état où je suis, vous pourriez penser que la mort seroit un bienfait du ciel pour moi; mais vous ne savez pas qu'il faut que je vive pour accomplir ma promesse, qu'il le faut. — Les soins de Mad. d'Orfeuil, et la raison d'Adelaïde la sauvèrent. Madame de Rostain s'occupa beaucoup d'elle; Adelaïde y fut sensible, mais sans aucune expression vive; elle étoit plongée dans une rêverie profonde, dont elle ne sortoit jamais que par des signes de reconnoissance bienveillants, mais froids. Pendant quatre mois que dura sa grossesse, on la vit souvent seule, écrivant beaucoup, se promenant sans cesse près du tombeau de son époux, parlant peu, et cherchant à éloigner d'elle les soins et même les senti-

mens. Elle s'occupoit de Madame de Roſtain en ſilence; mais on voyoit qu'elle ne vouloit pas en être aimée, et qu'elle déſiroit ſeulement de la voir plus heureuſe, et dans un état de ſanté meilleur. Enfin un ſoir elle ſentit le commencement des douleurs; Mad. d'Orfeuil étoit avec elle, et pour la première fois un mot involontaire la trahit. — Ah! Dieu, s'écria-t-elle, voila donc le terme! — Mad. d'Orfeuil ne la comprit pas. Pendant les heures de ſon travail, Adelaïde ne donna pas un ſigne de ſouffrance. Sa penſée étoit ſi fortement abſorbée que ſon ame étoit déja ſeparée d'elle-même; tout ce qui l'environnoit étoit effrayé du contraſte de ſes nerfs en convulſion et de ſon regard tranquille; dès qu'elle fut accouchée, elle demanda qu'on lui apporta ſon enfant, et l'élevant au ciel d'une main défaillante — Théodore, s'écria-t-elle, ô mon cher Théodore! ma promeſſe eſt accomplie. — Alors par un mouvement

ſi rapide qu'il fut même impoſſible de l'appercevoir, elle prit des grains d'opium qu'elle tenoit cachés ſous le chevet de ſon lit, et ſortant de la ſtupeur où depuis quatre mois elle étoit plongée, elle pria Mad. de Roſtain et Mad. d'Orfeuil d'approcher. — La douleur que je contiens depuis quatre mois, leur dit-elle, auroit ſuffi pour terminer mes jours; mais un ſecours plus prompt vient d'en hâter la fin. Je dois vous l'apprendre. — Leurs cris l'interrompirent. — Ne me regrettez par, leur dit-elle, il y a long-tems que je ne vis plus; aucun ſentiment ne pouvoit entrer dans mon ame; je n'aimois plus rien, j'étois devenue féroce; ſi vous conſervez quelque ſouvenir de cet Adelaïde qui vivoit avant la perte de Théodore, ſi vous m'avez pardonné le malheur, dont ma coupable légèreté fut la cauſe, ma mère, ayez ſoin de votre enfant. L'experience des torts, l'expérience du malheur

a bien hâté mon esprit et mon ame; et celle qui pendant quatre mois a conçu le dessein de mourir, a jugé la vie sans les illusions qui l'embellissent; faites lire à mon enfant ce que j'ai écrit pour lui; parlez-lui beaucoup de son père; qu'il m'écoute et qu'il l'imite; et si mes torts l'indignoient contre moi, que mon malheur et ma mort en effacent l'horreur. — Elle parla encore quelque tems sans foiblesse et sans attendrissement. Dieu, la mort, l'avenir furent l'objet de ses réflexions profondes; mais rien de sensible ne lui échappa, jusqu'au moment où ses idées se brouillèrent: alors le nom de Théodore, celui de sa mère, de son enfant, de son amie, errèrent sans cesse sur ses lèvres; et dans peu d'heures elle expira, comme une personne que la mort délivre. Adelaïde fut placée ainsi qu'elle l'avoit voulu, ainsi qu'elle l'avoit mérité, auprès de son époux. Mde. de Rostain et Mad. d'Orfeuil, unies par le même

regrêt et le même désir, ne se séparèrent pas; elles élevèrent ensemble l'aimable fils d'Adelaïde; et la fermeté de l'une tempérée par la douceur de l'autre, fit un objet accompli du fruit infortuné de l'amour et du malheur.

III.

HISTOIRE DE PAULINE.

Dans ces climats brûlans, où les hommes, uniquement occupés d'un commerce et d'un gain barbares, semblent, pour la plûpart, avoir perdu les idées et les sentimens qui pourroient leur en inspirer l'horreur, une jeune fille, nommée Pauline de Gercourt, avoit été mariée à l'âge de douze ans à un négociant fort riche, et plus avide encore de le devenir. Ses plantations, son commerce, ses voyages occupoient seuls sa vie. Il s'étoit marié parce qu'il avoit, dans ce moment, besoin d'une grande somme d'argent pour faire un achat considérable de Nègres, et que la dot de Pauline lui en fournissoit

les moyens. Orpheline et mal élevée par un tuteur ami de son époux, et tout-à-fait dans le même genre, à treize ans, elle épousa M. de Valville, sans connoître le valeur de l'engagement qu'elle prenoit, sans avoir réfléchi ni sur le présent ni sur l'avenir. Pauline avoit un naturel aimable et sensible; mais à cette époque de la vie, de quel usage est ce don, si l'éducation ne l'a pas développé? On le retrouve, quand le moment arrive, où l'on peut s'élever soi-même, où l'on fait se servir de sa propre expérience; mais le meilleur naturel cède à toutes les premières impressions du monde, quand les principes ne le préservent pas. Pauline étoit belle comme le jour; tout ce que les romans nous racontent de la régularité des traits, du charme de l'expression, étoit réalisé par elle; et quoique sa jeunesse tînt encore à l'enfance, un regard souvent mélancolique caractérisoit déja sa physionomie. Pour son malheur M. de

Meltin venoit souvent chez M. de Valville; c'étoit un homme de 36 ans, aimable et spirituel, mais si dépravé, qu'aucun sentiment même de délicatesse ne remplaçoit dans son ame l'absence totale des principes de la morale. Il amusoit Pauline, qui, délaissée tout le jour par son mari, ne savoit que faire de son tems, ni de sa gaieté; il vouloit lui plaire, mais il s'apperçut bientôt qu'il n'y réussiroit pas; et sentant qu'il ne pourroit pas la séduire, il se flatta de la corrompre et de l'obtenir à son tour par cet horrible moyen. L'âge de Pauline ne peut l'arrêter; il la dévoue au malheur. Il est vrai que n'attachant pas d'importance à la vertu des femmes, il agissoit comme il pensoit. Meltin présente à Pauline un de ses cousins, nommé Théodore, jeune et sensible, du moins en apparence, et qui possédoit ce moyen de plus pour tromper. Théodore s'occupe de Pauline; il avoit lû quelques romans, il lui parle leur

leur langage, il l'attendrit, il parvient à lui plaire, ou du moins sa jeune ame s'attache à la première impression qu'elle éprouve, et croît sentir l'amour parce qu'elle a le besoin d'aimer. Théodore étoit certainement plus sensible que son cousin, et sur-tout incapable de tramer d'avance un projet immoral; mais il se laissoit facilement entraîner par ceux de Meltin, il auroit eû honte de lui montrer des scrupules; et comme il estimoit peu les femmes qu'il obtenoit, il se conduisoit légérement avec elles, il dansoit, et chantoit à merveille. Pauline avoit tous les talens; c'étoit la seule partie de son éducation qu'on avoit soignée. Ce rapport de goûts et d'occupations les attachoit l'un à l'autre, et plus encore, peut-être, les soins continuels que M. de Meltin se donnoit pour les réunir. Les sentimens vrais naissent d'eux-mêmes; mais un tiers peut enflammer une jeune tête pour l'objet de son penchant, plus

que cet objet lui-même; il persuade mieux, parce qu'il paroît sans intérêt à convaincre; on le croit plus que ses propres yeux, parce qu'on ne le soupçonne pas d'illusion. Un jour M. de Meltin donna un grand bal; toute la ville du Cap s'y rendit; la beauté de Pauline, la grace de Théodore enchantèrent tout le monde; on leur répétoit qu'ils devoient s'aimer, ils le crûrent. Théodore, ce jour-là, fut énivré de bonne foi. Meltin qui suivoit toujours ses infâmes projets enhardissoit Théodore, qui devenoit timide depuis qu'il aimoit sincèrement. L'excessive chaleur força Pauline à sortir dans le jardin; Théodore la suivit; l'heure, la nuit, le silence, l'égarement des plaisirs et des succès causèrent la honte de Pauline; ils se séparèrent, elle dans un état de trouble et de désespoir dont la violence surpassoit et les forces et les réflexions de son âge; lui moins heureux qu'agité, n'aimant pas assez Pauline pour se char-

ger du destin de sa vie, n'étant pas assez insensible pour voir avec indifférence le sort qui menaçoit cet enfant. Dans cet état il alla trouver son cousin; celui-ci, loin de diminuer son trouble, s'efforça de l'accroître. Théodore aimoit l'indépendance: son cousin lui peignit avec exagération l'esclavage auquel il alloit être condamné, et lui parlant avec enthousiasme des avantages qu'il trouveroit à remplir une place qu'on lui proposoit en France, il l'exhorta de tout son pouvoir à faire promptement ce voyage. Théodore qui étoit ambitieux, et que ses propres intérêts dominoient toujours, fut émbranlé par ce conseil. Cependant il alla voir Pauline; à peine pût-il la reconnoître: cet enfant étoit devenu une amante passionnée; son jeune langage étoit celui de la plus noble éloquence. Peut-être pouvoit-on s'appercevoir qu'elle s'exaltoit elle-même sur son sentiment, pour qu'il diminuât sa faute à ses

propres yeux; mais tout ce que l'amour peut imaginer de plus élevé, de plus romanesque, elle le développa à Théodore. Un semblable tableau l'effrayoit bien plus qu'il ne l'attachoit. Pauline fut frappée de sa froideur, et se livrant bientôt à la douleur la plus amère, elle lui jura de cesser de vivre, s'il n'éprouvoit pas les mêmes sentimens qu'elle. Théodore resta confondu de la violence de ses expressions; mais à travers la folie que son âge et sa situation pouvoient expliquer, il découvroit dans son ame des mouvemens nobles et purs qui lui causoient des regrets. Cependant loin d'être ramené par la douleur de Pauline, c'étoit une importunité de plus dont il éprouvoit le besoin de se délivrer. Il combattit ce désir pendant quinze jours encore; la triste Pauline ne s'appercevoit que trop de son éloignement; mais peu instruite dans l'art de captiver un homme tellement ami de l'indépendance qu'il craignoit même

d'être aimé, elle lui écrivoit sans cesse de longues lettres dans lesquelles son ame jeune et tendre se peignoit dans un style incorrect, extraordinaire et qui réunissoit le caractère de l'enfance aux sentimens d'un autre âge. Meltin tâchoit de la consoler; il n'y pouvoit parvenir; tous les projets les plus insensés s'emparoient tour à tour de sa tête, et ses organes, trop foibles pour ses pensées, étoient prêts à se déranger. Théodore effrayé de son état se détermina à l'abandonner; il avoit l'ame trop tendre pour supporter le spectacle de sa douleur; il trouva plus simple de la porter au comble en s'éloignant; il s'embarqua donc pour la France; mais il manda seulement à Pauline qu'il alloit passer deux mois dans une isle voisine, et défendit expressément à son cousin de révèler son secret. Pauline en recevant cette nouvelle, éprouva un désespoir si violent, que Meltin craignit pour ses jours; il la soigna avec assiduité; il étoit

lui-même épouvanté de la situation où ses horribles trâmes l'avoient conduite! Personne n'estimoit les femmes moins que lui, il n'avoit jamais voulu croire que l'homme qui cherchoit le premier à leur plaire eût à se reprocher leur honte; et de ce premier choix au second il ne voyoit que le hazard de différence. Son opinion à cet égard avoit relâché les principes de sa morale sous d'autres rapports: car c'est un ensemble qui ne peut exister sans toutes ses parties. Cependant il passoit pour un honnête homme, parce qu'il n'avoit été cruel et perfide qu'avec les femmes. La malheureuse Pauline absente de son mari, sans parens qui s'occupassent d'elle, sans autre société intime que celle de Meltin, passoit les jours entiers à s'entretenir de son malheur. Sa réputation avoit dejà éloigné plusieurs femmes d'elle; les unes désirant qu'on ne se souvint pas des torts de leur jeunesse, et commençant d'abord par les oublier elles-mêmes,

montroient un éloignement insurmontable pour un jeune enfant qui débutoit si mal; les autres, d'un âge plus rapproché du sien, cherchoient à se faire, par le choix de leurs sociétés, une considération à laquelle leur mérite personnel ne pouvoit pas suffire; d'autres, enviant simplement la beauté de Pauline, saisissoient un prétexte pour ne pas se montrer avec elle; et celles qui vouloient se faire remarquer par la bonté de leur ame, disoient avec un ton de tristesse qui leur concilioit tous les coeurs: *quel dommage que Pauline soit la plus légère des femmes! elle me plaisoit tant, que rien, je l'avoue, ne m'a fait une si vive peine que les torts affreux dont on l'accuse.* Cet intérêt si tendre perdoit Pauline plus sûrement que des critiques franchement amères. Elle savoit ce qu'on disoit d'elle, elle n'osoit se montrer dans le monde; sans instruction, sans habitude de s'occuper, elle ne pouvoit supporter la solitude qui nour-

rissoit son désespoir. Meltin ne la quittoit pas; Meltin cherchoit à lui persuader qu'elle ne pourroit s'arracher à sa douleur qu'en se livrant à un autre sentiment; quand elle l'entretenoit de son répentir, il lui répétoit toujours que ce répentir ne cesseroit qu'en adoptant les principes qui la mettroient au-dessus des préjugés de son enfance; enfin il lui présentoit le tableau du reste de sa vie, tantôt comme une suite de peines, comme des jours sans fin consacrés à la même pensée, tantôt comme un enchaînement varié de plaisirs et de succès. Le cœur de Pauline n'étoit pas convaincu; son esprit seul, égaré par le désespoir, lui persuadoit quelquefois qu'il falloit tout tenter pour s'arracher à la peine qu'elle éprouvoit. Elle étoit trop jeune pour supporter le malheur; elle étoit trop foible pour le surmonter. Enfin, après deux mois de douleurs, elle reçoit une lettre timbrée de France, dont l'adresse étoit

écrite de la main de Théodore. Elle perd connoissance en la voyant ; en revenant à elle, cette femme, cet enfant resta deux heures sans oser l'ouvrir : sa destinée étoit dans cette lettre ; ce n'étoit peut-être pas l'amour seul qui la glaçoit de terreur, c'étoit aussi la crainte du sort qui l'attendoit, de l'abyme dans lequel Meltin alloit l'entraîner. Enfin elle lit ces fatales lignes, qui lui annonçoient que Théodore, arrivé en France, abandonnoit pour jamais sa patrie, et la prioit de perdre jusqu'au souvenir de l'homme qu'elle avoit daigné préférer. Cette froideur, ce mépris l'indignent, l'irritent ; elle hait Théodore ; aucune pensée douce et tendre, aucun souvenir consolant ne peut adoucir l'amertume de son ame. Pendant huit jours, elle erre dans les jardins, comme une personne égarée ; Meltin veut lui parler, elle le repousse, et son ame agitée semble dans un état de folie. Enfin un jour elle s'approcha de Meltin avec

une physionomie plus sinistre que ses jeunes traits ne sembloient devoir l'exprimer. — Ecoutez, lui dit-elle, je n'ai pas quatorze ans; depuis un an vous me conduisez, je suis un enfant, mais j'expire de douleur; tirez-moi de l'abyme où vous m'avez plongée; que faut-il faire pour ne pas mourir? — Aimer celui qui vous adore. — Vous aimer, lui répondit elle, c'est impossible; je suis injuste, je suis ingrate même; mais je me sens de l'éloignement pour vous. — Soyez à moi, vous ne serez plus malheureuse; qu'allez-vous devenir, sans parens, et sans amis? moi seul je puis vous guider par mes conseils et par mes soins, vous rendre dans le monde la considération que vous avez perdue, je sais vous aimer et vous connoître, juger votre faute et vous la pardonner. Si je m'éloigne, vous serez livrée à vos regrets, à vos malheurs; moi seul je puis les dissiper; moi seul je saurai vous conduire et vous tenir lieu de

père, d'époux et d'amant. — Meltin s'efforçoit d'entraîner par ses séductions une ame que le vice révoltoit par instinct plutôt que par réflexion. — Quoi, se disoit Pauline; moi-même je ne pourrois plus m'estimer assez pour me plaindre; oserois-je penser à Théodore, quand j'aurois brisé tous les liens qui m'attachent à lui? Les femmes inconstantes et légères n'éprouvent point des douleurs pareilles aux miennes. Meltin assure qu'elles sont heureuses, mais quelle honte est la leur? Quelle destinée sera la mienne? — Telles étoient les pensées de la triste Pauline, et sous le ciel ardent de la ligne, dans la solitude et le désespoir, sa tête étoit prête à s'égarer. Meltin craignant de manquer sa conquête la menaça de l'abandonner, l'effraya sur son avenir; il fut, avec tout l'art que l'étude des femmes et de Pauline en particulier pût lui suggérer, la plonger dans un tel état d'incertitude et d'effroi, qu'il la vit

prête à perdre la raison avec la vie; dans cet instant sa défaite étoit facile; mais quel homme alors n'eût pas respecté cet enfant que le désespoir seul livroit en sa puissance? Cet homme ne fût pas Melfin. — Je suis donc, lui dit Pauline en frémissant, je suis donc une femme perdue! Ces viles créatures que j'ai vu mépriser sont donc semblables à moi; plus de retour vers cette vertu que je connois mal, mais dont le nom m'étoit si cher; hé bien! chargez-vous donc de ma destinée. Vous m'avez promis de me préserver du désespoir, c'est tout ce que je demande, je ne peux plus rien pour moi-même; c'est vous qui m'en répondez. — En achevant ces mots, elle le quitta, et il resta presque troublé de son triomphe, et n'osant y réfléchir, parce qu'il ne vouloit pas se le reprocher. Huit jours se passèrent pendant lesquels Pauline repoussoit avec effroi son nouvel amant; les remords n'en étoient point la cause,

son ame n'étoit point encore assez développée pour les éprouver, ou du moins pour s'en rendre compte; ce n'étoit pas non plus au ressentiment de la conduite de Meltin qu'il falloit attribuer cet éloignement involontaire. Pauline elle-même s'étoit précipitée dans l'abyme, ou du moins elle devoit le croire; l'art qui l'avoit conduite étoit invisible à ses yeux; mais un dégoût invincible, mais l'horreur d'un choix dicté par le désespoir, l'obligation de paroître aimer, d'aimer même celui qui a le droit de mépriser sa maîtresse, quand l'amour n'est point son excuse, portoit dans le coeur de Pauline un trouble, un malheur sans charme, un regret sans doux souvenirs, dont elle ne connoissoit pas encore ni l'agitation, ni le vuide. Dans cette perplexité, dans cet état qui ne lui permettoit de former aucun désir, ni de concevoir aucune espérance, elle apprit que son époux avoit fait naufrage, en revenant de la Jamaï-

que. Son testament lui rendoit la dispo-sition d'une fortune considérable; elle ne donna pas de larmes à l'homme qu'elle connoissoit à peine; aucun sentiment factice n'étoit entré dans son ame, aucun de ces mouvemens qu'on excite en soi pour pouvoir se permettre en conscience de les montrer aux autres; mais elle frémit de son âge, de ses fautes, et de son indépendance. Meltin au contraire, changeant en plan de fortune tous ses projets de séduction, s'applaudit d'un événement qui devoit lui faire trouver le meilleur des partis dans la plus jolie des maîtresses; il étoit si aisé de ramener l'ame de Pauline à des sentimens honnêtes, qu'il devoit se croire certain de la déterminer à l'épouser et de lui persuader que ses torts mêmes lui en faisoient un devoir. Pauline en effet, inquiéte, agitée, auroit accepté sa main sans un évènement imprévu qui la sauva de ce dernier malheur. Théodore, en arrivant au Havre, avoit été saisi

d'une maladie fort vive. Une Américaine, parente de Pauline, qui demeuroit près delà lui prodigua ses soins; mais rien ne put détourner le coup mortel dont il étoit frappé. La certitude de succomber changea son ame, ou plutôt toutes les illusions disparoissant au bord tu tombeau, il jugea la vie telle qu'elle doit se montrer aux yeux de l'homme sage. Le sort de Pauline l'attendrit; il s'entretint souvent d'elle, la respectable femme que la pitié retenoit auprès de lui, et lui peignant les projets et les moeurs de son cousin, lui montrant des lettres de Pauline, il l'intéressa vivement pour elle. Madame de Verseuil (c'étoit son nom,) étoit une femme d'un grand caractère, d'un esprit supérieur; elle avoit aimé le père de Pauline; ses parens s'étant opposés à leur union, les liens qu'elle forma la rendirent malheureuse, mais elle remplit ses devoirs avec une grande vertu. Veuve depuis quatre ans, sans enfans, riche, in-

dépendante, elle étoit venue s'établir dans une campagne sur le bord de la mer; elle alloit quelquefois au Havre pour rendre service à ses compatriotes, et demandoit toujours des nouvelles de Pauline, conservant un éternel intérêt pour la fille de l'homme qu'elle avoit aimé, profondément regretté, et dont le souvenir suffisoit à ses rêveries. Le danger dans lequel Théodore lui représenta Pauline l'émût jusqu'au transport, c'étoit une personne à qui rien ne paroissoit impossible que le mal; elle conçut le projet d'aller trouver Pauline, et de la sauver par ses conseils. Théodore expira en lui recommandant sa jeune et malheureuse amie, et Mde. de Verseuil s'embarqua après avoir reçu ses derniers soupirs. Arrivé à St. Domingue, elle s'informe de Pauline; elle apprend qu'elle est veuve, et se flatte aussi-tôt de l'emmener avec elle; son nom étoit connu de Pauline; la réputation qu'elle avoit laissée dans l'isle, les fer-

services qu'elle avoit rendus en Europe à plusieurs colons, ne permettoient pas d'ignorer ses vertus et ses lumières. Elle arrive à l'habitation de Pauline, et choisit pour lui parler, l'instant où elle savoit que Meltin étoit allé à la ville. Pauline émue, troublée de sa visite, croit en la voyant qu'elle doit tout savoir, qu'elle est sa conscience. Mde. de Verseuil commence par lui apprendre la mort de Théodore; un saisissement affreux, des larmes abondantes peignent une émotion qui tenoit à la fois dans Pauline du remords et du regret. Mde. de Verseuil lui remet une lettre qu'il a écrite en mourant, dans laquelle il l'exhorte à se livrer aux conseils de la femme respectable qui s'interesse à son sort, et la conjure de renoncer pour toujours à la société de son cousin; quelques mots sensibles, mais surtout des réflexions dictées par la morale et le repentir, terminoient sa lettre. Mde. de Verseuil parla longtems à Pau-

line; elle éprouvoit en l'écoutant une impreſſion impoſſiblé à rendre; ſon ame ſe développoit, des ſentimens jusqu'alors incertains, confus, s'éclairciſſoient et ſe fixoient: elle entendoit le langage qu'elle avoit déſiré ſans le connoître; elle voyoit ouverte devant elle la route qu'elle avoit cherchée; elle retrouvoit dans Mde. de Verſeuil le caractère qu'elle s'étoit repréſenté comme une chimère, dont elle avoit conçu l'idée ſans en avoir rencontré l'exemple; elle ſe laiſſoit aller au premier ſentiment d'un bonheur pur, lorsque tout-à-coup elle réfléchit ſur la ſeconde faute qu'elle avoit commiſe; et s'éloignant avec violence de Mad. de Verſeuil, — non, Madame, lui dit-elle, non, je ne ſuis pas digne de votre intérêt; je ſuis une malheureuſe que Méltin a de nouveau perdue; rien ne peut me relever de cet abaiſſement; et c'eſt en l'épouſant que je puis expier ma honte! — Quelle erreur, s'écrioit Mde. de Ver-

ſeuil, vous n'avez pas encore quinze ans, et vous voulez vous dévouer au ſupplice d'épouſer celui que vous ne pouvez eſtimer? — Mais je mérite le mépris de tout le mond; lui ſeul n'a pas le droit de repouſſer le malheur qu' il a cauſé. — Si jeune encore, ſi peu complice par votre ame des fautes qu'on vous a fait commettre, pouvez-vous croire qu'elles ne peuvent pas être réparées? — Jamais, jamais la honte en eſt ineffaçable. — Non, Pauline, lui dit Mde. de Verſeuil, cette honte n'exiſte déja plus à mes yeux; au nom de ce père dont la vertu t'auroit préſervée des pièges tendus à ton enfance, au nom de ce ſentiment ſi tendre que ſon ſouvenir et ta préſence ont fait naître dans mon coeur, viens, ſuis moi dans une autre contrée; mets l'immenſité des mers, mets plus encore, mets une éducation vertueuſe entre ton enfance et ta jeuneſſe, et je me charge de te faire oublier la première. — Pauline fut ébranlée;

Pauline céda enfin, et se jettant à ses genoux, lui jura de la suivre. — Ecoutez, lui dit-elle, il faut cacher ce secret à Meltin. Conduisez-vous généreusement avec lui; il s'est chargé de vos affaires, qu'il en conserve la direction; écrivez-lui simplement, mais d'une manière à lui ôter tout espoir de vous revoir jamais. Demain, pendant son absence, rendez-vous chez moi; il ne sait pas que je suis à St. Domingue; dans deux jours nous en partirons, dans deux jours vous serez à jamais séparée de la douleur et de la honte. — Pauline consentit à tout, et passa le jour entier dans une sorte de joie. Elle n'avoit pas encore assez réfléchi pour concevoir le malheur du souvenir des fautes qu'elle avoit commises; et tout lui sembloit réparée: elle frémit en voyant Meltin, et prétextant un grand mal de tête, elle échappa à la nécessité de feindre; art coupable qu'elle ignoroit, art auquel l'amour illégitime condamne, et qui fait

peut-être son plus grand crime. Le lendemain, à l'heure convenue, elle se rendit chez sa vertueuse bienfaitrice. En la voyant entrer, Mde. de Verseuil s'écria: ah! mon Dieu, je te rends grace, elle est à toi. — Le jour d'après elles s'embarquèrent. Une heureuse navigation les fit bien-tôt arriver dans cette maison charmante que Mde. de Verseuil possédoit à une lieue du port du Havre. La mer d'un côté, un bois touffu de l'autre, rendoient cette situation mélancolique et sombre. Là, Pauline retrouva le portrait de son père; là par degrés Mde. de Verseuil éclaira son esprit, en élevant son ame; une morale austère n'inspiroit pas tous ses discours; elle ménageoit un coeur qu'il ne falloit pas tourmenter par les remords. D'ailleurs, elle avoit aimé, elle étoit sensible; ce souvenir, cette qualité mêloient à sa vertu quelque chose de compatissant et de tendre, qui ne permettoit pas de la redouter; le malheur

et l'amour étoient deux mots, dont le fens profond et terrible ne lui fut jamais inconnu. Quiconque verfoit des larmes, quiconque favoit aimer fans être encore digne d'elle, n'en fut jamais repouffé. Loin que la gaieté de Pauline s'accrût, elle difparoiffoit chaque jour; en adoptant cette morale parfaite que Mad. de Verfeuil prêchoit avec tant de charmes, elle prenoit en horreur fa vie paffée, et fon aimable inftitutrice avoit fans ceffe befoin d'atténuer fes fautes à fes propres yeux. Quand Pauline lifoit avec Mad. de Verfeuil des ouvrages qui contenoient les maximes les plus pures, fouvent elle la quittoit avec précipitation, et couroit s'enfoncer dans le bois: Mad. de Verfeuil l'y retrouvoit baignant la terre de fes larmes. Lors même qu'elle fe permettoit la lecture de quelques romans, elle difoit fouvent à Mad. de Verfeuil, ceux-là du moins ont fuivi les loix de la délicateffe; ceux-là avoient pour excufe l'amour. Ja-

mais Mad. de Verſeuil ne pouvoit relever cette ame abattue par les remords; c'étoit la plus vertueuſe des femmes unie à la plus coupable; le paſſé inſéparable du préſent la pourſuivoit ſans ceſſe. Quand elle reſtoit ſeule, elle s'occupoit toujours; les ſouvenirs et l'eſpérance lui étoient également interdits; comment auroit-elle pû ſe plaire dans ſa rêverie? Quand elle rendoit des ſoins à Mad. de Verſeuil, quand elle exécutoit ſes oeuvres de bienfaiſance, et les accroiſſoit par ſes propres bienfaits, elle paroiſſoit heureuſe; mais ſi le moindre mot rappelloit l'Amérique, elle retomboit dans le déſeſpoir. Mad. de Verſeuil voulût un jour lui parler de ſa jeuneſſe, du bonheur de l'amour, et du beſoin d'être aimée; elle repouſſa cette idée avec horreur. — Moi! lui dit-elle, découvrir ou cacher ma honte à celui que je choiſirois? j'aimerois mieux mourir. — Elle prononça ces mots avec tant de force, elle parût ſi longtems émue après

les avoir dits, que Mad. de Verfeuil cher-cha à la diftraire de fes fombres idées plu-tôt qu'à les combattre. Mad. de Ver-feuil étoit bien loin de juger fon amie avec tant de rigueur; elle fongeoit à la marier, et vouloit enfevelir ainfi pour ja-mais dans l'oubli la dernière année de fon enfance. Le nouveau monde que Pauline habitoit favorifoit ce deffein. Un efprit fort, une morale pûre avoient guidé cons-tamment Mad. de Verfeuil dans tout le cours de fa vie; mais l'extrême délica-teffe d'une ame jeune et timorée lui fembloit de la déraifon, plutôt que de la vertu. Son afcendant fur Pauline cepen-dant ne s'étendoit pas jusque là; elle avoit fû la ramener dans le fentier de l'honneur, dont elle-même ne s'étoit ja-mais écartée; mais Pauline l'y devançoit par l'excès de fes remords et de fes re-grets. Quatre ans fe pafsèrent ainfi, fans que rien pût la déterminer à accompag-ner Mad. de Verfeuil dans les voyages

qu'elle faisoit au Havre. L'aspect des hommes lui faisoit horreur : la lecture seule et la société de Mad. de Verseuil pouvoient lui plaire. Elle acquit toutes les connoissances, elle développa son esprit de mille manières différentes. Sa beauté s'accrût dans le repos de la solitude; à 19 ans rien n'étoit plus accompli que Pauline; quelque chose de rêveur et de sauvage donnoit à sa figure un caractère romanesque; et la surprise de l'admiration étoit un premier hommage que personne ne pouvoit lui refuser. Pendant un voyage que Mad. de Verseuil fit au Havre, Pauline, comme à l'ordinaire, avoit refusée de la suivre lorsqu'elle reçut une lettre qui lui apprit que son amie avoit la fièvre, l'inquiétude la força de partir; elle arriva, elle la trouva mieux; elle voulut revenir aussi-tôt; son amie la retint malgré elle; mais dès qu'il arriva du monde Pauline s'enferma dans son appartement. Le soir Mad. de Verseuil lui

en fit des reproches, et lui parla de l'intérêt, de la curiofité que cette conduite avoit excitée dans le Comte Edouard de Cerney, colonel d'un régiment de dragons, en garnifon au Havre. Elle lui parla de ce jeune homme avec un enthoufiasme extrême; Pauline y prêta peu d'attention; mais cédant à la volonté de fon amie; elle alla le lendemain matin avec elle à une fête où le Comte de Cerney l'avoit invitée. Beaucoup de femmes fe rendirent d'abord à la promenade; elles aimoient toutes le Comte de Cerney; mais il n'en préféroit aucune. A 25 ans, il vivoit presque toujours feul; l'étude étoit fon premier penchant, et l'on croyoit plus à fa fenfibilité par l'expreffion de fon vifage que par fa conduite; l'amitié, l'amour ne rempliffoient point fa vie; la bienveillance et la bonté fembloient les feuls liens qu'on pût entretenir avec lui. Mad. de Verfeuil le peignoit ainfi à Pauline, en fe promenant avec elle fur l'es-

planade; mais elle ne s'appercevoit pas que Pauline étoit ſuivie par tous les jeunes gens de la ville: ils s'écrioient: qu' elle eſt belle! et l'environnoient avec un empreſſement qui commençoit à devenir importun. Pauline extrêment troublée dit à ſon amie: Pourquoi m'avez-vous amenée ici? voilà ce qu'on me répétoit à St. Domingue; voilà ce que je ne puis entendre ſans horreur. — La foule augmentoit, et la triſteſſe et l'effroi de Pauline ne lui permettoient presque plus de ſe ſoutenir, lorsque le Comte Edouard fendant la preſſe vint à elle; il s'apperçût de ſon trouble, et lui donnant la main pour la conduire dans la maiſon voiſine. — Madame, lui dit-il, c'eſt la première fois que de ſemblables hommages n'ont cauſé que de la terreur; puisque vous voulez être défendue de l'admiration, ſouffrez que je vous propoſe de vous placer ſur ces gradins entourés par quelques ſoldats, et dont la foule ne peut appro-

cher. — Pauline lui répondit par une ſimple révérence, et tremblant encore de revoir le monde après quatre ans d'une ſolitude abſolue, après tant de ſouvenirs douloureux, elle ſuivit Mad. de Verſeuil, et ſe plaça avec elle ſur l'amphithéâtre qu'on avoit élevé. Pauline un peu raſſurée ne pût s'empêcher d'admirer le Comte Edouard, ſa charmante figure peignoit à la fois la ſenſibilité et la hardieſſe; une douce pâleur excitoit l'intérêt, et l'expreſſion de ſes regards étoit animée par le courage et la fierté; des traits prononcés marquoient ſa phyſionomie, mais ſes cheveux blonds, ſon teint, ſes longues paupières mêloient la douceur et la timidité même à l'intrépidité des armes. Il fit manoeuvrer ſes dragons pendant près d'une heure avec une grace inexprimable; et chaquefois qu'il paſſoit devant Pauline, il la ſaluoit avec une expreſſion de reſpect qui rappelloit l'ancienne chevalerie; il alloit terminer ces jeux mili-

taires, lorsqu'à la dernière manoevre en avant, il entendit les cris d'un dragon fur lequel une partie de fon régiment avoit paffé. Le jeune Comte Edouard, émû par ces cris oublia le danger qu'il couroit. Retournant fon cheval, il fût renverfé lui-même par la charge de la cavalerie, et disparût fous les pieds des chevaux. Mde. de Verfeuil dans l'excès de fa frayeur s'avança avec précipitation; Pauline éprouvoit un fentiment plus vif encore; mais fe défiant d'elle-même, elle fuivoit à pas lents fon amie, tandis que fon coeur la devançoit. Tous les dragons confternés étoient defcendus de leurs chevaux; celui pour lequel Edouard s'étoit expofé, et qui n'avoit reçu qu'une légère bleffure, vouloit fe tuer de défespoir. Edouard, en effet, étoit fans connoiffance, et fa refpiration fembloit oppreffée par un coup affez fort dans la poitrine: on le rapporta dans la maifon de Mad. de Verfeuil, dont il occupoit une

partie; les chirurgiens arrivèrent: dès qu'ils eurent examiné les blessures d'Edouard, ils sortirent pour rassurer son régiment qui assiégeoit sa porte. Pauline s'avança vers eux pour les interroger; mais elle n'osa prononcer un seul mot: son visage cependant exprimoit tellement ce qu'elle vouloit dire, qu'ils lui répondirent sans qu'elle eût parlé. — Les blessures sont inquiétantes, lui dirent-ils; mais cependant, avec des soins, on peut espérer de le sauver. — Cette réponse plongea Pauline dans une si grande rêverie qu'elle ne s'apperçût pas d'abord qu'elle étoit seule au milieu de vingt officiers; mais le remarquant tout-à-coup, elle remonta précipitamment chez elle. Rentrée dans son appartement, l'agitation de son ame l'allarma, l'intérêt qu'elle éprouvoit l'effraya, et le souvenir de ses premières fautes l'ayant laissée dans une défiance perpétuelle d'elle-même, elle étoit mille fois plus craintive qu'une fem-

me d'une vertu ſans tache. Elle s'interdit donc d'envoyer ſavoir des nouvelles du Comte Edouard, et paſſa cinq heures dans un tourment inutile, cauſé par un ſcrupule exagéré. Mad. de Verſeuil qui n'avoit pas quitté le Comte Edouard, fit demander Pauline; elle deſcendit; Mad. de Verſeuil lui reprocha ſon abſence, et lui dit que le Comte Edouard s'en étoit plaint dès qu'il avoit repris l'uſage de ſes ſens. — Il faut que vous veniez le voir avec moi, ajouta Mad. de Verſeuil, toutes les Dames de la ville y ſont, et votre abſence ſeroit blâmée. — Pauline ne répliqua rien, et ſuivit Mad. de Verſeuil en tremblant. Le Comte Edouard étoit fort changé; on ne pouvoit le regarder ſans attendriſſement: toutes les femmes le témoignoient, et l'exagéroient même pour ſe faire honneur, et pour intéreſſer Edouard; mais elles manquoient ce dernier but: car Edouard ne répondoit que par une politeſſe fort ſimple à leur exces-

ſive ſenſibilité; mais en voyant entrer Pauline, il fut extrêmement émû; quel éclat en effet que le ſien! comme toutes les femmes diſparoiſſoient auprès d'elle! il lui parla avec plus de reſpect et moins de froideur; elle lui répondit avec une ſi grande réſerve, qu'il n'oſa continuer. Elle fut obligée de reſter auſſi longtems que Mad. de Verſeuil; mais à peine parla-t-elle et toutes les femmes ſe perſuadèrent aiſément que cette belle perſonne n'avoit pas le ſens commun. Elles exprimèrent cette opinion dès qu'elle fut parti; Edouard la combattit avec chaleur, et leur expoſa ſur la modeſtie d'une femme des principes qu'il ne leur parût pas galant de développer. Malgré la réſiſtance de Pauline Mad. de Verſeuil la forçoit à paſſer tous les jours deux heures chez le Comte Edouard; il crachoit le ſang, et l'on craignoit que le coup qu'il avoit reçu n'eût attaqué ſa poitrine. Qu'il eſt naturel d'aimer celui que l'on

craint

craint de perdre! qu'il l'eſt du moins de ſentir plutôt dans une ſemblable ſituation tout l'intérêt qu'il inſpire! que les ſoins que l'on rend à l'objet que l'on préfère attachent fortement à lui; et qu'il nous devient néceſſaire alors qu'il a beſoin de nous! Le ſentiment de Pauline ne pouvoit ſe remarquer cependant que par l'altération de ſon viſage; aucun mot, aucun mouvement ne la trahiſſoit; et ſa volonté dominoit tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. Cependant elle examinoit Edouard en ſilence, et ſes obſervations la forçoient à l'eſtimer et à l'admirer. Son ame étoit pleine d'énergie; il n'avoit de la jeuneſſe que l'exagération du bien; ſon eſprit voyoit juſte, mais ſon coeur ſentoit peut-être trop vivement. Un défaut, ou ſi on le veut, une qualité ſingulière à ſon âge et dans ſon pays le caractériſoit: c'étoit une grande auſtérité de moeurs. Il avoit été élevé par un père d'une vertu ſcrupuleuſe, il l'avoit

perdu il y avoit près de deux ans, et plein de respect pour ses opinions et ses maximes, l'oppòsition qu'il trouvoit dans le monde à sa manière de voir l'avoit fortifié et peut être même exagéré dans ses idées; il y tenoit par amour pour son père; il y tenoit aussi par la fermeté naturelle de son caractère. Rien de sévère dans les jugemens, rien de pédant dans la conduite n'éloignoit de lui; mais il avoit un sentiment de la perfection si vif et si sûr, qu'il s'étoit détaché successivement de tous ses amis parce qu'il ne pouvoit être entendu par eux; il croyoit toujours les aimer, quand il s'agissoit de leur rendre service; mais ces sentimens ne contribuoient point à son propre bonheur. Il avoit refusé les partis les plus avantageux, parce qu'aucune femme ne lui paroissoit ressembler au modèle de charmes et de vertus que son imagination et son ame désiroient de rencontrer. Son esprit susceptible de la plus grande attention

étonnoit dans ce qu'il étoit déjà, comme dans ce qu'il pouvoit devenir; et la chaleur de ses expressions ne portoit jamais atteinte à la justesse de son raisonnement. Pauline le remarquoit avec étonnement; mais chaquefois qu'Edouard admirant en secret sa réserve et sa modestie se plaisoit à parler devant elle de la vertu et de la pudeur d'une femme, lorsqu'il tâchoit de lui faire entendre qu'il ne pouvoit ressentir l'amour que pour une femme aussi parfaite qu'elle, lorsqu'il répétoit avec plaisir que le coeur d'une femme dès qu'il avoit connu l'amour n'étoit plus digne des mêmes hommages, ne pouvoit du moins mériter le même culte. Pauline sortoit souvent pour cacher ses pleurs; mais loin d'en aimer moins Edouard, elle approuvoit des sentimens d'accord avec son ame, quoiqu'ils blâmassent sa conduite. Chaque jour lui donnoit de nouvelles raisons de chérir Edouard et de s'en éloigner. Jamais elle n'avoit connu le

ſentiment qu'elle éprouvoit : comment comparer cet amour pur et tendre, qui confond votre vie dans celle d'un autre, qui ne vous permet plus d'exiſter que pour lui, avec ce délire d'une imagination égarée qui, s'élançant au-devant du bonheur, prend pour lui le premier objet qui s'offre à ſes regards, et promptement détrompée cherche en vain à prolonger ſon illuſion? Pauline liſoit dans ſon propre coeur; elle jugeoit toute la force de la paſſion qu'elle reſſentoit; mais réſolue à ſe dominer, Mad. de Verſeuil elle-même ne pouvoit la deviner. Edouard timide et tremblant n'oſoit adreſſer un ſeul mot d'amour à l'objet qu'il adoroit; elle cauſoit librement avec lui ſur des objets indifférens; lui-même entraîné par ſon eſprit, par celui de Pauline, trouvoit du charme dans ces converſations: un intérêt plus vif ſembloit animer leurs discours; ils ne parloient de rien enſemble comme ils en auroient parlé à d'autres;

mais dès que le Comte vouloit seulement approcher du sujet dont son coeur auroit eu tant de besoin de s'entretenir, l'air froid et sérieux de Pauline le forçoit à s'arrêter aussi-tôt. Cependant la santé d'Edouard depuis deux mois ne se rétablissoit pas; l'air de la campagne lui fut ordonné, et Madame de Verseuil lui proposa un appartement chez elle. Comme son voeu le plus cher étoit d'unir Edouard avec Pauline, elle favorisoit ses sentimens. Pauline montra à son amie un mécontentement extrême de la proposition qu'elle avoit faite au Comte; ces reproches plus vifs qu'il n'appartenoit au caractère de Pauline entrainèrent Mad. de Verseuil à se plaindre de son ingratitude envers celle qui ne vouloit que son bonheur, et croyoit l'assurer en l'unissant au Comte. Pauline profondément émue, se répentant d'avoir pû déplaire à son amie, embrassa ses genoux en fondant en pleurs. — Ah! s'écria-t-elle, avez-vous

donc oublié qui je ſuis? quelle chimère pourſuivez-vous pour moi? quel préſent avili voulez-vous faire à l'homme que vous aimez? — Cruelle, répondit Mad. de Verſeuil, n'ai-je pas le droit de te juger, n'ai-je pas formé ton ame? ne ſais-je pas combien elle eſt digne d'Edouard? — Otez-donc, s'écria Pauline, ôtez-donc de mon coeur les ſouvenirs qui me dégradent, faites que je me ſupporte moi-même: je croirai alors peut-être mériter l'opinion des autres. Sans doute, pourquoi vous le cacherois-je? ſans doute Edouard eſt l'objet le plus parfait que mon imagination ait pû ſe peindre; mais je m'eſtime trop pour me croire digne de lui; mais il m'en coûteroit trop pour confier ma honte à ſa vertu. Je ſuis condamnée à l'éternel ſupplice d'éprouver un attachement que je ne mérite pas d'inſpirer; le paſſé a jetté ſur ma vie un ſort dont rien ne peut me délivrer; mes nouveaux ſentimens ont fait naître dans mon

ame des regrets plus amers sans nouvel espoir. — Mad. de Verseuil alloit lui répondre, Edouard entra, il vit que Pauline avoit pleuré, il s'approcha d'elle avec précipitation, elle couvrit son visage, il saisit sa main, et prononça deux fois son nom avec une émotion inexprimable. — Jamais, jamais, lui dit-elle, répondant à sa pensée; et s'enfuit aussi-tôt. — Edouard resta immobile; Mad. de Verseuil tâcha de le rassurer, en rejettant sur la timidité de sa nièce et sur la crainte d'un nouveau lien les mouvemens extraordinaires dont il avoit été le témoin. Elle ranima son espérance. Ils partirent tous les trois pour la campagne. Edouard et Pauline en se voyant, en se parlant sans cesse, sentoient tous les jours accroître leur passion l'un pour l'autre; mais la résistance de Pauline sembloit augmenter à proportion de son admiration pour son amant: cet inconcevable mystère le désespéroit, il imploroit Mad. de Verseuil

pour le lui découvrir; ses réponses vagues ne le satisfaisoient pas. Mad. de Verseuil en se promenant un jour avec lui, en écoutant ses louanges sur la pûreté du coeur de Pauline, sur la réserve de ses manières, se hazarda à lui demander: s'il ne croyoit pas possible d'aimer et d'estimer une femme qui, revenue des premiers égaremens de sa jeunesse, les auroit expiés par son répentir? — Je crois, lui répondit-il, que devant Dieu et devant les hommes tous ses torts sont effacés; mais il existe un seul objet aux yeux duquel elle ne peut les réparer, c'est son amant ou son époux. Ce n'est point comme moraliste que je considére une question que sous ces rapports généraux l'indulgence doit résoudre; c'est comme homme sensible, comme homme qui fait aimer avec idolâtrie, que je n'hésite pas à prononcer qu'il ne peut exister de bonheur avec une femme dont les souvenirs ne sont pas purs; elle est nécessairement

inquiette de l'opinion que fon amant peut avoir d'elle; il craint lui-même de prononcer un feul mot qui l'humilie, et cette défiance mutuelle leur fait fentir qu'ils font deux. Le coeur d'une femme n'eft dans toute fa perfection que quand il s'ignore lui-même; et les impreffions qu'elle reconnoît, les émotions qu'elle fe retrace n'ont jamais la même énergie. Si malgré fes fautes elle aime pour la première fois, l'on a flétri fon coeur avant de le toucher; fi elle a déjà connu l'amour, elle compare fans ceffe ce qu'elle a éprouvé avec ce qu'elle reffent, et les fouvenirs prêtent un grand charme aux fentimens, ils font plus touchans dans l'éloignement du paffé. D'ailleurs, une femme qui fait un fecond choix fait par fon expérience qu'on peut ceffer d'aimer, et dès qu'on conçoit cette idée, il n'y a plus de véritable amour. — Que vous êtes injufte et févère! lui répondit Mad. de Verfeuil, quoi! vous ne croyez pas

qu'un coeur puiſſe s'épurer par le répentir? quoi! vous ne ſentez pas qu'une femme malheureuſe par ſes premiers égaremens s'attache avec plus de transport à l'homme qui les lui pardonne, et croyant lui devoir ſon exiſtence entière, ajoute à la paſſion tous les liens de la reconnoiſſance? D'ailleurs, il eſt des torts ſi étrangers à l'ame, tellement excuſés par les circonſtances qui les accompagnent, qu'ils reſſemblent bien plus à un malheur qu'à une faute. — Cela ſe peut, répondit Edouard; mais je veux m'unir à celle que j'admire plutôt qu'à celle à qui je pardonne; et ce ſentiment eſt ſi fort en moi, que ſi j'ai moi une femme qui réunit tous les agrémens de Pauline ſans avoir toujours poſſédé ſes vertus, j'en mourois de douleur; mais je m'en ſéparerois, non pour moi, mais pour elle; non peut-être même à cauſe de ſes torts, mais parce que je les ſaurois, et qu'elle ſeroit malheureuſe et presque humiliée

de la générosité que j'exercerois envers elle. — Ces derniers mots fixèrent d'autant plus l'attention de Mad. de Verseuil qu'ils sembloient la confirmer dans son dessein. Son ame étoit honnête; mais elle vouloit le mariage de Pauline à quelque prix que ce fut, et ce desir passionné l'égara. Edouard se montroit si tendre, il parloit de son amour avec tant d'énergie, de son malheur avec un désespoir si sombre, que Pauline attendrie étoit prête à lui revèler son secret. Rien ne servoit à le lui faire deviner; elle lui disoit quelquefois: „un obstacle invincible nous sépare; je ne suis pas digne de vous." — Son enthousiasme pour elle étoit si grand, le caractère de Pauline étoit si parfait, sa conduite si pure, que rien ne pouvoit exciter un soupçon dans le coeur d'Edouard; souvent il la louoit avec un enthousiasme qui lui perçoit le coeur, et repoussoit ainsi la triste confidence à laquelle Pauline étoit au moment de se décider.

Enfin, un jour elle alla trouver Mad. de Verſeuil, et lui peignant ſa paſſion pour Edouard. — Il faut que je choiſiſſe, lui dit-elle, entre l'aveu de ma honte ou le ſacrifice abſolu de mon amour; je ne puis continuer à voir Edouard; je ne puis nourrir dans ſon ame un ſentiment qui fera ſon malheur; il faut me ſéparer moi-même de cet objet qui m'eſt ſi cher ou lui donner la force de le faire, en me montrant à lui, non telle que je ſuis, mais telle que j'ai mérité qu'on me juge. — Mde. de Verſeuil effrayée lui raconta, quoiqu'en l'alterant, une partie de ſa converſation avec Edouard, et ſe ſervant de ſon aſcendant ſur elle, peut-être même du prix qu'elle attachoit à l'amour d'Edouard, à ce ſentiment qu'elle craignoit de perdre avec ſon eſtime, elle ſut enchaîner ſa confiance. Mad. de Verſeuil lui peignit avec force l'auſtérité du caractère d'Edouard, lui jura qu'il étoit aſſez ſage pour déſirer lui-même d'igno-

rer les torts de celle qu'il aimeroit; et fortifiant dans Pauline le ſentiment de honte et de modeſtie qui l'avoit retenue tant de fois, elle en obtint la promeſſe de garder ſon fatal ſecret. Mais rien ne pût la détourner d'ordonner au Comte de s'éloigner, et de renoncer à elle pour toujours; malgré les prières de ſa véritable mère, de celle à qui elle devoit bien plus que la vie, elle alla trouver Edouard, et n'ayant pas la force de ſoutenir longtems l'effort qu'elle faiſoit ſur elle-même, elle lui dit ſans ménagement, et avec une précipitation extrême qu'elle le prioit de partir, et de ne la revoir jamais. A ces mots il tomba ſans connoiſſance à ſes pieds; peu s'en fallut qu'elle n'expirât à cette vue; elle appella du ſecours, et lui prodigua les noms les plus tendres: le délire de la paſſion au déſespoir ſe peignoit dans les paroles entrecoupées et ſans ſuite que lui inſpiroit le touchant ſpectacle de cet amant ſi cher, expirant à ſes pieds.

Mad. de Verſeuil accourût; on ranima Edouard, Pauline raſſurée ſe retira, Mad. de Verſeuil, ſervant pendant deux jours d'interprête aux deux amans, eſſaya, mais en vain, d'ébranler la réſolution de Pauline. Edouard enfin lui fit dire qu'il partiroit le lendemain; Pauline interrogea Mad. de Verſeuil pour ſavoir avec quel accent il avoit prononcé ces mots terribles? — Avec fermeté et triſteſſe, lui dit-elle, c'eſt tout ce que j'ai remarqué; vous faiſes ſon malheur et le mien, Pauline: ce n'eſt pas là de la vertu. — Elle ſortit après ce reproche, et laiſſa Pauline à ſes réflexions. La plus belle ſoirée du monde ſuccédoit au plus beau jour. Pauline prit ſa harpe dont elle avoit joué tant de fois pour ſon amant; ſe flattant peut-être que le hazard l'amèneroit ſous ſa fenêtre, elle chanta cette romance qu'elle n'avoit jamais oſé lui faire entendre, parce qu'elle ſuffiſoit pour l'éclairer.

1.

Edouard, renonce à me ſuivre,
Je ſuis indigne de ta foi;
Pour ton bonheur je ne puis vivre,
Mais j'oſe encor mourir pour toi.
C'eſt déformais la ſeule gloire
Qui puiſſe contenter mon coeur;
Tu peux avouer ma mémoire,
Et ma vie eſt ton déshonneur.

2.

Ce coeur ſi pur qu'en toi j'admire
De te quitter me fait la loi;
J'ai profané ce qu'il m'inſpire,
Et le paſſé s'attache à moi.
En vain par l'amour énivrée
Je ne veux voir que l'avenir;
Mon âme eſt bientôt dévorée
Par le tourment du ſouvenir.

3.

Je nourris encor l'eſpérance
Que tu peux toujours me chérir;
Au ſein de cette confiance
Il faut ſe hâter de mourir.
Mon ſecret pourroit la détruire;

Et dans l'abyme des douleurs
J'aurais pour un jour de délire
Privé mon tombeau de tes pleurs.

Pauline écouta quelque tems après avoir fini de chanter: elle n'entendit rien; les occafions qui auroient pû amener une explication entre elle et fon amant fembloient la fuir, et le courage lui manquoit pour les faire naître. Elle n'étoit pas fortie dans la crainte de rencontrer Edouard; mais il alloit partir dans la nuit même, elle ne devoit plus le revoir, il pouvoit la croire ingrate, infenfible; elle fe reprochoit une perfonnalité coupable qui l'empêchoit de diminuer aux yeux de fon amant le prix de l'objet qu'il perdoit; le répentir s'empara de fon ame; le befoin d'entendre encore celui qu'elle aimoit avec tant d'yvreffe fit naître et fortifia ces réflexions. Elle defcendit d'abord dans le jardin, efpérant que le hazard la ferviroit. Elle fe promène jusques fur le bord de la mer, et s'abymant dans fa rêve-

rêverie, elle fonge à l'invariable tableau du paſſé, à l'effrayant aſpect de l'avenir; et ſon ame plongée dans la mélancolie s'élève vers le ciel, dont l'indulgence peut ſeule effacer les ſouvenirs. Un bosquet la cachoit, elle entend du bruit, elle regarde ſur le rocher qui s'avançoit dans la mer, elle apperçoit ſon amant à genoux, les cheveux épars, et dans l'attitude du déſespoir. Auſſi-tôt elle devine, auſſi-tôt elle eſt certaine de ſon projet, et craignant le tems qu'il faut pour monter jusqu'à lui — Edouard, lui cria-t-elle, Edouard, arrêtez. — Il entend ſa voix, il ſe lève, il la voit prête à s'élancer vers lui. — N'approchez pas, lui cria-t-il, ou je me jette à l'inſtant dans cet abyme, pour y fuir votre aſcendant. — Pauline effrayée, n'oſant avancer, tombe à genoux et l'implore. — Au nom de l'amour que j'ai pour toi, Edouard. — De l'amour, barbare! dis de la haine. — Descends, viens près de moi. — Non,

non, répondit-il avec fureur, tu vas jouir! — et son mouvement fut terrible. — Je suis à toi, lui cria-t-elle, je suis ta femme! — Elle n'en pût dire d'avantage; mais il l'entendit. — Ecoute, ne m'abuse pas; jure devant Dieu, devant cette mer qui m'alloit prêter son azyle, que tu m'aimes, et que ton sort sera demain pour jamais uni au mien. — Je le jure, dit Pauline; elle s'évanouit en prononçant ces mots; la terreur avoit captivé quelque moment son ame prête à s'échapper, mais rassurée, elle n'avoit plus la force de vivre. Edouard énivré de son bonheur, émû peut-être aussi d'avoir contemplé la mort d'aussi près, rapporta Pauline au château comme un homme égaré; il ne s'appercevoit pas du danger que son état lui faisoit courir; il croyoit en être entendu, il croyoit qu'elle lui répondoit. Mad. de Verseuil le tira de cette absorbation effrayante en sécourant Pauline. Dès qu'elle fut revenue à elle,

Edouard transporté courut au Havre pour préparer la cérémonie du lendemain. Mad. de Verseuil, restée seule avec Pauline, lui représenta avec force que c'étoit donner une seconde fois la mort à Edouard que de lui présenter un obstacle quelconque à leur union; Pauline ébranlée par le spectacle affreux dont elle avoit été témoin, par l'image de son amant prêt à se précipiter dans la mer, n'étoit pas entiérement à elle. Le bonheur suprême qui l'attendoit, le sentiment de la faute qu'elle alloit commettre, la plongeoient dans une sorte d'égarement dont les effets ne pouvoient ni se prévoir, ni se juger. Edouard revint, Pauline ne disoit pas un seul mot: Edouard étoit inquiet de son bonheur, il sentoit bien qu'il l'avoit usurpé; il ne vouloit pas se l'avouer, et prononçoit seulement quelques phrases sans suite et d'un sens souvent contraire sur l'état où il voyoit Pauline. Mad. de Verseuil ne les quittoit pas, et

contenoit ſa pupille par l'ascendant de ſa préſence. On eut dit qu' Edouard d'accord avec Mad. de Verſeuil voulût confirmer ce qu'elle avoit dit à Pauline; il lui répétoit, comme s'il eût encore conſervé quelques craintes, que ſa vie étoit attachée à ce qu'elle ne changeât rien à ſa ſituation préſente; qu'il ſe ſentoit dans l'impoſſibilité de rien perdre de ſon bonheur ſans en mourir; qu'il n'avoit jamais éprouvé ce qu'il reſſentoit, et que pour la première fois il reconnoiſſoit qu'il eſt des moments de la vie où toute puiſſance ſur ſoi-même eſt anéantie. Quand Pauline vouloit parler, il l'interrompoit dans la crainte d'entendre un ſeul mot qui troubla le ſentiment de bonheur dont il jouiſſoit depuis ſi peu d'inſtans. Enfin, le prêtre, qu'on ne croyoit mandé que pour le lendemain, arriva le ſoir même, ſans qu'Edouard et Pauline fuſſent reſtés ſeuls un inſtant. Pauline prononça les voeux les plus chers à ſon coeur, comme

une victime qui se dévoue. Si son époux, à travers sa douleur, n'eut pas vingt fois reçû l'assurance de sa passion pour lui, la peine qu'elle témoignoit l'auroit empêché d'accepter sa main; mais certain d'être aimé, il attribuoit à la pudeur, à une bizzarrerie de caractère l'état affreux de Pauline. Mad. de Verseuil l'entretenoit dans cette idée, et son bonheur faisoit le reste. Dès que la cérémonie fut achevée Mad. de Verseuil prit à part Pauline, et lui dit — Je n'ai pas besoin, je crois, de vous apprendre que vous seriez la plus coupable personne du monde maintenant, si vous pouviez confier votre secret à votre époux. Vous troubleriez à jamais son bonheur, et c'est alors qu'il pourroit avec justice vous reprocher un mystère tout-à-la-fois gardé et révélé pour son malheur. — Ah! sans doute, lui, répondit Pauline, sans doute une première faute rend la seconde nécessaire; mais c'est vous seule qui m'avez entraînée, vous seule qui

faites le crime et le désespoir de votre coupable Pauline. — Cruelle, lui dit Mad. de Verfeuil en verſant des pleurs, ſuis-je donc ſi coupable d'enſevelir dans l'oubli un ſecret dont les mers et le tems nous ſéparent à jamais; un ſecret que toi ſeule peux apprendre à ton époux, et dont il déteſteroit lui-même la fatale connoiſſance? ces reproches ſont-ils le prix que tu devois à ma tendreſſe? — Ah! ma mère, ah! mon amie! pardon, s'écria Pauline, le ſort en eſt jetté; puiſſe-t-il être heureux! puiſſiez-vous ne pas vous répentir de tout ce que vous avez fait pour moi! — Edouard entra, il venoit de recevoir une lettre d'affaires qui l'obligeoit à partir pour Paris dans peu de jours, il demanda à Pauline de l'accompagner; mais elle le ſupplia de permettre qu'elle fixa à jamais ſa demeure dans cette ſolitude, et lui rappellant ſes goûts et ſes promeſſes, elle obtint ſon aveu.

—

Les premiers jours de l'union de Pauline et d'Edouard ne reſſemblèrent pas au commencement du lien le plus heureux qui ſoit ſur la terre, quand c'eſt l'amour qui l'a formé. Pauline avoit un ſentiment de triſteſſe et de honte, un deſir, une crainte de parler, qui devoit paroître extraordinaire à ſon époux; mais il attribuoit à la timidité un trouble qui, cependant, avoit encore d'autres caractères; et la douleur que Pauline témoignoit de ſon départ, la paſſion qu'elle montroit pour une ſolitude qui devoit les réunir ſans aucune diſtraction, calmoient toutes ces craintes. Il partit enfin, et les larmes de Pauline marquèrent ce cruel inſtant. Pendant une abſence de deux mois Mad. de Verſeuil déchira pluſieurs fois des lettres de Pauline pour Edouard qui contenoient le récit de ſes fautes; mais dès l'inſtant que Pauline s'apperçût de ſa groſſeſſe, ſes incertitudes ceſſérent, ſa réſolution fût priſe, elle vit ſon époux

dans l'impoſſibilité de l'abandonner; elle ſentit le beſoin de l'attacher chaque jour davantage à la mère par l'enfant; et à l'enfant par la mère, et calmée par l'idée d'un devoir, elle fut moins tourmentée par ſon ſecret. Edouard revint; le bonheur d'être père l'ényvroit d'avance. Quand la providence réunit à ce lien ſi cher tout le preſtige de l'amour, quand l'enfant qu'on chériroit comme le ſien eſt encore l'image de l'objet qu'on aime, quand on retrouve dans l'ame qu'il eſt ſi doux de développer celle qu'il eſt doux de reconnoître, quel bonheur peut exiſter au-delà de cette intime réunion des ſentimens les plus faits pour le coeur de l'homme? Malheur à celle qui n'a pas connû le bonheur d'être mère! plus malheureuſe mille fois la femme infortunée qui l'a connû pour le perdre, et voit dans chaque année qui s'écoule celle qui devoit accroître les qualités, ou les charmes de ſon enfant! malheur auſſi à celle

qui a reçû ce bienfait ſans en jouir, et dont le coeur a pû méconnoître un attrait auſſi involontaire qu'ineffaçable! Pauline, Edouard ſurent goûter un tel bonheur, et tous les devoirs animés par la paſſion la plus vive occupèrent leur ame. Du moment où Pauline eût donné le jour à un fils, elle fût véritablement heureuſe; elle repouſſoit des regrets douloureux pour s'occuper de ſon époux, de ſon enfant et de Mad. de Verſeuil, elle évitoit avec ſoin toutes les converſations qui pouvoient ramener au tems de ſon premier mariage; et ſi ces ſouvenirs lui coutoient encore des larmes, elle ſe perſuadoit qu'elle acquittoit aſſez par cette peine le tribut que l'humanité doit au malheur. Hélas! quelle erreur étoit la ſienne! quelle triſte loi du fort égaliſe les deſtinées! Loin que cette penſée conſole les ames douces, c'eſt en contemplant le bonheur des autres qu'elles ſupporteroient mieux leur propre infortune. Un

jour Edouard étoit allé dîner au Havre; il revint plus tard qu'il ne l'avoit annoncé; Pauline alla au-devant de lui; elle vit ſur ſon viſage une altération inexprimable; il voulut le nier, elle n'en fût que plus certaine, et dans l'inſtant ſon émotion devint ſi vive, qu'Edouard ne fut plus le maître d'y réſiſter. Depuis un an il n'avoit pas eu un ſeul mouvement caché pour elle: dans une telle union il ne peut exiſter un ſecret. — Hé bien, lui dit-il, vous le voulez: vous ſerez peut-être indignée de me voir de la colère quand je ne devrois témoigner que du mépris; mais ma paſſion pour vous et pour votre gloire eſt mon excuſe. Je dinois aujourd'hui chez un négociant que vous connoiſſez; un homme dont j'ignorois le nom, mais arrivé de St. Domingue depuis hier, s'y trouva; la converſation tomba ſur la beauté des femmes; un jeune officier dit que la pupille de Mad. de Verſeuil étoit la plus belle perſonne

qu'il eut vue de sa vie. Qui? s'écrie cet étranger, Pauline de Gercourt, la veuve de M. de Valville? — Oui, répondit l'officier. — „Ah! je l'ai connue beau„coup, reprend l'étranger; ce que vous „dites est vrai; mais si son caractère s'est „formé comme ses traits, elle doit être „un peu vive maintenant; quand elle est „partie à l'âge de 14 ans, elle n'avoit en„core cédé qu'à deux inclinations. Je „pense que depuis vous vous êtes chargés „de vaincre des principes aussi sévères. „La fureur m'a transporté; on a voulu „d'abord l'avertir du lien qui nous unit; „mais j'ai exigé le silence. L'étranger a „soutenu son horrible calomnie; mais „s'appercevant à la fin de l'imprudence „qu'il avoit commise, le mépris dont je „l'avois couvert ne lui a pas permis de se „rétracter. Il s'appelle Meltin." Pendant qu'Edouard achevoit ce récit, une pâleur mortelle couvrit le visage de Pauline, tout son corps trembloit, et la vio-

lence de ſon agitation ne lui permettoit pas de prononcer une ſeule parole. Edouard la regardoit avec un mêlange d'étonnement et de terreur impoſſible. Etoit-ce l'indignation, étoit-ce un autre ſentiment qui glaçoit la langue de Pauline? Ce myſtère inexprimable qui l'avoit ſi longtems détournée de s'unir à lui, ces discours ſouvent répétés qui lui avoient parû vuides de ſens alors, pouvoient-ils être ainſi interprêtés? Une affreuſe lumière ſe répandoit ſur le paſſé, et décoloroit l'avenir. Ils reſtèrent quelque tems l'un et l'autre dans cette ſituation affreuſe: Edouard craignit un moment que Pauline ne le ſoupçonnât d'avoir mal repouſſé cette mortelle injure, et que ce ſentiment qu'elle n'oſoit exprimer ne fût la cauſe de ſon ſilence. „Je le reverrai „demain, lui dit-il, ce vil calomniateur.“ Ces mots que Pauline n'entendit que trop, lui rendirent la force de parler. „Non, „s'écria-t-elle, vous ne le reverrez pas;

„ce n'eſt point un calomniateur, cet „homme, il a dit la vérité; lui-même fut „un des objets dont le choix me désho-„nore, l'autre eſt mort dans ces lieux „mêmes; je t'ai caché ma honte, pour „conſerver ton eſtime; il eſt juſte de la „perdre; il eſt heureux d'en mourir: mais „ſi j'ai mérité ta pitié par ma paſſion pour „toi, renonce à cet horrible combat dont „je ſuis l'indigne cauſe; épargne-moi ce „ſupplice; donne-moi la mort, mais ſans „me faire paſſer par des tourmens au-deſ-„ſus de tous les crimes: je la demande, je „l'attends de ta pitié.“ Edouard ne l'entendoit plus; il étoit anéanti: la destruction du monde l'eût moins étonné; tout ſembloit s'écrouler à ſes yeux. Un moment il crût Pauline égarée par la crainte du danger qu'il alloit courir, et ſaiſiſſant cette lueur d'eſpérance — Calme-toi, s'écria-t-il, quelle fureur inſenſée t'égare? Il voulut en diſant ces mots la preſſer contre ſon coeur. — „Ne

„m'approche-pas," lui dit-elle avec une ſombre dignité, „je ne ſuis pas digne de „toi; tu me retrouveras dans les bras de „la mort; c'eſt dans cet inſtant ſeul que „j'oſerai te parler encore, maintenant laiſ„ſe-moi." — Edouard proſterné devant elle reſſentoit à la fois la terreur et le reſpect. Mad. de Verſeuil entra dans cet affreux moment; Pauline frémit en la voyant. — „Madame, lui dit-elle, j'ai ſuivi „vos conſeils, apprenez-en l'effet." — Alors avec un accent étouffé, elle lui raconta ce qui venoit d'arriver à ſon époux. — „Maintenant, lui dit-elle, vous ſen„tez ſi je puis vivre; mais joignez-vous „à moi pour obtenir d'Edouard qu'il re„nonce au combat affreux qui me tue; „c'eſt le dernier de mes voeux." — Quel cruel moment pour Mad. de Verſeuil! elle ſe répentit alors de ſes funeſtes avis; mais avide d'excuſer Pauline, elle fit à ſon époux le récit des circonſtances qui pouvoient diminuer ſes premiers torts,

et de la violence qu'elle lui avoit faite pour l'empêcher de les révéler. Edouard parût ſur-tout écouter cette dernière partie de la juſtification de Pauline. Quand Mad. de Verſeuil eut fini de parler, il ſe retourna vers Pauline: ſon viſage défiguré portant tout-à-coup la terreur dans ſon ame, il ſe précipita à ſes pieds. — Pauline, lui dit-il, Pauline, crois-tu donc que je ne t'aime plus? — „Tu m'aimes; s'écria-t-elle; tu m'ai„mes encore! oh! mon Dieu! je vous „rends graces; mes derniers momens ne „seront point affreux, mon enfant pourra „quelquefois lui prononcer le nom de ſa „mère.“ — Mais à ce mouvement d'attendriſſement un autre ſuccéda promptement; elle ſe jetta aux pieds d'Edouard pour obtenir qu'il ne retournât pas le lendemain au Havre; il lui fit bientôt ſentir qu'elle exigeoit ſon déshonneur. Convaincue de cette horrible vérité, pendant quelques inſtants elle fit une prière, et

ſe relevant enſuite, elle ſe retourna vers Edouard qui, voyant paroitre le jour calculoit déjà les inſtants de ſon départ. — „Ce ſoleil qui ſe lève, lui dit-elle, „peut-être le dernier pour tous les deux. „Je ne peux plus vivre pour mon époux; „mais le droit de mourir pour lui me res- „te encore; bénis ton enfant, ajouta-t- „elle en le menant vers ſon berceau; je „puis le bénir auſſi, car mes remords, je „le ſais, m'ont fait trouver grace devant „Dieu: toi, lui dit-elle, que j'oſe en- „core adorer, c'eſt à tes genoux que je „puis te le dire: tu vas risquer ta vie „pour moi, ce ſont mes fautes et plus „encore ma fatale diſſimulation qui te „conduiſent dans cet affreux danger; „mais tu es bon, tu es généreux, tu me „plains encore, parce que ton coeur ſait „ce que je ſouffre." Edouard voulut lui parler. — Ne dis rien, lui répondit-elle, tout eſt dit. — L'heure approchoit; Edouard part. Pauline avec ce courage

qui

qui naît du désespoir l'accompagne, et lui dit adieu. Mad. de Verseuil, inquiète de ce calme apparent, suivoit tous ses mouvemens d'un air troublé et la voyoit avec crainte se promener sur le bord de la mer. „Soyez tranquille, lui dit-elle, est-ce „que j'ai besoin de me tuer? est ce que „la douleur ne m'en répond pas?" Deux mortelles heures se passèrent ainsi, deux heures plus affreuses peut-être encore pour Pauline que pour une personne à qui quelque espoir de bonheur seroit resté. Un courier arrive; il portoit un billet d'Edouard pour Pauline: „J'ai eû le malheur, „lui disoit il, de tuer mon adversaire; „quelque coupable qu'il fût, je gémis de „sa mort; cette cruelle affaire me retient „encore quelques heures. Je conjure „Pauline, qui ne peut pas cesser de m'être „chère, de se calmer en m'attendant." — Vous le voyez, dit-elle à Mad. de Verseuil, le sang d'un homme retombe sur ma tête; c'est moi qui fait périr Meltin:

que d'horreurs autour de moi! que de crimes m'environnent! ah! ma mère, fauvez-moi. — Mad. de Verfeuil, au défespoir elle-même, cherchoit en vain à calmer cette ame mortellement atteinte: elles virent revenir Edouard; Pauline n'ofa point aller au-devant de lui; il s'approcha d'elle, mais on pouvoit appercevoir qu'il craignoit déjà de ne pas lui marquer affez d'empreffement; il affecta d'éloigner les triftes fujets de peine qui le déchiroient, et Pauline, obfervant ce foin, connût qu'il y penfoit bien plus que s'il en eût parlé. — Quoi! lui difoit-il en la voyant changer chaque jour, ne fuis-je pas le même pour toi? — Mieux, lui dit-elle, peut-être, mais pas le même: d'ailleurs, vois tu cette ombre qui me pourfuit, cet homme dont j'ai caufé la mort? Vois-tu dans l'avenir notre bonheur à jamais troublé, ta confiance perdue? Edouard, laiffe-moi mourir. — Edouard étoit le plus malheureux des

hommes; son caractère ne lui permettoit pas d'oublier des torts qui l'avoient si sensiblement affecté, et son amour pour Pauline lui faisoit craindre de témoigner la peine qu'il ressentoit; inquiet, agité près d'elle, il se promenoit souvent seul. Pauline n'osoit pas aller le chercher; elle restoit auprès du berceau de son enfant; il la retrouvoit baignée de pleurs; il vouloit lui parler: elle l'interrompoit toujours: lui-même incertain de ce qu'il vouloit dire suivoit un autre discours. Mad. de Versfeuil s'accusoit sans cesse du conseil qu'elle avoit donné à Pauline; car le tort qui désespéroit Edouard c'étoit le mystère que Pauline lui avoit fait de ses fautes. Peut-être le tems eût-il fait renaître le bonheur dans cet azyle jadis si délicieux, lors qu'une des femmes de Pauline vint apprendre un matin à Edouard, que toute la nuit sa maîtresse avoit été tourmentée par une fièvre ardente; Edouard à l'instant envoye chercher un méde-

cin, court chez Pauline, et la trouve dans le délire, prononçant son nom sans cesse, en y ajoutant seulement ces mots; *il ne m'aime plus.* Quel spectacle pour lui! quel remord! que son amour avoit de force alors! Combien toute autre idée étoit bannie de son coeur? C'étoit sa Pauline, telle qu'il l'avoit aimée, telle qu'elle étoit jadis à ses yeux; c'étoit elle qu'il adoroit. Mad. de Versfeuil assise à côté du lit de Pauline étoit plus effrayée qu' Edouard même. Elle connoissoit le coeur qu'elle avoit formé, elle avoit jugé la profondeur de son désespoir. Le médecin arriva, et parût fort inquiet. Edouard l'excitoit à le tromper: Edouard repoussoit une terreur trop déchirante. Trois jours se passèrent ainsi sans que la raison revint à Pauline; les discours qu' elle tenoit n'en étoient que plus touchants. Ce nom chéri que son délire la forçoit à répéter aussi souvent qu'il s'offroit à sa pensée, cette idée dominante

qu'elle exprimoit par les mêmes mots, parce qu'elle lui caufoit toujours la même douleur, faifoient éprouver à chaque instant une peine nouvelle à fon malheureux époux. Enfin, après trois jours, la raifon revint à Pauline; Edouard la crût fauvée; elle s'apperçût d'une erreur que la trifte Mad. de Verfeuil ne partageoit pas. — Mon ami, dit-elle à Edouard, perds une illufion qui pourroit rendre plus amer le moment qui doit nous féparer; il faut nous dire un éternel adieu. — Cruelle, s'écria Edouard, c'eft toi qui veux me quitter, c'eft toi qui me méprifes affez pour foupçonner ma tendreffe? Va, j'abjure ce que j'ai pû croire avant de t'avoir connue, je protefte à tes pieds que Pauline eft auffi parfaite, auffi fublime à mes yeux que dans les jours heureux dont nous avons joui. Le tems et l'amour ont épuré ton ame; vis pour élever ton enfant; vis pour être adorée par l'homme infortuné qui fe croît feul coupable. — Ne penfe-pas,

lui répondit Pauline, qu'une imagination fanatique exagère à mes yeux des fautes que mes remords ont effacées, devant Dieu; je crois qu'il me les a pardonnées, et j'expire ſans crainte. Mais le bonheur de l'amour tient encore à des ſentiments plus délicats; les erreurs de ma jeuneſſe, le tort plus grand encore d'avoir pû te les cacher, ont flétri pour jamais cette félicité, qui par ſa perfection même ne pouvoit ſouffrir d'altération. En mourant je me crois digne de toi; l'excès de ma paſſion t'eſt prouvé; c'eſt le dernier ſouvenir que je te laiſſe, c'eſt le ſeul qui ſe retrace quand l'objet qui nous fût cher n'exiſte plus; vois, Edouard, ſi je ne ſuis pas heureuſe d'anéantir ainſi toutes les barrières qui ſéparoient ton ame de la mienne. Nous nous réunirons dans le ciel, et jusqu'à ce moment mon image reſtera dans ton coeur, comme elle y fut jadis. Et vous, ma mère, dit-elle à Mad. de Verfeuil, vous, à qui je dois les ſentimens

et peut-être les vertus qui m'honorent et me consolent, consolez Edouard, et veillez avec lui sur mon enfant. — On apporta son fils sur son lit: les cris de son époux, les caresses de son enfant, les pleurs de Mad. de Verseuil épuisèrent ses forces, et s'affoiblissant par degrés, elle expira. Je ne peindrai point le désespoir de son époux et de Mad. de Verseuil: qui pourroit intéresser après elle? Je dirai seulement que la douleur et les remords du conseil qu'elle avoit donné à Pauline terminèrent en peu de tems les jours de Mad. de Verseuil, et qu'Edouard, dévoré par ses regrets, tourmenté par la juste crainte de n'avoir pû dompter son caractère quand il en étoit tems encore, s'enferma dans une solitude absolue, où il ne vécut que pour élever l'enfant que son amour pour Pauline lui rendoit si précieux.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES.



